26e Année N° 18 15 Septembre 1919

GENERAL LIBRARY
NOV 13 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Constantin Photiadès	*La Victoire des Alliés en Orient.* — I.	225
Poètes modernes	*Anthologie de Pièces inédites.* — I.	262
E.-F. Gautier	*Deux Algériens*	285
Abel Hermant	*La Journée brève* (3e partie)	316
Altiar	*Le Mouvement féministe aux États-Unis*	361
Paul Reboux	*Romulus Coucou* (2e partie)	381
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	420
Amiral Degouy	*La Question du Slesvig*	436

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

L'EFFORT FRANÇAIS
par **Joseph Bédier**.

Deux chapitres de ce livre, ceux qui se rapportent à la pression allemande sur le front français et à l'aérostation ont paru ici ; il est superflu d'en louer la sûre documentation et la netteté de forme. A notre infanterie et à notre artillerie, à leur œuvre immense, l'auteur a consacré également des études attentives et scrupuleusement informées ; avec une méthode d'investigation assouplie aux recherches critiques sur le passé, M. Bédier explique comment, au contact d'une terrible expérience et à travers les vicissitudes, d'un choc formidable, ces armes et notamment l'infanterie ont perfectionné leurs outils et leurs procédés de combat, mettant à profit des tâtonnements pénibles et des erreurs sanglantes et devenant ainsi capables de faire rendre le maximum d'efficacité aux sacrifices que pendant plus de quatre années, elles consentirent sans compter. Œuvre d'information, histoire des transformations de notre armée, ce livre vibre d'une émotion qui vivifie les détails techniques par une flamme intérieure. C'est un acte de foi dans la France qui « si souvent à travers les siècles, a su faire que le juste fût fort et que ce qui est fort fût juste ».

NOUVEAUX CONTES DE LA MATERNELLE
par **Léon Frapié**.

La vérité d'observation, le pittoresque du décor, la tendresse, la gaîté et la cruauté naïve des personnages, bref tout ce qui fait l'intérêt et le succès des études consacrées par M. Léon Frapié à l'enfance parisienne se retrouve dans son nouveau volume. On y remarque aussi un souci de justice et comme un parti pris de bonté qui ajoutent à l'attrait moral de l'ouvrage et le recommandent tout particulièrement aux amateurs de lectures à la fois attachantes et saines.

UN ROMAN D'AMOUR A JAVA
par **Robert Chauvelot**.

Dans le roman de M. Chauvelot, où l'on remarque une parfaite connaissance des mœurs exotiques et des dons d'artiste tout à fait précieux, nous assistons à une lutte émouvante entre le génie d'un savant et la perversité d'une princesse orientale. Le drame en lui-même est d'un intérêt soutenu et il se déroule dans un fort beau décor. Ce n'est point là ce qu'on appelle de l'orientalisme littéraire mais de la passion et de la vérité, relevées de pittoresque.

TITOTE
par **Maurice Morel**.

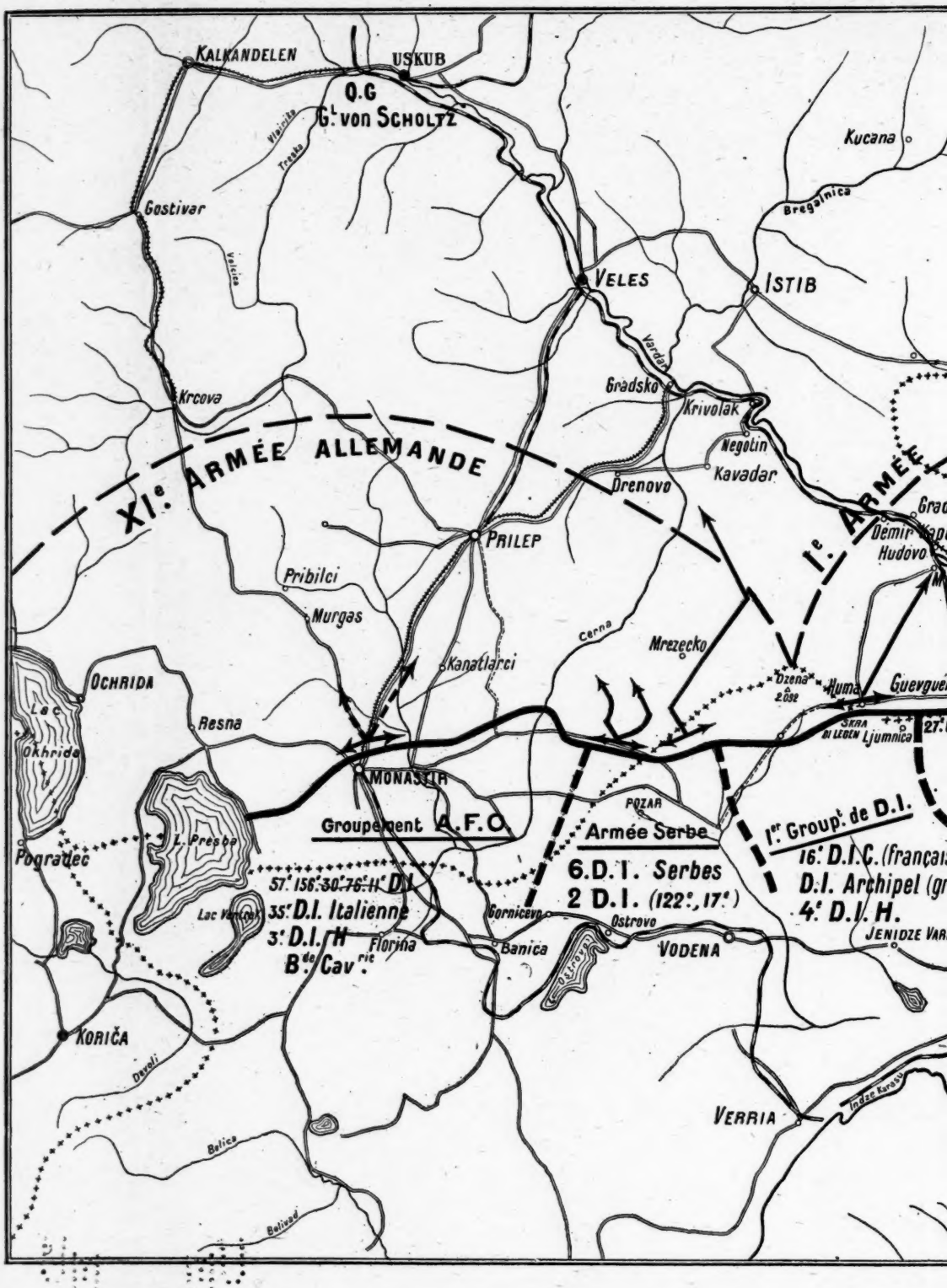
Ce n'est que l'histoire d'une enfant ; une suite de moments, un choix de mots, de gestes, d'attitudes, mais si bien observés, saisis et rendus, présentés avec un art si consommé et si discret, que l'ensemble forme une histoire, et pas une histoire seulement : une vie. La vie de Titote, qui est celle de tout un petit monde : pères, mères, sœurs, parents, et la vie, aussi, des choses. Car si l'enfant est à lui seul son univers, il est l'univers également de ceux qui l'aiment et qui l'entourent. Vie fragile, délicate, profonde, intense, toute en nuances et en détails ; si vraie, cependant, que ces silhouettes deviennent des personnages, des caractères, presque des types. Livre ému, charmant, humain, qui fait sourire et penser.

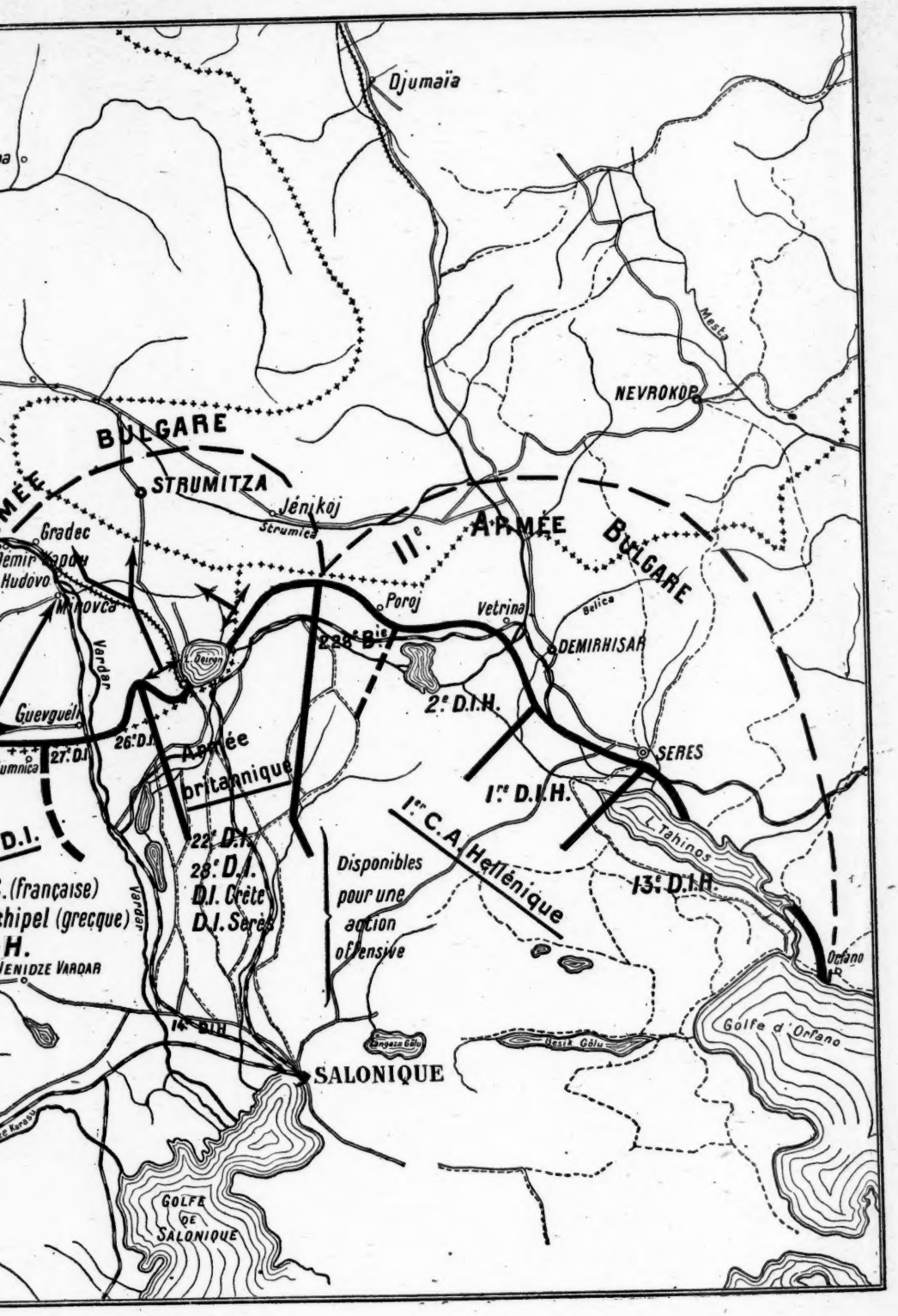
GEORGE SAND ET LE BERRY
LA LANGUE ET LE STYLE RUSTIQUE DE GEORGE SAND
par **L. Vincent**.

M. L. Vincent vient d'apporter, avec ces deux thèses, une contribution très intéressante à l'histoire de la vie et des œuvres de George Sand. Il étudie successivement les événements de cette vie qui se sont déroulés dans la province natale de l'auteur, la façon dont George Sand a retracé les paysages et les mœurs du Berry, et enfin ce qu'elle nous apprend sur la langue et le folk-lore berrichons. Il est très précieux pour les admirateurs et les fidèles du « grand George » de trouver dans ces trois ouvrages, riches de documentation et composés avec une méthode très sûre, des renseignements souvent inédits et toujours contrôlés sur la biographie et la bibliographie de l'écrivain. M. L. Vincent a droit à toute leur reconnaissance.

SOUVENIRS
par **Take Jonesco**.

Au cours d'une carrière déjà longue et très remplie, M. Take Jonesco a joué dans les affaires intérieures et extérieures de son pays un rôle important ; on peut donc attendre de ses mémoires de curieuses révélations. Dans le recueil d'articles intitulé *Souvenirs*, il soulève déjà un coin du voile qui recouvre certaines négociations qui décidèrent de l'attitude de la Roumanie dans la guerre et définit sa politique. Il trace également le portrait de nombreux diplomates et hommes d'État allemands ou austro-hongrois : Lichnowski, Kiderlen-Wæchter, Bulow, Czernin, etc., qu'il a observés et dont il éclaire parfois la physionomie d'une lumière révélatrice.


KALKANDELEN
USKUB
Q.G
Gl. von SCHOLTZ
Vlasnica
Treska
Gostivar
Vaticka
Kucana
Bregalnica
VELES
ISTIB
Vardar
Gradsko
Krivolak
Negotin
Kavadar
Krcova
XIe ARMÉE ALLEMANDE
Drenovo
PRILEP
Pribilci
Murgas
Cerna
Mrezecko
Kanatlarci
OCHRIDA
Lac Ochrida
Resna
MONASTIR
Pogradec
L. Presba
Lac Varicak
Florina
Banica
Gornicevo
Ostrovo
VODENA
Groupement A.F.O.
57e 156e 30e 76e 11e D.I.
35e D.I. Italienne
3e D.I. H
Bde Cavrie
Armée Serbe
6.D.I. Serbes
2 D.I. (122e, 17e)
POZAR
Ier Groupt de D.I.
16e D.I.C. (français
D.I. Archipel (gr
4e D.I. H.
JENIDZE VAR
Ier ARMÉE
Demir Hudovo
Huma
Guevgueli
Ljumnica
Dzena
Dzoz
KORIČA
Dzveli
Belica
Belizad
VERRIA
Indze Karasu


Djumaïa
NEVROKOP
Mesta
BULGARE
STRUMITZA
Jénikoj
Strumica
Gradec
Demir Kapou
Hudovo
Mrnovca
Vardar
Doiran
Guevgueli
27.e D.I.
26.e D.I.
Armée britannique
22.e D.I.
28.e D.I.
D.I. Crète
D.I. Seres
Disponibles pour une action offensive
II.e ARMÉE BULGARE
Poroj
Vetrina
Belica
DEMIRHISAR
228.e B.is
2.e D.I.H.
SERES
1.re D.I.H.
1.re C.A. Hellénique
L. Tahinos
13.e D.I.H.
Orfano
Golfe d'Orfano
Langeza Gölü
Besik Gölü
14.e D.I.H.
SALONIQUE
GOLFE DE SALONIQUE
(française)
chipel (grecque)
H.
VENIDZE VARDAR

LA VICTOIRE DES ALLIÉS EN ORIENT

(15 SEPTEMBRE 1918)

I

LE PREMIER ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DU DOBROPOLJE [1]

Voilà un an, jour pour jour, que le général Franchet d'Espérey, commandant en chef les armées alliées d'Orient, a gagné en Macédoine la bataille du Dobropolje.

Quels en furent les premiers résultats? Près de 90 000 prisonniers et plus de 800 canons capturés en quinze jours ; la Bulgarie, naguère si insolente, punie par l'armistice du 29 septembre 1918 ; la Turquie isolée ; l'empire austro-hongrois menacé dans ses œuvres vives ; le bloc des puissances centrales irrémédiablement scié en deux.

Mais la victoire du Dobropolje, exploitée avec une rare hardiesse, a eu, en outre, des conséquences plus étendues. Dès le 3 octobre 1918, le maréchal de Hindenburg écrivait au prince Max de Bade, alors chancelier d'empire, qu'il devenait inévitable de traiter avec les Alliés « par suite de l'effon-

1. Parfois, aussi, mais à tort, on l'appelle « bataille du Sokol » ou du « Vetrénik ». Dans l'attaque du 15 septembre 1918, le Dobropolje représentait le sommet le plus important ; sa chute a déterminé la prise de tout le système montagneux. Les Serbes semblent mieux inspirés quand ils parlent de la « bataille de la Moglénitza » : c'est le nom de la rivière qui prend sa source dans la Mogléna, région alpestre où s'élèvent les puissants massifs du Sokol, du Dobropolje, du Vetrénik et du Kozika.

drement du front de Macédoine et de la diminution de réserves qui en résultait pour le front occidental ». Et tandis que l'Allemagne, en proie à une angoisse mortelle, multipliait ses démarches en faveur de la paix auprès du président Wilson, les vainqueurs du Dobropolje, bousculant le maréchal de Mackensen et ses divisions, s'élançaient audacieusement à travers la Serbie, faisaient boire leurs chevaux dans le Danube, entraient en triomphe dans Belgrade reconquise.

Ce n'était plus, à partir de ce moment, qu'une succession d'armistices : avec la Turquie, le 31 octobre ; avec l'Autriche, le 3 novembre ; avec l'Allemagne, grièvement blessée, mais encore frémissante de colère, le 11 novembre ; enfin avec la Hongrie, le 13 novembre 1918.

***

Si l'action des Armées Alliées d'Orient a eu son plein effet en septembre 1918, c'est, avant toutes choses, parce que les Allemands venaient de subir sur le front occidental, à cette époque, une suite ininterrompue de revers désastreux. Les Bulgares, les Turcs, les Austro-Hongrois n'hésitaient plus à capituler, parce que leur plus puissant allié, pris à la gorge, était désormais incapable de leur envoyer du secours. La Turquie, en particulier, n'avait plus aucun espoir d'échapper à la catastrophe : le 19 septembre 1918, quatre jours après la rupture du dispositif bulgare en Macédoine, le général Allenby, aujourd'hui *field-marshall*, déclenchait à son tour une attaque d'une fougue étourdissante, brisait la résistance turque en Palestine, envahissait la Syrie et menaçait l'accès de Constantinople par l'Asie Mineure. Les victoires antérieures ou simultanées du maréchal Foch et, plus tard, dans une moindre mesure, la rapide avance du général Allenby auront donc exercé une influence indéniable sur les mouvements du général Franchet d'Espérey.

Ceci posé, rien n'est plus faux que de représenter la victoire d'Orient comme un épisode secondaire dont la répercussion aurait été nulle ou négligeable sur les destinées du front occidental. C'est en Orient que la guerre européenne a pris naissance. Ni Guillaume II ni François-Joseph n'auraient

jamais ouvert le feu, s'ils n'avaient escompté avec la plus entière certitude l'appui de l'ex-roi Ferdinand et des Jeunes-Turcs. Ces deux complices leur étaient indispensables pour séparer la Russie de ses alliés et pour établir, du Danube aux Dardanelles, un vaste protectorat germanique permettant aux Empires Centraux de communiquer sans intermédiaire avec l'Asie. Il suffit de se reporter à ces origines du conflit pour deviner à quel point les calculs du Grand État-Major Allemand durent se trouver bouleversés par la débâcle définitive des Bulgares. De l'aveu même du maréchal de Hindenburg, cité plus haut, la rupture du front macédonien entraînait la capitulation de l'armée allemande.

Comment se fait-il qu'une bataille de telle envergure ne soit pas mieux connue? Pourquoi n'a-t-on pas attiré de bonne heure l'attention du public sur ce formidable événement militaire et politique? On pouvait prévoir cependant, dès l'armistice avec l'Allemagne, que nous serions fatalement amenés quelque jour à intervenir dans la mer Noire, non certes pour restaurer un régime déchu, mais uniquement pour ne pas perdre le bénéfice de notre victoire d'Orient. Ne fallait-il pas avoir affaire, en pareil cas, à une opinion abondamment renseignée? Que s'est-il donc passé, et d'où vient cette nonchalance?

***

La réponse est fort simple.

Les milieux qui menaient en France et en Angleterre, depuis 1915, une campagne violente contre l'expédition de Salonique n'avaient pas imité en temps opportun le sage et noble revirement dont M. Clemenceau leur avait donné l'exemple, dès son arrivée au pouvoir. Loin de s'intéresser activement, généreusement, comme lui, à notre armée de Macédoine, ils s'obstinaient plus que jamais dans leur erreur, en septembre 1918. Et voilà que la libération intégrale du territoire serbe leur infligeait un démenti retentissant !

Plutôt que de confesser leurs torts, ils attendirent, dans une attitude un peu gênée, que le premier enthousiasme se fût évaporé. Puis ils commencèrent à rabaisser les combattants du front oriental au profit de leurs camarades d'Occi-

dent, comme si la France n'avait pas assez de gloire pour tous ses braves à la fois !

Des légendes ridicules, dont on aurait dû faire justice sur-le-champ, sous peine de laisser rompre cette unanimité émouvante avec laquelle il faut célébrer la victoire, se répandirent peu à peu dans la presse. Le bruit courait que des tractations avec les Bulgares avaient précédé, fort à propos, l'avance des armées alliées d'Orient. Des gens, qui n'avaient certes pas escaladé les montagnes de la Mogléna avec les héroïques vagues d'assaut de la 122e division et de la 17e division coloniale, insinuaient d'un air entendu que la bataille décisive avait été gagnée par « la cavalerie de Saint-Georges ». Enfin, d'après certaines feuilles, le plan de notre victorieuse offensive n'aurait pas été conçu par le général Franchet d'Espérey, trop récemment débarqué à Salonique, mais bien par son prédécesseur immédiat, le général Guillaumat.

Cette dernière rumeur acheva de brouiller les idées. L'opinion hésitait entre tant de versions contradictoires. Que fallait-il penser de cette bataille au nom bizarre, livrée dans une région obscure des Balkans, et dont le vainqueur même demeurait mystérieux?

Mais ce fut durant les fêtes données à Paris pour la Victoire que la confusion atteignit à son comble. Le matin du 14 juillet 1919, une délégation de l'armée d'Orient défila sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile[1]. Les hommes qui la composaient, ayant passé plusieurs mois en Orient, connaissaient à merveille les phases principales de la campagne. A leur tête chevauchait un de leurs anciens commandants en chef, le général Guillaumat, que tout Paris fut heureux d'applaudir.

Comme la délégation descendait vers le rond-point des Champs-Élysées, dans une clameur d'apothéose, elle aperçut de loin les montagnes de canons allemands surmontées du coq gaulois, les autels funèbres des quatre cités martyres, les brûle-parfums, les pylônes, et surtout les grandes figures ailées des Victoires. Sous chacune de ces images imposantes et pensives, l'artiste avait inscrit le nom d'une bataille parti-

1. Le général Pruneau, commandant la 17e division d'infanterie coloniale, et tous les chefs de corps, avec leurs drapeaux, faisaient partie de cette délégation.

culièrement illustre. Deux d'entre elles, deux seulement, évoquaient les exploits de l'armée d'Orient : l'une s'appelait « Skra di Legen » et l'autre « Pogradec ».

Nos poilus virent tout de suite qu'on n'avait pas cité Monastir, où ils étaient entrés en novembre 1916, après deux mois d'une lutte meurtrière, et cela les étonna beaucoup. Puis, un peu émus, ils se mirent à chercher le nom sacré entre tous, le nom de cette victoire pour laquelle des millions de Serbes délivrés bénissent chaque jour la France, le nom qui pendant les siècles futurs reviendra sans fin dans les chants populaires des Balkans. Ils cherchaient partout; mais en vain : la Victoire d'Orient n'était pas à l'honneur. Par une étourderie vraiment extraordinaire, les organisateurs de la fête avaient oublié la bataille du Dobropolje...

***

Qui oserait croire qu'une telle omission, en un tel jour, fût préméditée? Aucun Français n'est assez abject pour vouloir frustrer d'un suprême rayon de gloire, magnifiquement mérité, les camarades dont les os blanchissent là-bas, dans les ravins pierreux du Vetrénik et du Sokol... Et cependant, il faut bien le dire, la précipitation avec laquelle furent improvisées les fêtes de la Victoire ne suffit pas à excuser une négligence si déplorable. Qu'importe que la faute ait été involontaire? Elle aurait dû être impossible.

Un tel acte d'ingratitude a pu être commis à Paris, sous nos yeux, parce que trop de gens ignorent ce qu'a été la bataille du Dobropolje. Les autorités responsables auraient bien fait de réparer sur-le-champ cette cruelle injustice. Mais puisque, absorbées par d'autres soins, elles n'en ont pas eu le loisir, on voudrait essayer de dresser ici, pour le premier anniversaire du 15 septembre 1918, l'image triomphale et votive qui manquait au rond-point des Champs-Élysées. Il n'est que temps de substituer la vérité à la fable. Il n'est que temps de rendre hommage à nos vainqueurs d'Orient.

II

LA GENÈSE DE L'OFFENSIVE

L'action des Armées Alliées d'Orient a été entravée de 1915 à 1917 par le manque absolu d'une masse de manœuvre. Avec les effectifs dérisoires dont il disposait, le général Sarrail réussit, — les historiens admireront tant d'habileté, de sang-froid, de vigilance et d'audace, — à immobiliser les Germano-Bulgares sur une ligne allant du lac d'Okhrida au golfe d'Orfano[1], c'est-à-dire, de l'Albanie à la mer Égée, tout en exécutant des entreprises de longue haleine comme la marche de Verria sur Monastir en septembre-novembre 1916, l'expédition de Grèce en juin 1917 ou les opérations de Pogradec au mois de septembre de la même année.

La situation s'était sensiblement améliorée vers le 20 décembre 1917, quand le commandement en chef des Armées Alliées d'Orient échut au général Guillaumat.

L'ennemi, en effet, n'était plus aussi formidable, les Allemands et les Turcs ayant été amenés par l'usure progressive de leurs troupes à se retirer peu à peu du front macédonien. Le général von Scholtz continuait à commander l'ensemble des forces germano-bulgares. Il avait toujours son quartier général à Uskub. Celui du maréchal de Mackensen était toujours à Bucarest. Mais la présence de ces grands chefs militaires ne suffisait plus à stimuler les Bulgares, très déprimés par la longueur de la guerre.

L'Entente, au contraire, venait d'acquérir un nouvel appui. M. Vénizélos ayant repris le pouvoir à Athènes, ce n'était plus seulement le gouvernement révolutionnaire de Salonique qui se déclarait notre allié, mais le gouvernement national hellénique tout entier. La mission militaire française en Grèce organisait rapidement des divisions destinées à suivre l'exemple des volontaires du Corps d'Armée de la Défense Nationale. Grâce à la métamorphose si opportune, que l'on devait au patriotisme de M. Vénizélos, à l'habileté de M. Jonnart et à l'énergie du général Sarrail, on prévoyait que la mobilisation grecque

1. Près de 400 kilomètres.

allait permettre de relever en secteur un certain nombre d'unités fatiguées. Celles-ci pourraient être enfin envoyées au repos ; dirigées ensuite sur des centres d'instruction, elles seraient initiées aux méthodes de guerre les plus récentes. Dès lors, le général Guillaumat avait la faculté de se constituer une masse de manœuvre en vue d'une offensive.

Beaucoup de bons esprits craignaient cependant de s'exagérer la valeur de l'appoint hellénique. Trois années de propagande germanophile avaient dangereusement débilité l'armée royale. Les divisions annoncées n'avaient pas encore vu le feu. Elles comprenaient, à vrai dire, les anciens combattants des campagnes balkaniques de 1912-1913 ; mais ces hommes paraissaient mal préparés aux formidables moyens d'artillerie que la guerre mondiale mettait en œuvre. Quant aux vaillantes unités du Corps d'Armée de la Défense Nationale (divisions de Sérès, de Crète et de l'Archipel), peut-être se ressentaient-elles encore de la précipitation avec laquelle il avait fallu les improviser. Elles avaient efficacement aidé le général Sarrail à défendre ses tranchées du Vardar et de Monastir. Ainsi, elles avaient eu l'honneur d'établir, pour leurs frères hésitants de Vieille-Grèce, un magnifique précédent d'abnégation et de courage. Mais étaient-elles aguerries au point de participer à des opérations offensives? Ne serait-il pas plus judicieux, pour quelques mois encore, de les employer à tenir des fronts passifs, tout en récupérant sur les autres contingents alliés les troupes de manœuvre proprement dites?

Telles étaient les questions que les amis de la Grèce se posaient anxieusement au début de 1918. Le général Guillaumat se chargea de leur répondre.

***

Sur la rive droite du Vardar, au sud-ouest de Guevguéli, en un saillant de leur ligne principale de résistance, les Germano-Bulgares possédaient un observatoire de choix. Falaise abrupte, dont l'art des pionniers avait fait un chef-d'œuvre d'organisations défensives. Avec son réseau minutieux de parallèles et de boyaux ; avec ses nombreux emplacements de mitrailleuses ; avec ses profonds abris sous roc, à l'épreuve

des obus du plus gros calibre ; avec ses escarpements à pic ; avec le glacis interminable qui le séparait de nos tranchées, le haut bastion semblait à peu près inexpugnable. En réalité, les Armées Alliées s'en étaient emparées en mai 1917; néanmoins, comme elles n'avaient pu s'y maintenir, la position était retombée au pouvoir de l'ennemi.

Cet ouvrage se nommait le Skra di Legen[1]. Or, le soir du 30 mai 1918, on apprit à Salonique que des troupes grecques (divisions de Sérès, de Crète et de l'Archipel) et françaises (16e division coloniale et 1er régiment de marche d'Afrique) avaient passé à l'attaque sous la direction du général Gérôme, commandant le 1er Groupement de Divisions. Une artillerie et une aviation imposantes les appuyaient. En quelques heures, sans trop de pertes, elles avaient emporté les massifs compris entre les deux branches de la rivière Ljumnitza et le Skra di Legen lui-même. Nos gains s'étendaient sur un front de 12 kilomètres et une profondeur variant de 1 à 2 kilomètres. Près de 1 800 prisonniers et un matériel abondant restaient entre nos mains.

Une joie exubérante bourdonnait à Salonique. Dans les cafés de la place de la Liberté, au cercle militaire du boulevard Georges-Ier, on proclamait que l'équilibre des forces belligérantes en Macédoine venait d'être modifié à notre avantage. Et pourtant, à quoi se réduisait l'exploit du 30 mai 1918?

A une attaque partielle et locale, qui, dans l'esprit du général Guillaumat, ne comportait aucune exploitation.

Aussi bien l'intérêt de ce brillant fait d'armes réside surtout dans ses conséquences morales. L'échec bulgare ne servit pas seulement à enflammer d'ardeur les jeunes divisions helléniques et à procurer au gouvernement de M. Vénizélos la consécration militaire dont il avait besoin. Parmi les éléments les plus affaiblis des armées d'Orient, parmi ceux qui

1. En réalité, il se nomme *Srka di Legen* sur la carte austro-hongroise au 200 000e qui, malgré des inexactitudes fâcheuses, demeure un document de base pour la cartographie des Balkans. Du temps du général Sarrail, les armées d'Orient disaient : *la Serka di Legen*. Ce n'est qu'en 1918, sous le commandement du général Guillaumat, qu'on s'est mis à dire *le Skra di Legen*, probablement parce que les Hellènes prononcent ainsi et que cela paraît plus commode. Cet usage a prévalu.

avaient le plus cruellement pâti des horreurs de la guerre, le succès du Skra di Legen allait rallumer l'enthousiasme.

***

Si pénible que fût l'exil à tous les combattants de Macédoine, ni les Français ni les Britanniques ni les Italiens n'osaient comparer leurs nostalgies à la poignante douleur des Serbes.

Immobilisés comme par un maléfice inexorable au seuil même de leur patrie, les soldats du Prince Alexandre semblaient condamnés à toujours contempler de loin leurs montagnes et leurs vallées natales, d'où l'invasion les avait chassés depuis l'automne 1915.

Ils se remettaient lentement des souffrances endurées pendant la retraite d'Albanie. Recueillis, soignés, guéris du typhus exanthématique, puis habillés et équipés de neuf dans les établissements français de Corfou, ils n'en gardaient pas moins une âme et un corps profondément meurtris. Après leur débarquement à Salonique, ils s'étaient réorganisés dans les plaines de Sédès. Au prix de souffrances surhumaines, ils avaient libéré, entre l'été et l'automne 1916, tout un morceau de Nouvelle-Serbie. Le bombardement intense des Germano-Bulgares ne les avait pas empêchés de s'accrocher, avec une obstination héroïque, à Monastir reconquis. Mais cet effort semblait les avoir épuisés. Puis, des machinations sur lesquelles on aime mieux garder le silence, — car il serait prématuré de débrider dès aujourd'hui certaines plaies, — les détournaient en mai 1917, à la dernière heure, de remplir le rôle capital que le général Sarrail leur avait assigné dans les attaques de la Cerna. Même attitude attentive, mais expectante, en septembre de la même année, lors de la chute de Pogradec. En hiver 1918, quand le général Guillaumat les invitait à étendre leur front, ils témoignaient tout d'abord plus de surprise que de zèle. Aussi, des juges superficiels leur reprochaient-ils sourdement de s'être « ankylosés » dans leurs tranchées.

Les Serbes laissaient dire. Constatant que leurs effectifs ne cessaient de décroître et qu'on n'avait aucune chance de combler leurs vides, ils évitaient l'usure, afin d'être en pleine force pour le jour décisif.

— A quoi bon délivrer la Serbie, — demandait un de leurs grands chefs avec une ironie mélancolique, — s'il ne restait plus un seul Serbe pour l'habiter?

Cette manière de raisonner ne manquait certes pas de justesse. Toutefois, les Serbes ne sont pas hommes à se croiser les bras pendant que d'autres se font tuer. A l'annonce que les Grecs, secondés par les Français, avaient enlevé une position réputée imprenable, ces rudes soldats tressaillirent. Le point d'honneur l'emporta bien vite en eux sur toute autre considération. Oubliant la prudence, ils proposèrent au Commandement des Armées Alliées d'entreprendre une action analogue à celle du Skra, pourvu qu'on leur accordât les mêmes moyens d'artillerie et d'aviation, et que des routes supplémentaires fussent ouvertes dans leur secteur, le sauvage canton montagneux de la Mogléna.

L'offre serbe ne portait que sur une opération restreinte. Elle engageait une fraction seulement de l'armée serbe, non sa totalité. Il ne s'agissait que d'un vigoureux coup de main. Quoi qu'il en soit, c'est alors qu'on vit poindre et prendre corps l'idée d'une bataille de rupture. En effet, puisque les troupes helléniques, bonnes pour la guerre de position, se révélaient supérieures dans la guerre de mouvement ; puisque l'Armée Serbe, de sa propre initiative, se déclarait prête à de nouveaux sacrifices ; puisqu'on disposait enfin, d'une masse de manœuvre vraiment digne de ce nom, n'importait-il pas de frapper juste, et fort, et sans délai, de manière à disloquer définitivement l'armature germano-bulgare?

Le général Guillaumat le crut. Avec la même clairvoyance qu'il avait mise naguère à organiser l'affaire du Skra, il reconnut la nécessité d'une offensive générale.

Mais un coup de théâtre se produisit, tandis que son état-major en était encore aux études préliminaires.

Le général en chef, rappelé d'urgence à Paris par le président du Conseil, quittait Salonique le 9 juin 1918.

Un des vainqueurs de la Marne devait lui succéder au commandement des Armées Alliées d'Orient : le général Franchet d'Espérey.

***

Quelles étaient, en ce mois de juin 1918, sur le front de Macédoine, les forces respectives des armées en présence?

Pour ne parler ici que des grandes unités, l'infanterie des Alliés se composait de :

8 divisions françaises (30e, 57e, 76e, 122e et 156e D. I. ; 11e, 16e et 17e D. I. C.).

4 divisions britanniques (22e, 26e, 27e et 28e D. I.).

1 division italienne (35e D. I.).

6 divisions serbes (1re Armée : D. I. de la Drina, du Danube et de la Morava; IIe Armée : D. I. de la Choumadia, du Timok et yougoslave).

9 divisions helléniques [1] (Corps d'Armée de la Défense Nationale : D. I. de Sérès, de Crète et de l'Archipel ; 1er C. A. : 1re, 2e et 13 D. I.; IIe C. A. ; 3e, 4e et 14e D. I.).

Soit, au total : 28 divisions d'infanterie.

Quatre armées, constituées avec ces divisions, s'échelonnaient ainsi de l'ouest à l'est :

a) Armée Française d'Orient (général Henrys), comprenant la 35e D. I. italienne.

b) Armée Serbe (prince Alexandre de Serbie. Chef d'état-major-général : voïvode Michitch).

c) 1er Groupement de Divisions (général d'Anselme).

d) Armée Britannique (général Milne).

A cette époque, les neuf divisions grecques étaient encore réparties entre trois de ces armées :

Une (3e D. I.), à l'Armée Française d'Orient :
Deux (Archipel, 4e D. I.), au 1er Groupement de Divisions ;
Six (Sérès, Crète, 1re, 2e, 13e, 14e D. I.), à l'Armée Britannique.

Mais à la date du 23 septembre 1918, le général Danglis prenait le commandement du secteur de la Struma jusqu'à la mer Égée, et l'Armée Hellénique devenait à son tour une unité autonome.

En outre, le Corps Italien d'occupation de l'Albanie méridionale (général Ferrero) jalonnait de ses postes le territoire compris entre l'Adriatique et le sud-ouest du lac d'Okhrida. Cette armée, pour des raisons demeurées obscures, ne dépen-

1. Une dixième division hellénique, la 9e (Janina), non instruite, se dirigeait sur la région de Florina, venant d'Épire.

dait que du commandement suprême italien. Elle aimait à agir séparément, quand elle agissait, et n'assurait pas toujours de façon satisfaisante sa liaison avec les Armées Alliées d'Orient.

Les Italiens de Valona mis à part, les Armées Alliées d'Orient comptaient environ 600 000 rationnaires à l'arrivée du général Franchet d'Espérey [1]. Français et Britanniques formaient, à eux seuls, un total de 10 250 officiers et 311 000 hommes. Malheureusement, 25 000 Français et 26 000 Britanniques devaient quitter la Macédoine au cours des mois de juillet et d'août pour des raisons diverses (évacuations, tour régulier de relève, etc.). La victoire fut donc remportée en septembre 1918 par un peu moins de 550 000 hommes.

Mais la situation matérielle et morale des Alliés n'avait jamais été meilleure. Vainement, en effet, les Puissances Centrales s'évertuaient à fomenter parmi les Serbes une agitation anti-dynastique, favorable à une paix séparée. La vaillante armée du prince Alexandre avait eu la joie de recevoir, en novembre 1917, l'appoint inespéré de la division yougo-slave. Habilement dirigée par le voïvode Michitch, vivifiée par deux années de labeur, elle opposait aux intrigues des envahisseurs son irréductible volonté de vaincre.

En Grèce, après l'avortement pitoyable de quelques tentatives de révolte, une répression énergique ramenait bien vite l'ordre et la discipline. Les jeunes troupes avaient pleine confiance dans leur encadrement français. Électrisées par les prouesses du Corps d'Armée de la Défense Nationale, elles brûlaient de reprendre les cités perdues de la Macédoine orientale : Sérès, Démir-Hissar, Drama et Cavala.

La 35e division italienne défendait avec succès depuis de longs mois, contre les troupes d'élite bulgares et allemandes qui en occupaient le sommet, une des positions les plus convoitées de la boucle de la Cerna, la cote 1050. Son équipement et son ravitaillement ne laissaient rien à désirer.

Le *War Office*, ému des offensives allemandes de mars-avril 1918, parlait de réduire, peut-être même de rappeler, le

1. Sur ce nombre, en raison du peu de ressources de la Macédoine, de la configuration tourmentée du pays et des habitudes propres à certains de nos alliés, les combattants ne devaient guère dépasser 300 000 hommes.

contingent anglais de Salonique. Déjà, prenant prétexte de la mobilisation grecque, le Chef d'état-major impérial venait d'enlever douze bataillons au général Milne. C'est qu'en Angleterre, malheureusement, la Macédoine continuait à passer pour un front sans importance. *A side-show!* répétaient dédaigneusement les journalistes de Londres. A les en croire, la véritable armée d'Orient du Royaume-Uni se trouvait au Hedjaz, en Palestine, en Mésopotamie, en Perse, au Caucase, partout ailleurs qu'en Macédoine. Quelle extravagance que de guerroyer autour du lac Doïran, alors qu'il était visiblement trop tard pour secourir la Serbie !... Les forces britanniques du Vardar et de la Struma ne se faisaient aucune illusion sur les desseins de leur gouvernement. Toutefois, loin que leur zèle en fût refroidi, leur aviation restreinte, mais très active, se distinguait dans les missions de bombardement et de chasse ; leur artillerie apprenait à se servir de mieux en mieux des moyens puissants dont elle disposait ; et leurs divisions d'infanterie, formées pour une large part d'anciens soldats de métier, tenaient leurs tranchées avec la solidité légendaire des armées britanniques.

Chez les Français, le personnel des états-majors avait été complété à tous les échelons, et le commandement renouvelé, partout où cette mesure s'imposait. Des centres d'instruction, récemment créés par le général Guillaumat, transmettaient aux combattants de Macédoine l'expérience acquise par leurs camarades de Verdun, de la Somme et de la Malmaison[1] . Les aviateurs ne se tenaient plus de joie, car leurs nouveaux appareils, les monoplaces Spad 180 et 220 HP et les biplaces Bréguet de bombardement et de type C. A., leur donnaient enfin la maîtrise de l'air. Organisateur plein de méthode, le général Guillaumat achevait magistralement l'ample et fructueux travail de son prédécesseur.

Avec son tact, sa finesse, ses dons exceptionnels de diplomate, mais aussi avec la fermeté d'un grand chef militaire, il était parvenu, depuis décembre 1917, à resserrer les liens

1. Dès le printemps 1917, le général Sarrail avait aménagé deux grands centres d'entraînement aux environs de Salonique : l'un, pour l'infanterie, à Hortackoj ; l'autre, pour l'aviation, à Sédès.

entre les divers contingents placés sous ses ordres. Tenant compte des aspirations particulières, ménageant les amours-propres, gagnant la confiance des esprits les plus ombrageux, utilisant toutes les aptitudes, toutes les bonnes volontés, le général Guillaumat avait su faire de cette agglomération un peu confuse un ensemble cohérent, d'une réelle valeur tactique.

D'autre part, si les armées de Macédoine connaissaient assez mal les événements militaires du printemps 1918, les furieux coups de bélier de Ludendorff, le bombardement de Paris ; si ces fâcheuses nouvelles n'avaient pour ainsi dire pas affecté leur moral, en revanche, à partir du 18 juillet, les victoires du maréchal Foch allaient avoir parmi elles un retentissement prodigieux.

Les Alliés, suffisamment nombreux, entraînés avec soin, bien équipés, bien ravitaillés, encore mieux commandés, paraissaient prêts, en juin 1918, à entreprendre une action décisive. Et le général Franchet d'Espérey, arrivant à Salonique, fut confirmé dans cette opinion par les renseignements que le 2e bureau de son état-major lui fournissait sur la situation de l'ennemi.

***

Si l'on examinait l'ordre de bataille adverse sur une carte des Balkans, le mur de baïonnettes qui se dressait entre l'Adriatique et l'Égée semblait toujours avoir grand air.

Cependant, les ennemis n'étaient plus que trois : Autrichiens, Allemands, Bulgares, — le dernier élément turc, le 177e régiment d'infanterie, les ayant quittés depuis longtemps, parce que l'empire ottoman réservait ses suprêmes ressources pour ses campagnes de Palestine, de Mésopotamie et pour les ambitieuses aventures d'Enver Pacha en Perse et au Caucase.

Le dispositif ennemi comprenait d'abord, à l'ouest, les Austro-Hongrois. Leur XIXe Corps d'Armée (47e et 81e D. I.), sous les ordres du colonel-général von Pflanzer-Baltin, occupait la région de l'Albanie située au nord de la Vojusa jusqu'aux sources du Skumbi, vers le sud-ouest du lac d'Okhrida. Ses 40 bataillons faisaient face au Corps Italien du géné-

ral Ferrero et à l'extrême-gauche de l'Armée Française.

Les Allemands n'avaient laissé aux Bulgares, en dehors d'une artillerie lourde assez nombreuse, d'un petit groupe de bataillons de chasseurs à pied et d'une aviation entreprenante, que des états-majors et des spécialistes : détachements de mitrailleuses de montagne, pionniers, télégraphistes, sections de repérage par le son, etc. Le temps n'était plus où le flot germanique submergeait la Serbie. Toutefois, le maréchal de Mackensen possédait encore des forces très importantes en Roumanie. Il se flattait de pouvoir les diriger rapidement sur les points menacés, en cas de besoin. On verra que la fortune lui réservait de terribles surprises.

Sur quatre armées bulgares qui tenaient le front depuis les sources du Skumbi jusqu'au littoral de la Thrace, la première, à l'est du XIXe Corps d'Armée austro-hongrois, s'intitulait, par une fiction singulière, « XIe Armée Allemande ». Elle avait à sa tête un Allemand, le général von Steuben. De même, les 61e et 62e Corps, la 302e D. I., se donnaient pour allemands. Étiquettes mensongères qui n'en imposaient à personne. Les Alliés savaient à quoi s'en tenir : ces formations n'étaient pas plus germaniques que les unités proprement bulgares (1er, 2e, 3e, 4e, 6e D. I., et « Division mixte ») de la prétendue XIe Armée Allemande.

Quoi qu'il en soit de ces appellations fantaisistes, les quatre grandes armées bulgares se suivaient, de l'ouest à l'est, dans l'ordre ci-dessous :

a) Du lac d'Okhrida jusqu'aux contreforts de la Mala Rupa, à l'ouest du Vardar, la XIe Armée Allemande opposait plus de 120 bataillons à l'Armée Française, à l'Armée Serbe et à la gauche du 1er Groupement de Divisions.

b) De la Mala Rupa jusqu'à l'est du lac de Doïran, donc, à cheval sur le Vardar, la Ire Armée Bulgare, évaluée à environ 65 bataillons, se chargeait de contenir la presque totalité du 1er Groupement de Divisions et une partie de l'Armée Britannique.

c) De la région est du lac de Doïran jusqu'à l'embouchure de la Struma, la IIe Armée Bulgare barrait le chemin au reste de l'Armée Britannique et, plus tard, à l'Armée Hellénique.

d) Sur les côtes de la Thrace, une IVe Armée Bulgare devait

empêcher un débarquement des flottes britanniques et françaises.

Les renseignements précis faisaient défaut sur ces deux dernières armées, la IIe et la IVe. On s'accordait néanmoins à leur attribuer un effectif total d'environ 70 bataillons.

Il n'était pas possible, bien entendu, d'indiquer avec certitude le nombre de combattants que les Puissances Centrales entretenaient sur le front macédonien. Mais ce qui ne faisait aucun doute, c'est que leur masse demeurait formidable, même après le retrait des contingents turcs et allemands. Ayant eu la chance de pouvoir choisir ses positions, alors que les Alliés se retranchaient dans le camp de Salonique, le maréchal de Mackensen avait occupé systématiquement les lignes de hauteurs, de manière à dominer les fleuves et lacs d'Albanie, les bassins de la Cerna, du Vardar et de la Struma. Ces positions, naturellement fortes, avaient été encore améliorées par un travail méthodique de trois années. L'outillage de l'ennemi correspondait à la puissance de ses organisations défensives. En particulier, depuis le 17 janvier 1916, c'est-à-dire, depuis le rétablissement de l'express balkanique, du fameux *Balkanzug*, la Bulgarie s'était fait livrer par l'Allemagne et l'Autriche d'énormes approvisionnements de toute nature. Donc, au point de vue des communications, des positions stratégiques et de l'armement, les Empires Centraux possédaient en Macédoine une supériorité incontestable.

Quel contraste saisissant entre ce luxe de moyens matériels et l'appauvrissement des ressources morales ! Les Bulgares, à qui leur gouvernement promettait en 1915 une campagne aussi brève que brillante, voyaient avec désespoir la guerre s'éterniser. Après avoir tout d'abord goûté jusqu'à l'ivresse la volupté d'envahir le territoire serbe et de se venger des humiliations de 1913 sur un peuple sans défense de vieillards, de femmes et d'enfants, ils auraient bien voulu savourer les délices plus tranquilles de la possession définitive. Ce sont, en effet, celles qui contentent le mieux leur tempérament réaliste. Hélas ! ces jouissances longuement attendues semblaient s'enfuir toujours plus loin, de sorte qu'ils perdaient patience.

Si cruelle était la déception des soldats bulgares qu'ils

désertaient en plus grand nombre, chaque fois que le sort semblait sourire à l'Allemagne. Ces succès éphémères leur paraissaient plus propres à prolonger la lutte qu'à leur assurer la victoire. Ainsi les désertions se multiplièrent en mars et mai 1918 pendant les offensives de Ludendorff. Elles ne se ralentirent que lorsque M. Malinof, arrivant au pouvoir, eut annoncé à ses compatriotes la fin prochaine des hostilités.

Au reste, les Bulgares se plaignaient amèrement de leurs complices. L'Allemagne et l'Autriche les soutenaient mal en Dobroudja. On se querellait toujours avec les Turcs à propos de la Thrace. L'émeute, à vrai dire, ne grondait pas encore à Sofia ; mais les cervelles s'échauffaient rapidement, et le roi Ferdinand, homme fort accessible à la peur, suppliait Berlin et Vienne de lui accorder quelques concessions ostensibles, afin de restaurer son prestige.

Ces symptômes de décomposition, Salonique les notait avec plaisir. Cependant les Alliés avaient trop bien appris à juger leurs ennemis pour se flatter de les abattre sans peine, à la faveur d'une crise morale. Quel était le secret de la mélancolie bulgare? N'ayant plus foi dans le triomphe des Puissances Centrales, les sujets du roi Ferdinand croyaient-ils désormais au triomphe des Alliés? Non, pas davantage. Si les Bulgares invoquaient l'ange de la paix avec de bruyants soupirs, c'est que la campagne contre les Serbes, leur ayant tout donné dès le début, avait dégénéré, dans la suite, en une ruineuse guerre d'usure. Il fallait, vaille que vaille, en arrêter les frais. D'autre part, l'ouragan de fer et de feu qui saccageait le monde depuis quatre ans allait bientôt finir, d'après les hommes d'État bulgares les plus sagaces, par une « paix blanche ». Dans cette hypothèse, chacun devant rester à peu près sur ses positions, la Bulgarie se promettait bien d'annexer la Macédoine serbe, en entier, plus un morceau avantageux de la Macédoine hellénique, malgré les arrangements que Guillaume II pouvait avoir conclus avec son beau-frère Constantin : de cette façon, la « Grande Bulgarie » serait constituée définitivement. Il ne venait jamais à l'esprit des usurpateurs qu'on pût leur arracher les territoires où ils vivaient en maîtres depuis 1915. Rêver de les amener un jour à s'en dessaisir de leur plein gré, c'était commettre une faute grossière de psycho-

logie politique; c'était oublier l'orgueil et la rapacité qui aveuglent les dirigeants de Sofia ; c'était ignorer le vrai caractère de la race bulgare, race de pasteurs, de paysans, de petits propriétaires, attachée au sol avec une âpreté extraordinaire.

L'État-Major Général de Salonique prévoyait, tout au contraire, ceci : les Bulgares, craignant de perdre les objets de leur convoitise, Uskub, Kalkandelen, Vélès, Istip, Prilep et tant d'autres villes florissantes, s'opposeraient avec une énergie farouche à toute tentative d'avance des Alliés. Le même esprit positif, le même instinct d'avarice qui les détournait des vaines et coûteuses offensives les rendrait terribles dans la défensive. Harpagon, menacé, devient brusquement un héros. Le soldat bulgare allait se faire tuer pour ne point lâcher la Macédoine, sa proie.

Les mesures des Alliés devaient être prises en conséquence; elles le furent.

***

Quelles étaient les possibilités et les conditions d'une offensive d'ensemble pour les armées d'Orient?

Elles pouvaient recommencer l'une quelconque des offensives antérieures en calculant que, cette fois, l'opération ne manquerait pas de réussir, grâce à la masse de manœuvre et aux nouveaux moyens d'aviation et d'artillerie mis à la disposition du général en chef.

Mais elles pouvaient aussi rechercher le secteur d'attaque dans une direction nouvelle, absolument déconcertante pour l'ennemi, de manière à obtenir un effet de surprise.

Le général Franchet d'Espérey, avant d'établir un projet d'offensive, allait examiner tout d'abord les modalités de la première solution.

Les objectifs vers lesquels s'exerçaient jusqu'alors les offensives des armées d'Orient étaient presque toujours les mêmes, parce que les positions adverses, choisies avec discernement, présentaient peu de points vulnérables. D'une manière générale, le front germano-bulgare se divisait en quatre secteurs d'attaque que des massifs montagneux, pareils à des cloisons étanches, séparaient les uns des autres. Il n'y avait pas de communications latérales entre ces zones. Et chacune

d'elles avait été l'objet d'au moins une offensive entre les années 1915 et 1918.

A l'ouest, le compartiment d'Albanie (vallées du Dévoli et du Skumbi) venait d'être, en juin 1918, le théâtre de combats assez vifs. Tandis que la 57e D. I. française, commandée par le général Génin, battait les Austro-Hongrois sur les crêtes du Kamia, les Italiens du général Ferrero s'emparaient de Bérat. A la vérité, une riposte impétueuse du général von Pflanzer-Baltin les en chassait bientôt. Mais l'expédition manquée pouvait être reprise avec ampleur, si l'armée française d'Orient, débordant l'aile droite des Bulgares, avançait en Albanie dans la direction de Dibra-Kalkandelen. Il fallait, en pareil cas, que nos troupes pussent être ravitaillées par Durazzo et Elbassan. Or, cette région de l'Albanie avait toujours été réservée aux Italiens. Le général Ferrero, pressenti officieusement, fit valoir des raisons de prestige national pour exiger que ses soldats fussent les premiers à entrer dans Elbasan. De plus, avec la franchise d'un soldat, il rejetait toute participation d'Essad Pacha et des bandes albanaises. Dès lors, l'opération devait être réglée jusqu'en ses moindres détails avec des unités italiennes qui, on l'a vu, ne dépendaient pas du Commandement des Armées Alliées. Ces pourparlers n'étaient point faciles. On pouvait craindre des retards fâcheux, mille chicanes, peut-être même des froissements.

Plus à l'est, aux abords de Monastir et dans la boucle de la Cerna, l'Armée Française pouvait choisir comme objectif l'une ou l'autre des deux grandes artères bulgares : à gauche, la voie de Pribilci-Kicevo-Gostivar-Kalkandelen ; à droite, le débouché de Prilep qui conduit sur le Vardar, soit par le col de la Babouna et Vélès, soit par les routes de Gradsko et de Kavadar-Negotin. Le projet de Pribilci avait de chauds partisans à l'état-major du général Henrys. Au Commandement des Armées Alliées, on lui reprochait de concentrer tout notre effort sur l'aile droite de l'armée germano-bulgare, alors que l'ennemi resterait le maître d'éviter la rupture de son front par un échelonnement judicieux. D'autre part, marcher viâ Prilep sur Velès ou Gradsko, n'était-ce pas allonger dangereusement nos lignes de communication, tandis que l'ennemi aurait l'avantage de se rapprocher de ses bases? D'ailleurs,

ces projets ne tenaient pas un compte suffisant des travaux de l'adversaire. Ils semblaient ignorer que les Bulgares venaient d'organiser des positions de premier ordre : par exemple, dans la boucle de la Cerna, où le Visoko (1 506 mètres) était désormais à l'abri de toute surprise. La victoire des Alliés paraissait donc problématique dans ce secteur.

Il en était assurément de même entre le Vardar et le lac de Doïran. Mais quelle fascination ce secteur n'exerçait-il pas sur les esprits les plus avertis ! C'est par le couloir du Vardar que l'armée d'Orient s'était portée, en automne 1915, au secours des Serbes. C'est par le même couloir qu'elle s'était ensuite retirée sur Salonique. A plusieurs reprises, depuis cette époque, les Alliés avaient attaqué tantôt à gauche, tantôt à droite du Vardar, tantôt sur les deux rives à la fois, mais toujours inutilement. C'est que les Germano-Bulgares, eux aussi, avaient d'excellentes raisons de tenir à cette vallée où passe la voie ferrée de Belgrade à Salonique. Non contents d'y avoir accumulé tous les moyens de résistance, ils y faisaient exercer une surveillance perpétuelle par les nombreuses escadrilles qu'ils avaient groupées à Hudovo, au seuil des gorges de Démir Kapou. Une offensive dans ce district, c'était l'opération frontale, avec le maximum de risques. Si les armées d'Orient réussissaient à enlever Huma, Guevguéli, Bogdanci, Dédéli et Doïran, les Bulgares se repliaient en bon ordre sur le Bélès, et les Alliés s'arrêtaient devant cette barrière géante de plus de 1 500 mètres, épuisés, à bout de souffle, aussi éloignés par les montagnes, à l'ouest, de la Bosava et de la Cerna qu'ils l'étaient, à l'est, de la Struma. Le véritable succès eût consisté à franchir les défilés du Vardar et à se diriger par Démir Kapou sur Gradsko. Il ne pouvait en être question. Et cependant tel était l'attrait magnétique de cette région qu'on reparlait sans cesse d'y attaquer l'ennemi. N'est-ce pas sur la rive droite du Vardar, au Skra di Legen, que le général Guillaumat exécutait son magnifique coup de main du 30 mai 1918? Et peut-être, quand il projetait une offensive générale, pensait-il à monter son attaque principale dans ce secteur et à se servir surtout de l'Armée Britannique dont il avait apprécié les belles qualités en France, pendant la bataille de la Somme.

A tout prendre, une action sur la Struma paraissait moins hasardeuse. L'État-Major savait qu'elle sollicitait impérieusement l'imagination des Hellènes. Sérès, Drama, villes grecques réduites en esclavage, n'attendaient-elles pas leurs libérateurs? N'est-ce point par la brèche de la Struma que les Hellènes s'étaient déjà élancés sur Djumaïa, en été 1913? Mais de ce côté aussi, les Bulgares se tenaient sur leurs gardes ; maîtres de Rupel et de Démir Hissar, ils barraient solidement le chemin de Sofia. D'ailleurs, avant d'aborder ces défilés redoutables, les Alliés avaient à passer la Struma à l'endroit où ce fleuve est démesurément élargi par les marécages du lac Tahinos. Comment l'infanterie surmonterait-elle cet obstacle, alors surtout que la distance qui sépare, dans ce secteur, les positions amies et ennemies empêche l'artillerie d'agir à portée efficace?

Dans ces conditions, puisqu'un succès stratégique semblait également aléatoire en Albanie, dans la boucle de la Cerna, sur le Vardar et sur la Struma, il devenait indispensable de découvrir un point sensible ailleurs que dans les quatre secteurs d'attaque principaux.

***

Le nœud vital du système germano-bulgare se trouvait sur le Haut-Vardar.

C'est là que s'élèvent les deux villes les plus riches de la Macédoine serbe : Uskub et Vélès. C'est du Haut-Vardar que rayonnent par les failles étroites de la Babouna, la Cerna, la Bosava, ses affluents de droite, tous les chemins conduisant du nord et de l'est vers Prilep, Monastir, Salonique. C'est là que l'ennemi avait entassé parcs, ateliers, dépôts et magasins. C'est sur le Haut-Vardar, exactement à Gradsko, que se faisait la liaison arrière de la XIe Armée Allemande et de la Ire Armée Bulgare.

Arriver à Gradsko, c'était couper en deux les armées adverses ; c'était enlever à l'ennemi ses lignes de communication qui longeaient le Vardar et celles qui reliaient Gradsko à Prilep ; c'était la XIe Armée Allemande rejetée à gauche sur l'axe Pribilci-Kicevo-Kalkandelen, ou, pis encore, sur l'Alba-

nie; c'était, à droite, la Ire Armée Bulgare s'écoulant précipitamment par la trouée de Strumica ; en un mot, c'était la victoire. Après cela, les Alliés pouvaient envisager sans présomption les buts les plus lointains : prise de Sofia ou délivrance de Belgrade.

Certes, les Germano-Bulgares appréciaient à sa valeur l'importance de la région Gradsko-Krivolak-Negotin. Mais ils ne craignaient nullement de la perdre, parce qu'ils la voyaient tellement en arrière de leur centre, tellement protégée par l'immense citadelle du Bélès! Ne fallait-il pas emporter de haute lutte, pour l'atteindre, les défilés de Démir-Kapou? Pure chimère. Les assauts des Alliés ne se brisaient-ils pas depuis trois ans contre les fils de fer, les abris bétonnés, les nids de mitrailleuses du front Vardar-Doïran? Non, les armées d'Orient ne passeraient jamais. Et les Germano-Bulgares, dans leur orgueilleuse quiétude, refusaient même d'admettre qu'on pût marcher sur Gradsko par une autre voie que celle du Vardar.

Ils oubliaient la Mogléna.

***

La Mogléna, c'est le lugubre désert de rochers couverts de neige qui s'étend à l'est de la boucle de la Cerna; un chaos de mamelons difformes, de crêtes vertigineuses, de pics aux parois abruptes, les uns pelés, profondément sillonnés par les torrents, les autres hérissés d'une chevelure épaisse de cèdres et de sapins; une longue muraille qui commence au nord du lac d'Ostrovo par le Kaïmaktchalan (2 525 mètres), se poursuit par la Mala Rupa (1 929 mètres) et s'infléchit juste vers le nord-est pour laisser couler le Vardar à travers les gorges de Démir Kapou.

Dès qu'on jette les yeux sur une carte de ce labyrinthe montagneux, qui fut, jusqu'en septembre 1918, le secteur de l'Armée Serbe, on remarque avec étonnement cette série de cotes très élevées : Floka 2 363 mètres, Sokol 1 823, Dobropolje 1 830, Kravitsa 1 716, Vetrénik 1 740, Koziak 1 550, Kutchkov-Kamen 1 800, Gjurov Kamen 1 580, Blatec 1 612, Dzéna 2 092, bien d'autres sommets encore, à rendre rêveur quiconque s'est battu en montagne.

Depuis la prise du Kaïmaktchalan par les Serbes, c'est-à-dire, depuis l'automne 1916, les Alliés ne s'attaquaient plus à ces colosses. La Mogléna semblait assoupie. Les Bulgares n'y faisaient plus grand travail, estimant sans doute que rien ne vaut, en matière de défenses naturelles, des rochers de 2 000 mètres. Ils n'entretenaient qu'une artillerie peu nombreuse sur leurs châteaux-forts du Dobropolje, du Sokol et du Vetrénik; leurs organisations étaient assurément bien étudiées, mais moins profondes que dans les plaines, où les armées s'entre-choquaient régulièrement, chaque année, au printemps et à l'automne.

Et cependant, quelle catastrophe pour les Bulgares, si jamais, par extraordinaire, les armées d'Orient escaladaient ces entablements inaccessibles ! Une fois en possession des sommets de la Mogléna, elles dominaient le versant tourmenté qui s'abaisse vers le nord jusqu'à Gradsko. Elle se précipitaient sur la Cerna par la Belasnica ; sur Kavadar par la Vatasa ; sur le Haut-Vardar par la Bosava. Elles dévalaient en trombe par toutes les pistes de la montagne. Elles s'enfonçaient comme un coin entre la XIe Armée Allemande et la Ire Armée Bulgare. Elles culbutaient, par leurs actions latérales à l'ouest et à l'est, la résistance ennemie. C'était la route d'Uskub ouverte en quelques jours.

Les Alliés seraient-ils assez hardis pour tenter l'aventure?

***

Ils y songeaient depuis près d'un an.

En été 1917, sous le général Sarrail, les Serbes avaient indiqué pour la première fois l'avantage qu'il y aurait à entreprendre une offensive dans le secteur du Dobropolje.

Cette suggestion avait été discutée de fort près, surtout en ce qui concerne l'emploi de l'artillerie. On se souvenait, au Commandement des Armées Alliées, des aptitudes incomparables des Serbes pour la guerre de montagnes et de la bravoure qu'ils avaient montrée à la prise du Kaïmaktchalan.

L'état-major du général Sarrail fut d'avis que l'opération du Dobropolje, malgré son apparence follement téméraire, était non seulement réalisable, mais intéressante, opportune et peut-être même décisive, à condition de pouvoir réunir

certains moyens d'artillerie dont les armées d'Orient n'étaient pas encore dotées à cette époque. Ces moyens arrivèrent à Salonique au milieu de l'automne 1917, en pleine saison des pluies. Il fallut remettre toute tentative d'avance au printemps 1918.

Quand le général Guillaumat se fit présenter les plans d'attaque de son prédécesseur, il connut le projet du Dobropolje. Soit qu'il le jugeât trop audacieux, soit qu'il tînt à procurer d'abord aux Hellènes une occasion éclatante de se distinguer, afin d'éprouver la valeur tactique de sa masse de manœuvre, ses préférences allèrent au secteur Vardar-Doïran. Ce fut l'enlèvement du Skra di Legen qu'il organisa pour le printemps 1918.

Cependant, le travail commencé sous le général Sarrail ne devait pas tarder à fructifier. L'idée d'une percée sur le front de l'Armée Serbe gagnait peu à peu des adeptes. On se familiarisait d'autant mieux avec elle que les vues du commandement ne cessaient de s'élargir. Mais il était réservé au général Franchet d'Espérey de l'imposer sous une formule définitive.

Il convient, en effet, de le déclarer sans détours à ceux qui l'oublient ou l'ignorent : c'est le général Franchet d'Espérey qui a pris la décision grâce à laquelle furent battues les armées germano-bulgares.

Des personnes de bonne foi, mais dont le tort est de ne rien entendre aux affaires de Macédoine, parlent volontiers du vainqueur des Bulgares comme d'un exécutant adroit et encore plus heureux. Elles le félicitent de s'être conformé à un plan préétabli. Mais ce plan, quel est-il? Nul ne l'a jamais connu; nul n'en a jamais parlé en Macédoine. Et pour cause, car ce programme mystérieux n'a jamais existé que dans l'imagination des nouvellistes.

La vérité, c'est que, vers la mi-juin 1918, l'État-Major des Armées Alliées n'avait encore rien arrêté en vue d'une attaque contre le Dobropolje, de sorte que le général Franchet d'Espérey a dû faire œuvre originale, dès sa prise de commandement. Il a choisi ; il a créé. Avec autant de hardiesse que de bon sens, il a conçu la magnifique manœuvre à laquelle les nations de l'Entente doivent leur victoire d'Orient.

***

En arrivant à Salonique, le général Franchet d'Espérey trouve des armées stimulées par un récent succès tactique, résolues à entreprendre de grandes choses, mais très hésitantes encore quant à l'endroit précis où il faut rechercher la rupture.

Le général Franchet d'Espérey examine avec soin les études engagées en dernier lieu, sous le général Guillaumat : celles-ci visent très particulièrement le secteur Vardar-Doïran, où l'on médite de parachever la brillante opération du Skra di Legen en forçant les défenses situées au nord de Guevguéli [1]. Son chef d'état-major, le général Charpy, lui raconte l'intention qu'avait eue autrefois le général Sarrail d'attaquer dans la Mogléna. Le général Franchet d'Espérey l'écoute attentivement. Puis il commence à inspecter le front des Armées Alliées et, dès ses premières tournées, avant la fin juin 1918, il aboutit à des conclusions que l'on peut énoncer brièvement de la sorte :

Puisque, de toute évidence, le nœud de l'organisme germano-bulgare est situé sur le Haut-Vardar ;

Puisqu'il est à peu près impossible de l'atteindre par l'un quelconque des quatre grands secteurs d'attaque ;

Puisqu'une opération contre le Dobropolje est praticable, quelles que soient les difficultés matérielles d'exécution ;

Puisque cette attaque peut bénéficier de la surprise, les Alliés n'ayant jamais encore prononcé d'offensive dans le secteur non frayé de la Mogléna ;

Puisque la zone du Dobropolje intéresse l'Armée Serbe, armée abondamment pourvue de moyens muletiers, merveilleusement douée pour la guerre de montagnes, exaltée par le désir ardent de libérer son territoire national et capable de tous les sacrifices, jusqu'à se passer de ravitaillement, s'il le fallait;

Puisque cette armée, d'elle-même, s'est offerte à entreprendre une action sur son front ;

1. Cf. *France Militaire*, 6 août 1919, article du général XX : « Les seules études qui avaient été faites jusque-là se rapportaient plutôt à une offensive par la vallée même du Vardar entre le lac de Doïran et les montagnes à l'ouest du Vardar. » L'auteur ajoute avec sagacité : « Une opération dans ce secteur aurait nécessité, avant de donner des résultats décisifs, un effort long et soutenu dont l'armée d'Orient n'était peut-être pas capable. »

En conséquence :

a) L'opération principale, dirigée contre le massif fortifié Sokol-Dobropolje-Vetrénik, sera exécutée par un groupement central franco-serbe ; une fois la brèche ouverte, les Alliés se porteront le plus vite possible, par une exploitation en montagne, sur la région de Gradsko-Démir Kapou. Cette manœuvre aura pour effet d'intercepter les communications de l'ennemi, tant vers Monastir que vers le Vardar, et de séparer la XIe Armée Allemande et la Ire Armée Bulgare en deux tronçons, à l'endroit même où elles se soudent.

b) D'autre part, des diversions puissantes, conjuguées avec cette opération fondamentale, accrocheront l'ennemi sur tous les autres fronts, et, fixant ses forces d'infanterie et d'artillerie, l'empêcheront de se rétablir. C'est ainsi que les divisions anglaises pourront attaquer dans le compartiment Vardar-Doïran, alors que le gros de l'Armée Hellénique agira sur la Struma.

***

Ce plan pouvait être exécuté avec les ressources en hommes et en matériel qui étaient disponibles sur le front macédonien vers la fin juin 1918.

Prévoyant les renforcements à attribuer au voïvode Michitch pour l'opération principale du Dobropolje, le général Franchet d'Espérey détachait auprès de l'Armée Serbe deux divisions françaises, la 122e D. I. (général Topard) et la 17e D. I. C. (général Pruneau), obligatoirement désignées comme troupes d'assaut. Ces unités avaient pour mission de crever le front ennemi : initiative glorieuse, mais redoutable, que le général Franchet d'Espérey tenait à confier à des bataillons déjà familiarisés avec les méthodes de combat modernes.

Treize batteries lourdes et trente pièces de tranchées, prélevées sur la réserve générale d'artillerie lourde, l'Armée Française et le Commandement des Armées Alliées, devaient grossir la dotation d'artillerie régulièrement affectée aux Serbes.

Au surplus, le général Franchet d'Espérey se sentait en mesure de répondre à tous les appels justifiés de l'Armée

Serbe. Des escadrilles, des unités du génie, des troupes techniques, des détachements de travailleurs pouvaient être fournis au voïvode Michitch, sur sa demande.

En ce qui concerne les opérations secondaires, dévolues aux autres contingents alliés, le général Franchet d'Espérey n'oubliait certes pas que les armées d'Orient réclamaient depuis longtemps quelques matériels supplémentaires de 155 C. S. ; des obus toxiques et, en général, des stocks de munitions, soit pour l'artillerie lourde du général Milne, soit pour l'artillerie de campagne du Ier Corps d'Armée Hellénique; enfin, des habillements et des équipements pour les deux dernières divisions de l'Armée Hellénique, la 4e et la 14e. Ces demandes, auxquelles il devenait indispensable d'accorder satisfaction, furent renouvelées d'urgence.

Ainsi, le général Franchet d'Espérey se fondait, d'une part, sur un ensemble de moyens dont il disposait déjà ; de l'autre, sur le concours qu'il pouvait raisonnablement espérer de la France et de l'Angleterre.

Ce projet qui tenait un compte si exact des dipositions naturelles et des aspirations nationales, puisqu'il orientait les Serbes sur Vélès et Uskub, les Hellènes vers Sérès et Drama, ce projet si mûrement et minutieusement calculé, jetait les esprits timides dans une singulière épouvante. N'était-ce pas manquer aux règles les plus élémentaires de la prudence que de concentrer l'effort principal sur une région d'aspect aussi inabordable que la Mogléna? Un observateur superficiel pouvait effectivement le croire. Mais c'est un précieux avantage pour une idée stratégique que de paraître absurde, à première vue, alors qu'elle est sensée.

Au reste, le général Franchet d'Espérey suspendit son jugement. Si séduisante que fût la solution entrevue, il se réservait de la vérifier sur place. Il se rendit dans la Mogléna. Il fit l'ascension de la Floka. Et ce n'est qu'après avoir reconnu son terrain d'attaque du haut de ce puissant observatoire, après avoir contrôlé lui-même, une à une, toutes les données du problème, qu'il adopta définitivement le projet du Dobropolje.

Sa décision fut arrêtée le 29 juin 1918, au quartier général du Prince Alexandre de Serbie.

***

Les Serbes apprirent d'abord avec stupeur qu'au lieu d'une attaque partielle, on organisait une attaque générale ; et qu'au lieu d'une division ou deux, on leur demandait à présent la totalité de leurs effectifs.

Mais quand le général Franchet d'Espérey leur eut expliqué ses desseins ; quand, après leur avoir rappelé l'offre verbale qu'ils avaient faite spontanément vers le début de juin 1918, il leur révéla qu'il ne s'agissait nullement de remporter un succès tactique, propre tout au plus à améliorer leurs positions, mais bien de briser à jamais le front ennemi de Macédoine ; quand il leur promit de détacher auprès d'eux, pour assurer le succès d'une opération si capitale, deux divisions d'assaut françaises, avec mission de leur ouvrir la route, l'ensemble des troupes d'attaque étant d'ailleurs placé sous les ordres du voïvode Michitch ; et quand, pour finir, il leur annonça en termes émus qu'une telle entreprise serait décisive non seulement pour les opérations des Armées Alliées, mais pour le sort de la Serbie, elle-même, — alors, les Serbes crurent entendre sonner cette heure fatidique pour laquelle ils s'étaient jalousement ménagés depuis l'automne 1916.

Le 3 juillet, le voïvode Michitch conférait encore une fois avec le général Franchet d'Espérey. Quelques jours plus tard, le Haut Commandement Serbe envoyait son adhésion.

Dès cet instant, les Ire (voïvode Boyovitch) et IIe (voïvode Stépanovitch) Armées Serbes allaient se consacrer avec passion, avec un enthousiasme religieux à la grande œuvre commune.

« En avant, vers la Patrie ! », s'écriait le voïvode Michitch, dans un admirable ordre du jour, la veille de la bataille du Dobropolje.

***

Le général Franchet d'Espérey dut savoir gré aux Serbes d'avoir hâté leurs délibérations, car le temps pressait.

Dans cette Macédoine aux rudes hivers et aux terribles étés, une infanterie française ou britannique ne peut guère assurer des opérations actives en dehors du printemps et de l'automne. Toutefois, ces saisons intermédiaires elles-mêmes

— les seules pendant lesquelles la Macédoine paraisse appartenir à la zone tempérée, — sont brèves comme les crépuscules de là-bas. Elles ne font que passer. L'automne se réduit à un petit nombre de semaines agréables et malheureusement trop fugitives. Bientôt, les pluies de la mi-octobre s'écroulent en cataractes; une eau bourbeuse envahit les tranchées et les boyaux, et la campagne, inondée, se métamorphose en marécage. Si les Alliés voulaient avoir un mois devant eux, de façon à progresser vite et loin après la rupture, ils devaient se tenir prêts pour septembre.

Or, l'expérience du Skra di Legen prouvait que de longs délais étaient nécessaires pour monter en Macédoine, contre des organisations sérieuses, une attaque de grande envergure. En particulier, la rareté des voies de communication avait rendu très laborieuse la mise en place de l'artillerie dans le district de Kupa.

Instruit par ce précédent, le général Franchet d'Espérey estima qu'il avait besoin d'environ deux mois et demi pour compléter ses préparatifs. Il fixa la date de l'offensive au 15 septembre 1918, et fit mettre tout de suite en chantier les travaux les plus importants.

Ne fallait-il pas amener plusieurs bouches à feu jusqu'à 1 800 mètres d'altitude? Ne fallait-il pas alimenter régulièrement toute cette artillerie, de même que les 8 divisions d'infanterie franco-serbes qui allaient être massées sur un front de 30 kilomètres où le ravitaillement de 4 divisions n'avait jamais fonctionné qu'avec beaucoup de peine? Le système de communications qui rayonnait de Vertékop, centre nourricier de la Mogléna, vers la IIe Armée Serbe et une partie de la Ire, était absolument défectueux. Il comportait une ligne de 0 m. 60 à voie unique, desservie par un matériel insuffisant et délabré. L'extrême gauche de la Ire Armée Serbe devait partager, bien malgré elle, le chemin de fer Salonique-Florina avec l'Armée Française. Donc, en juillet 1918, le général Franchet d'Espérey envoya d'innombrables terrassiers dans la Mogléna, afin d'y aménager de nouvelles pistes et des routes camionnables. Et deux mois après, comme par enchantement, les routes de Dogné-Pozar et de Katounatz enroulaient aux montagnes leurs spirales audacieuses ; un

Decauville reliait Dragomantzi à Bizovo, et le débit de la ligne Vertékop-Soubotsko passait brusquement de 220 tonnes à près de 700.

Grâce à ce bon réseau routier, les divisions françaises et serbes transportaient sans trop de peine leurs canons, leurs munitions (sept jours de feu pour les anciennes, quatre pour les nouvelles batteries), leurs approvisionnements de toute sorte. Elles hissaient environ 80 pièces lourdes sur la Floka et la montagne de Pozar. Elles constituaient des dépôts de vivres abondants. Et tous les moyens nécessaires à l'avance s'entassaient à pied d'œuvre dans les tranchées mêmes.

En ces mois de juillet, août et septembre 1918, les services des Armées Alliées d'Orient déployèrent, sur tous les domaines, une activité incroyable. A Yénidzé-Vardar, on nivelait un terrain d'atterrissage pour les escadrilles de renforcement détachées au Groupement Central franco-serbe. Ailleurs, on créait des points d'eau, des postes de section de repérage par le son, des lignes télégraphiques et téléphoniques. Mais la tâche la plus délicate fut peut-être d'établir rapidement, et de toutes pièces, les cartes qui n'existaient pas encore pour la Mogléna. Ni la carte austro-hongroise au 200 000e, pleine d'erreurs, ni même le 50 000e, publié par les Armées Alliées d'Orient, ne pouvaient suffire à la préparation d'une offensive. Les topographes se mirent immédiatement à l'ouvrage. Tandis que le Grand État-Major Serbe exécutait, en langue serbe, une bonne ampliation au 20 000e du 50 000e français, le Commandement des Armées Alliées élaborait par levées sur le terrain un autre 20 000e en français ; de leur côté, la 122e D. I. et la 17e D. I. C., chacune pour son secteur, dessinaient des plans au 5000e et 2000e. Ces divers documents étaient tirés, distribués dans les bataillons et les compagnies, à la veille de l'attaque. A tous les échelons, les états-majors terminaient leurs études de détail. Et cet immense effort collectif s'accomplissait au plus fort de la canicule, malgré les chaleurs et le paludisme.

Les premiers déplacements de troupes commencèrent au mois d'août. L'Armée Française et le 1er Groupement de Divisions étendirent alors leurs fronts, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest, pour libérer la masse de manœuvre. La 122e D. I.

s'en fut aussitôt recevoir un entraînement spécial à Verria, et la 17e D. I. C. fit de même à Vladova. Pendant ce temps, les Serbes réduisaient leur front de 60 à 30 kilomètres par la relève de leurs éléments d'aile : détachement de Prilep, divisions de la Morava et du Timok. Une division de cavalerie serbe se rapprochait du front en se portant derrière la Ire armée. Enfin, septembre étant venu, les divisions françaises d'assaut achevèrent de prendre possession de leurs secteurs d'attaque : la 122e D. I., le 8 ; la 17e D. I. C., le 9 du mois.

Ces mouvements se faisaient de nuit, toujours, et si rigoureuse était la discipline, grâce à un service d'ordre vigilant, que la prodigieuse accumulation de moyens nécessitée par l'offensive s'effectuait sans heurts dans le district de la Mogléna.

Toutefois, il n'était guère possible de dissimuler absolument nos préparatifs à un ennemi qui possédait, sur le Vetrénik et le Sokol, des observatoires aux vues très éloignées. Et d'ailleurs, si bien camouflés que fussent nos travaux, les Germano-Bulgares devaient sans doute les découvrir sur leurs photographies aériennes.

Pour déjouer une surveillance à laquelle il ne pouvait se flatter d'échapper, le général Franchet d'Espérey eut recours à divers subterfuges. Comme il répugnait à des attaques partielles qui eussent usé des ressources trop précieuses, il fit procéder à un équipement offensif de tous les secteurs, sans distinction, et, de la mi-août à la mi-septembre, ses coups de main déconcertants, exécutés sur les points les plus variés, depuis le lac d'Okhrida jusqu'au golfe d'Orfano, entretinrent chez l'ennemi un véritable état d'alerte.

C'était d'abord au nord-ouest de Monastir que l'Armée Française déchaînait une canonnade furibonde. Soudain, la 27e D. I. britannique s'emparait d'une position bulgare sur la rive ouest du Vardar, au sud de Guevguéli. Presque au même moment, le 1er Corps d'Armée Hellénique attaquant à l'improviste en direction de Sérès, avançait sur une largeur de 20 et une profondeur de 3 kilomètres. Était-ce sur la Cerna, sur le Vardar, ou bien, décidément, sur la Struma que les Alliés essayaient de percer ?

L'adversaire, étourdi de cette ubiquité insolite et fantasque, ne réussissait pas à deviner le secret du général Franchet d'Espérey. Mais le maréchal de Mackensen en éprouvait tant de malaise qu'il envoyait d'urgence en Macédoine quelques renforts d'infanterie allemande : le 12e régiment de Landwehr, prélevé sur la Crimée ; le 1er bataillon du 256e régiment, prélevé sur la Valachie ; le 3e bataillon du 375e régiment, prélevé sur la Moldavie. Ces éléments se concentraient assez péniblement sur la Struma, tandis que les Bulgares, réalisant certaines économies de troupes par extensions de fronts, constituaient à la hâte, à Prilep, sur les deux rives du Vardar et sur la Struma, quatre groupements de forces réservées.

En somme, à la fin août 1918, le général Franchet d'Espérey était virtuellement le maître. Il avait élargi par son activité propre l'initiative matérielle et morale que ses prédécesseurs avaient su prendre sur les Germano-Bulgares. Il venait d'adresser à tous ses commandants d'armées une instruction sur la manière dont il entendait exploiter le succès, après la rupture. Tous les détails de l'offensive semblaient parfaitement réglés dans son esprit. Tout était en ordre ; tout était prêt en Macédoine : le commandement comme les états-majors, les différents services comme la troupe. Les Armées d'Orient auraient pu attaquer dès le début de septembre, si l'autorisation leur en était venue d'Occident.

Mais les Conseils Alliés qui discutaient sans trêve, depuis juillet, sur le principe d'une offensive générale en Macédoine, n'avaient pas encore réussi à se former une opinion définitive, aux premiers jours de septembre 1918.

Pour les mettre d'accord, il ne fallut rien de moins que la force de persuasion et la haute autorité morale du général Guillaumat.

***

La deuxième grande offensive de Ludendorff avait conduit les troupes allemandes jusqu'à Château-Thierry, quand le Conseil des ministres s'avisa d'enlever le général Guillaumat au théâtre lointain où il venait de gagner la victoire du Skra di Legen, pour lui confier, alors que la France se

demandait avec stupeur si elle allait revivre les heures tragiques d'août-septembre 1914, un rôle assez semblable à celui que le général Galliéni avait tenu avec tant de gloire pendant la première bataille de la Marne.

Gouverneur militaire de Paris, destiné à prendre le commandement du Groupe des Armées de Paris que l'on formait alors, le général Guillaumat aurait pu se laisser absorber par ses graves attributions, au point d'en oublier le front macédonien. Fort heureusement, il n'en fit rien.

Tout ce qu'il avait observé à Salonique, de décembre 1917 à juin 1918, l'avait pénétré de cette idée que les Alliés d'Orient ne manqueraient pas de recueillir le fruit de leurs coûteux sacrifices, s'ils se décidaient à entreprendre, avant l'automne 1918, une action générale et concordante. Il voulut répandre cette foi autour de lui, en assurer le triomphe. Il s'en fit l'apôtre avec une ardeur et une éloquence enthousiastes : on doit, pour une large part, à cette propagande si généreuse, que le général Franchet d'Espérey ait été autorisé à attaquer, le 15 septembre 1918.

Peut-être, à la place du général Guillaumat, un homme ordinaire eût-il réfléchi que, les questions de Macédoine n'étant plus de son ressort, il en pouvait abandonner le soin à celui qui en avait désormais la responsabilité. Peut-être n'eût-il pas compris que, travaillant pour l'armée d'Orient, il travaillait pour la France. Mais c'est l'honneur du général Guillaumat d'avoir su s'élever au-dessus de toute arrière-pensée égoïste et mesquine.

Quelle était donc la tâche qu'il assumait? Il savait bien qu'il pouvait compter sur le concours dévoué des gouvernements serbe et hellénique. Washington, à cette époque, n'intervenait pas de façon active dans les affaires de Bulgarie et de Turquie. Ceux qui avaient voix au chapitre, ceux qu'il fallait convertir à la doctrine de l'offensive se trouvaient à Paris, à Londres et à Rome.

Paris ne semble pas avoir été difficile à persuader. On a presque l'impression que le général Guillaumat y a réussi du premier coup. Il n'y aurait à cela rien d'étrange, car M. Clemenceau n'a jamais marchandé son appui aux Armées d'Orient,

depuis qu'il est au pouvoir [1]. Quoi qu'il en soit, peu de temps après le retour du général Guillaumat à Paris, le président du Conseil, ministre de la Guerre, télégraphiait au général Franchet d'Espérey que la situation militaire générale rendait nécessaire une intervention des Armées d'Orient et qu'il fallait exécuter une offensive d'ensemble avant l'automne. En même temps, il saisissait de la question le Conseil supérieur de la Guerre. Celui-ci, sans trop de retard, chargeait ses représentants militaires de préparer un rapport sur l'utilité d'une attaque dans les Balkans et leur adjoignait, pour cette étude, des représentants diplomatiques.

C'est alors seulement, aux premiers jours de juillet 1918, que l'ère des difficultés sérieuses s'ouvre devant le général Guillaumat. On sait que l'Angleterre et l'Italie avaient toujours considéré la Macédoine comme un front mort, utile dans la mesure où il « décongestionnait » d'autres fronts en immobilisant des forces ennemies, mais où il ne convenait pas de tenter des opérations de grand style.

En somme, depuis l'automne 1915, les Conseils Alliés ne s'étaient jamais occupés des Armées d'Orient que pour se demander si le maréchal de Mackensen n'allait pas les jeter à la mer, ou bien, — et cette tendance s'accentua fâcheusement en 1918, après Caporetto, la défection russe et les offensives « colossales » de Ludendorff, — s'il n'y avait pas lieu de décider leur retrait, au profit du front occidental.

Ce serait la matière d'un long volume que de raconter par quels arguments le général Guillaumat parvint à modifier peu à peu l'attitude de ces puissances. Il est impossible d'entrer ici dans le détail d'une activité qui commence à la fin de juin, se poursuit en juillet, remplit août, déborde sur le début de septembre 1918. Tantôt le général Guillaumat rédige des mémoires pour les représentants militaires ; tantôt il assiste à des séances où il entend exprimer les opinions les plus extraordinaires sur des points qu'il connaît mieux que personne.

1. Dans la première semaine de septembre 1918, le ministre de la Guerre envoyait au général Franchet d'Espérey non seulement 60 000 obus à ypérite, mais encore des tanks. Ceux-ci arrivèrent trop tard en Macédoine. Ils ont rendu des services, par la suite, en Russie Méridionale.

En juillet 1918, des conférences importantes furent tenues au Trianon Palace de Versailles. Pendant plusieurs heures, la commission diplomatique et militaire interrogeait à loisir le général Guillaumat sur la situation militaire dans les Balkans. Certains de nos alliés s'inquiétaient de savoir si l'offensive était vraiment opportune. Ils conservaient à cet égard les doutes les plus troublants. Des hommes d'État qui avaient trop de talents et de lumières pour méconnaître, comme la majorité de leurs compatriotes, l'importance du théâtre balkanique; qui tenaient infiniment à disjoindre la Bulgarie des Austro-Allemands et des Turcs, s'imaginaient cependant, avec une candeur invraisemblable, qu'il y avait encore deux moyens d'obtenir ce résultat : on pouvait rompre le front bulgare par la violence ; mais on pouvait aussi négocier une paix séparée avec Ferdinand de Cobourg. A côté de l'offensive militaire, il y avait peut-être place pour une offensive politique. Et cette dernière solution ne leur paraissait pas la plus aléatoire. Au contraire...

Les partisans de cette thèse ne répugnaient nullement à la manière forte ; mais ils exigeaient qu'on leur garantît par avance un succès stratégique, un succès écrasant. Ils ne voulaient jouer qu'à coup sûr. Si l'offensive militaire ne devait aboutir qu'à repousser les Bulgares de 20 à 25 kilomètres, ils s'en déclaraient les adversaires résolus, car ce demi-succès n'affecterait pas profondément l'équilibre dans les Balkans, et, d'autre part, toute offensive diplomatique serait compromise pour longtemps. C'est pourquoi, sur leurs instances, la commission diplomatique et militaire ajourna sa décision définitive et les représentants militaires du Conseil supérieur de la Guerre furent priés de se prononcer à nouveau sur le résultat maximum qu'on pouvait attendre de l'offensive.

La commission, au moment de se séparer, avait spécifié que le général Franchet d'Espérey était invité à pousser énergiquement ses préparatifs d'attaque durant le cours de cette consultation supplémentaire; par contre, elle lui refusait absolument le droit de déclencher l'offensive générale sans l'autorisation expresse des gouvernements intéressés.

Cette autorisation, le général Franchet d'Espérey ne devait pas la recevoir avant deux mois. En attendant, il soumettait

au ministre de la Guerre le projet d'attaque générale qu'il avait conçu. Et ce document arrivait à Paris dans la dernière décade de juillet.

On s'est demandé si le général Guillaumat, partisan convaincu d'une offensive dans les Balkans, aurait dirigé son opération principale contre le Dobropolje, comme le général Franchet d'Espérey, en supposant qu'il fût resté au Commandement des Armées Alliées d'Orient. La réponse à cette question trop précise ne pourrait venir que du général Guillaumat lui-même. Mais ce qui n'est point douteux, c'est qu'après avoir étudié le projet de son successeur, le général Guillaumat en approuva chaleureusement les grandes lignes et qu'il mit autant de passion à le défendre et à le faire adopter que s'il en eût été lui-même l'auteur.

Au commencement d'août 1918, après trois semaines de délibérations, les représentants militaires du Conseil supérieur de la Guerre déclarèrent qu'ils approuvaient le principe d'une offensive générale dans les Balkans, pourvu qu'elle n'exigeât pas le concours du front occidental et qu'elle ne détournât aucun tonnage disponible, ou susceptible de le devenir. M. Clemenceau s'empressa d'en faire part à MM. Lloyd George et Orlando.

Mais ce n'était pas assez d'une approbation toute théorique, émanant des seuls représentants militaires. Avant de passer à l'action, il fallait vaincre les suprêmes hésitations des gouvernements britannique et italien. M. Clemenceau confia cette ambassade, encore une fois, au général Guillaumat. Celui-ci se transporta à Londres. Et là, ayant exposé à M. Lloyd George, à lord Milner, à lord Robert Cecil et au général Wilson les diverses raisons qui militaient en faveur de l'offensive prochaine des Armées Alliées d'Orient, il finit par obtenir gain de cause. Le gouvernement britannique accorda son agrément le 4 septembre 1918.

Deux jours après, le général Guillaumat, de retour à Paris, rendait compte de sa mission. Le lendemain 7, il partait pour Rome, où M. Clemenceau le chargeait d'aller plaider la même cause qu'à Londres. A la vérité, l'adhésion britannique n'était pas subordonnée à la coopération italienne; mais on souhaitait vivement d'agir en pleine harmonie avec les Italiens.

Le 8 septembre, une semaine avant la date fixée pour l'attaque, le général Franchet d'Espérey en était encore à attendre des instructions précises. Il avait lieu de craindre que son avance ne fût renvoyée à une époque plus éloignée. Or, l'été touchait à sa fin, et les jours de grande activité militaire étaient strictement mesurés. Désirant sortir d'incertitude, le général Franchet d'Espérey se résolut à diriger un de ses officiers d'état-major sur Otrante, en avion, avec ordre de se présenter aussitôt chez le général Guillaumat, à Rome, pour lui expliquer la situation. Il était écrit que la genèse de l'offensive serait laborieuse jusqu'au bout. Mais le gouvernement italien ayant adhéré à son tour, le général Franchet d'Espérey recevait enfin, le 11 septembre, l'autorisation si impatiemment attendue : il était libre désormais de prononcer son attaque, quand il le jugerait convenable.

Le 14 septembre 1918, à 8 heures, une violente préparation d'artillerie éclatait sur le front du groupement central franco-serbe, entre les rivières Souchitza et Lechnitza : c'était le prélude de la bataille du Dobropolje.

(La fin prochainement.)

CONSTANTIN PHOTIADÈS

POÈTES MODERNES

ANTHOLOGIE DE PIÈCES INÉDITES

Dans les chroniques qu'il publie ici-même sur *les Lettres et la Vie*, M. Fernand Vandérem a plusieurs fois signalé les techniques et les tendances nouvelles des poètes de l'heure présente. Plusieurs de ces poètes sont déjà hautement appréciés par l'élite des lettres. On ne saurait se désintéresser de leur effort.

Voici quelques-unes de leurs œuvres inédites. Au lecteur de les juger sans se laisser rebuter par des formes inaccoutumées, et en abandonnant avec une juste complaisance sa sensibilité au charme d'un art nouveau.

Il va sans dire que tout ce qui mériterait d'être cité n'a pu l'être en une fois. D'autres œuvres, d'autres poètes paraîtront à leur tour, sous le même titre. — M. P.

PAUL VALÉRY

(NÉ EN 1871)

POÉSIE : La Jeune Parque (*Nouvelle Revue française*, 1917) ; Odes (*Nouvelle Revue française*, 1919).

PROSE : La Soirée, avec M. Teste (*Nouvelle Revue française*, 1919); Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci (*Nouvelle Revue française*, 1919).

FRAGMENTS DE NARCISSE

... Heureux vos corps fondus, Eaux planes et profondes !
Je suis seul... si les dieux, les échos et les ondes,
Et si tant de soupirs permettent qu'on le soit...
Seul !... Mais encor celui qui s'approche de soi
Quand il s'approche aux bords que bénit ce feuillage...
Des cimes, l'air déjà cesse le pur piliage,
La voix des sources change, et me parle du soir ;
Un grand calme m'écoute, ou j'écoute l'espoir.

J'entends l'herbe d'argent grandir dans l'ombre sainte,
Et la lune perfide élève son miroir
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte.

Et moi ! de tout mon corps dans ces roseaux jeté,
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté !
Je ne sais plus aimer que l'eau magicienne
Où j'oubliai le rire et la rose ancienne.
Que je déplore ton éclat fatal et pur,
Si mollement de moi fontaine environnée,
Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
Les yeux mêmes et noirs de leur âme étonnée !
Quelle perte en soi-même offre un si calme lieu !
L'âme jusqu'à périr s'y penche pour un dieu
Qu'elle demande à l'onde, onde déserte et digne
Sur son lustre, du lisse avènement d'un cygne...
A cette onde jamais ne burent les troupeaux !
D'autres ici perdus trouveraient le repos
Et dans la sombre terre un clair tombeau qui s'ouvre ;
Mais ce n'est pas le calme, hélas, que j'y découvre,
Quand l'opaque délice où dort cette clarté
Cède à mon corps l'horreur du feuillage écarté,
Et que, repoussant l'ombre et l'épaisseur panique,
Je vois, je tombe, et viens de ce corps tyrannique
Appartenir sans force aux éternels attraits !
Là, nue entre les bras qui naissent des forêts,
Une tendre lueur d'heure ambiguë existe,
Et d'un reste du jour se forme un fiancé
Pur sur la place pâle où m'attire l'eau triste,
Délicieux démon, désirable et glacé !...

... Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée,
O forme obéissante à mes vœux opposée !
Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs !
Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent,
Et je crie aux échos les noms des dieux obscurs !...

Mais que sa bouche est belle en ce muet blasphème !

O semblable !... Et pourtant plus parfait que moi-même,
Éphémère immortel si clair devant mes yeux,
Pâles membres de perle et ces cheveux soyeux,

Faut-il qu'à peine aimés, l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse,
Et glisse entre nous deux le fer qui coupe un fruit !...
Qu'as-tu?... Ma plainte même est funeste?... Le bruit
Du souffle que j'enseigne à tes lèvres, mon double,
Sur la limpide lame a fait courir un trouble !...
Tu trembles?... Mais ces mots que j'expire à genoux
Ne sont pourtant qu'une âme hésitante entre nous,
Entre ce front si pur et ma lourde mémoire...
Je suis si près de toi que je pourrais te boire,
O visage !... Ma soif est un esclave nu.

Jusqu'à ce temps charmant je m'étais inconnu,
Et je ne savais pas me chérir et me joindre...
Mais te voir, cher esclave, obéir à la moindre
Des ombres dans mon cœur se fuyant à regret,
Voir mon silence agir, et briller mon secret,
Voir, ô merveille ! voir ma bouche nuancée
Trahir... peindre sur l'onde une fleur de pensée,
Et quels événements étinceler dans l'œil !
J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil
Que nulle vierge enfant échappée au satyre,
Nulle aux fuites habile, aux chutes sans émoi,
Nulle des nymphes, nulle amie... ne m'attire
Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi !

. . . . . .

JULES ROMAINS

(NÉ EN 1885)

POÉSIE : L'Ame des Hommes (Société des Poètes français, 1904) ; La Vie unanime (*L'Abbaye*, 1908, et *Mercure de France*, 1913) ; Un Être en marche (*Mercure de France*, 1910) ; Odes et Prières (*Mercure de France*, 1913) ; Europe (*Nouvelle Revue française*, 1916).

PROSE : Le Bourg régénéré (Messein, 1906) ; Manuel de Déification (Sansot, 1910) ; Puissances de Paris (Figuière, 1911, et *Nouvelle Revue française*, 1919) ; Mort de Quelqu'un (Figuière, 1911) ; Les Copains (Figuière, 1913) ; Sur les quais de la Villette (Figuière, 1914).

THÉATRE : L'Armée dans la Ville (*Mercure de France*, 1911).

SUITE PARISIENNE[1]

I

LA BUTTE AUX CAILLES

— Oui, je revoyais tout à coup,
Quelque part sur la Butte aux Cailles,
Une rue pâle et dépouillée.

Nous l'avons traversée un soir
Au retour d'une longue marche.

Il faisait assez clair encore ;
Et l'on sentait autour de soi
Cette vaillance un peu tremblante
Qu'ont les beaux jours de février.

Les maisons? Elles devaient être
Anciennes, basses, sans pouvoir,
Déjà réclamées par la terre.

Mais la chaussée et les trottoirs,
Le ciel les avait devant lui
Comme une offrande solennelle.

II

PLACE DU TERTRE

— Et moi, je pensais à Montmartre.

Tu te rappelles ce printemps
Qui était si beau, l'autre année?
Ces crépuscules longs et tendres
Comme le cri d'un train au nord?

Alors il suffisait d'entendre
Une voix au bout de la place ;
Il suffisait même de voir
Une branche plus haut qu'un mur

1. Extraite du poème inédit : *le Voyage des Amants*

Pour se dire que le bonheur
Venait de passer quelque part,
Et qu'en se dépêchant, peut-être
On le rattraperait encore.

III

LE PLUS DOUX RÊVE DE PARIS

Attends ! Ma mémoire frissonne.
Laisse-moi me rappeler tout !
Le petit clocher de Saint-Pierre
Était présent, derrière toi.

Il sonnait dans l'azur plus noir
Une heure d'il y a cent ans.
Je craignais comme une blessure
Le point de la première étoile.

Mais le ciel avait beau noircir,
On sentait du jour en dedans ;
C'était pareil à une bouche
Qui veut étouffer un soupir.

Alors la douceur de Paris
Montait toute, place du Tertre ;
Le plus doux rêve de Paris
Fumait alors autour de nous.

IV

LE TREMPLIN

— Mais comment peux-tu penser à Montmartre
Sans te rappeler cette forte rue
Qui ramasse l'âme et la jette au ciel ?

On a monté pendant longtemps ;
On s'arrête pour respirer.

La rue est là comme un tremplin.

L'âme ne peut se retenir ;
Elle glisse, elle est emportée,
Elle quitte le sol d'un bond,
Et, passant au travers du jour,
S'en va tomber et rebondir
Sur les toits bleus de Belleville.

V

PLACE DE BITCHE

Et le port de la Villette !

Il sonne dans ma mémoire
Comme un camion de tôles
Qui roule au trot sur un pont.

Être assis, place de Bitche,
A dix heures du matin,
C'est un bonheur dru et dur.

Il vous naît au fond du corps ;
Il pousse ; il fait pression ;
Il veut sa place, et son jour.

Mais on est comme les pierres
De quelque trop vieille voûte ;
Il vous descelle, il vous fend,
— La brute ! — il vous démolit.

Tout souffre ensemble d'une dilatation.
Quelqu'un de trop grand est comme étendu tout nu
Là-dessous, dans le sol gras et puant le gaz.
Il est couché de tout son long sous cette croûte
De pavés, d'asphalte et de sable charbonneux.

Mais il n'est pas mort ! Il respire rudement.
Il force avec les ressorts couplés de ses côtes.

Tout se soulève, se sépare, se démet.

Deux docks, hauts et bruns, sont l'un en face de l'autre
Visiblement disjoints par une violence ;

Et l'eau qui est entre eux sort de leur déchirure.

LÉON-PAUL FARGUE

(NÉ EN 1878)

POÉSIE : Tancrède (La Phalange, 1911) ; Poèmes (*Nouvelle Revue française*, 1912) ; Pour la Musique (*Nouvelle Revue française*, 1914).

HYMNES

Un seul être vous manque
et tout est dépeuplé...

... Depuis, il y a toujours, suspendu dans mon front et qui me fait mal,
Délavé, raidi de salpêtre et sûri, comme une toile d'araignée qui pend dans une cave,
Un voile de larmes toujours prêt à tomber sur mes yeux.
Je n'ose plus remuer la joue ; le plus petit mouvement convulsif, le moindre tic,
S'achève en larmes.
Si j'oublie un instant ma douleur,
Tout à coup, au milieu d'une avenue, dans le souffle des arbres,
Au bras d'un vieil ami qui parle avec douceur ;
A travers le grondement d'une rue, que sais-je,
Ou dans une plainte lointaine,
A l'appel d'un sifflet qui répand du froid sous des hangars,
Ou dans une odeur de cuisine, un soir,
Qui rappelle un silence d'autrefois, à table —
Amenée par la moindre chose,
Ou touchée comme d'un coup sec du doigt de Dieu sur ma cendre,

Elle ressuscite ! Et dégaine ! Et me transperce du coup mortel sorti de l'invisible bataille intérieure,
Aussi fort que la catastrophe crève le tunnel,
Aussi lourd que la lame de fond se pétrit d'une mer étale,
Aussi haut que le volcan lance son cœur dans les étoiles !
Je t'aurai donc laissé partir sans rien te rendre
De tout ce que tu m'avais mis de toi, dans le cœur !
Et je t'avais lassé de moi, et tu m'as quitté.
Et il a bien fallu cette nuit d'été pour que je comprenne...
Pitié ! Moi qui voulais... Je n'ai pas su... Pardon, à genoux, pardon !
Que je m'écroule enfin, pauvre ossuaire qui s'éboule, oh ! pauvre sac d'outils dont la vie se débarrasse, d'un coup d'épaule dans un coin...

Ah, je vous vois, mes aimés. Je te vois. Je te verrai toujours étendu sur ton lit,

Sage comme la barque amarrée dans le port, voiles carguées, fanaux éteints,

Juste et pur devant le maître, comme au temps de ta jeunesse,

Avec ton sourire mystérieux, contraint, à jamais fixé, fier de ton secret, relevé de tout ton labeur,

En proie à toutes les mains des lumières droites et durcies dans le plein jour.

Grisé par l'odeur de martyr des cierges.

Avec les fleurs qu'on avait coupées pour toi sur la terrasse,

Tandis qu'une chanson de pauvre pleurait par-dessus le toit des ateliers dans une cour,

Que le bruit des pas pressés se heurtait et se trompait de toutes parts,

Et que les tambours de la Mort ouvraient et fermaient les portes !

***

Je t'ai cherché, je t'ai porté

Partout. Dans un square désert au kiosque vide, où j'étais seul,

Devant la grille du couchant qui sombre et s'éteint, comme un vaisseau qui brûle, derrière les arbres...

Un jour... dans quelque ville de province aux yeux mi-clos, qui tourne et qui s'éteint.

Devant la caresse hâtive des express...

Dans une boutique où bougent d'un air boudeur des figures de cendre ;

Sur la place vide où souffle l'oubli ;

Aux rides des rues, aux cris des voyages ;

A l'aube, hors barrière, dans un quartier d'usines,

... Au tournant d'un mur, une averse de charbons lancée par des mains invisibles ;

Un tuyau qui fume en sanglotant...

Dans les faubourgs et les impasses où meuglent les sirènes, où les scieries se plaignent, où les pompiers sont surpris par un retour de flamme, à l'heure où les riches dorment...

Un soir, dans un bois, sous la foule attentive des feuilles qui regardent là-haut filer les étoiles comme un sillage,

Dans l'odeur des premiers matins et des cimetières,

Dans l'ombre où sont éteints les déjeuners sur l'herbe,

Où les insectes ont déserté les métiers...

Partout où je cherchais à surprendre la vie
Et le signe d'intelligence du mystère,
J'ai cherché, j'ai cherché l'Introuvable...

O Vie, laisse-moi retomber, lâche mes mains !
Tu vois bien que ce n'est plus toi ! C'est ton souvenir, qui me soutient !

GEORGES DUHAMEL

(NÉ EN 1884)

POÉSIE : Des Légendes, des Batailles (*L'Abbaye*, 1907) ; L'Homme en tête (Figuière, 1909) ; Selon ma loi (Figuière, 1910) ; Compagnons (*Nouvelle Revue française*, 1912).

PROSE : Notes sur la Technique poétique, en collaboration avec Charles Vildrac (Figuière, 1910) ; Propos critiques (Figuière, 1912) ; Paul Claudel (*Mercure de France*, 1913) ; Les Poètes et la Poésie (*Mercure de France*, 1914) ; Vie des Martyrs (*Mercure de France*, 1917) ; Civilisation (*Mercure de France*, 1918) ; Possession du Monde (*Mercure de France*, 1919).

THÉATRE : La Lumière (Figuière, 1911) ; Dans l'ombre des statues (*Nouvelle Revue française*, 1912) ; Le Combat (*Mercure de France*, 1913).

DEUX ÉLÉGIES

I

Autrefois, j'aimais à fumer
Ces fragiles pipes de terre
Dont l'arome fort et léger
Exalte maint et maint songe.

Aujourd'hui, c'est fini pour moi
De ces sveltes tuyaux d'argile :
Trop de petites mains vaillantes
Se cramponnent à mon loisir.

Autrefois, j'aimais à marcher
En faisant de longs pas allègres ;
Il fallait au moins le monde
A ce cœur insatisfait.

Aujourd'hui je vous connais,
Chers compagnons tyranniques,
Vous dont les petites jambes
Mesurent tous mes élans !

J'ai résigné bien des rêves
Pour aimer un autre rêve,
Et j'ai troqué, sans regret,
Mille vies contre une seule.

II

Si je l'ai cherché,
Ce n'est pas en moi,
Mais hors de ma solitude.
Si je l'ai cherché
C'est dans ton désert,
Immense monde ennemi !

Celui qui gémit
Mon gémissement
Et ressemble à ma détresse,
Celui qui fleurit
A tous mes printemps,
Celui-là m'a tout donné.

C'est sur un rocher,
C'est dans un pâtis,
C'est aux rameaux d'une ronce,
Qu'ingrat j'ai cherché
Le signe, le mot,
Le maître et le compagnon,

Rien n'a témoigné !
Je suis seul encore
Avec ce miroir stérile.
Seul ! Et vos sanglots,
O frères, jamais
Ne m'ont si bien déchiré.

VALÉRY LARBAUD

(NÉ EN 1879)

POÉSIE : Poèmes, contenus dans A. O. Barnabooth (*Nouvelle Revue française*, 1913).

PROSE : Fermina Marquez (Fasquelle, 1911); Un Conte et Journal d'un Milliardaire, contenus dans A. O. Barnabooth (*Nouvelle Revue française*, 1913); Enfantines (*Nouvelle Revue française*, 1913).

WESTON-SUPER-MARE ; MIDI

La pluie tombera tout le jour
Sur les terrasses qui se dressent
Entre le ciel en mouvement
Et les régions solennelles
De l'Empire du Soleil Blanc.

La Montagne-Inconnue se voile,
Et les gardiens de l'estuaire,
Les deux éléphants échoués,
Plongent dans l'immense brouillard
Et partent pour l'île d'argent.

Mais dans le jardin triste et bleu
Méditant sur ce midi sombre,
Où les capucines froissées
S'affolent et mêlent, pressées,
Leurs robes jaune-orange et rouge ;

On découvre, au bout d'un moment,
Quand on se croyait le plus seul,
Le nid, sous le porche abrité,
Où beaucoup d'yeux clairs et tranquilles
Regardent le jardin fumer.

Oh ! comme la pluie les rend sages,
Et comme elles se taisent bien !
Et comme elles sont attentives
A tous ces regards blancs qui bougent
Dans les buis et les lauriers noirs !

Est-ce bien là Maisie-la-folle,
Et Gladys qui rit tout le temps ;
Violette aux genoux écorchés,
Et Gwenny qui lance toujours
Son volant par-dessus le mur?

DE L'IMPÉRIALE

(*Hymne*)

Les boulevards de brume rose,
Les aubes du soir vert et bleu,
Tous ces gens et toutes ces choses,
Tout cela, c'est à vous, mon Dieu.

Le sourd grondement de la ville
Ne résonne qu'en votre honneur ;
Et nous, d'un cœur simple et docile,
Nous vous louons sur la hauteur.

Et voici que votre lumière,
Dehors et dans les magasins,
Brille, et qu'en chaque réverbère
Resplendit l'œuvre de vos mains.

La tâche du jour est finie :
Nous rentrons fatigués chez nous,
Mais le meilleur de notre vie,
Seigneur : notre joie, est à vous !

ANDRÉ SPIRE

(NÉ EN 1868)

POÉSIE : La Cité présente (Ollendorff, 1903) ; Versets (*Mercure de France*, 1908) ; J'ai trois robes distinguées (*Cahiers du Centre*, 1909) ; Vers les Routes absurdes (*Mercure de France*, 1911) ; Le Secret (*Nouvelle Revue française*, 1919).
PROSE : Quelques Juifs (*Mercure de France*, 1913) ; Les Juifs et la Guerre (Payot, 1917).

RÉCITAL

Pourquoi, ce soir, as-tu joué devant cette salle?
N'as-tu pas un homme qui t'aime?
De petites touches blanches, noires,
Une boîte sombre en forme de harpe,
Une chaise haute,
Une estrade.

Tu entres.
Sur le fond cru tes joues sont pâles.
Chère petite, tu es novice,
Tu as oublié le rouge,
Et tu ne sais pas saluer.

Mais tes mains courent, caressent,
Et s'envolent.
Un peu de pose, n'est-ce pas?
Toute une salle te regarde.

Pourquoi, si tu aimes les étoffes
Qui gardent ton corps pour un seul,
Fais-tu, par ces petites touches,
Chanter ce bois et ce métal?

Tes mains frappent, cheminent,
Caressent.
Ton petit pied ganté de gris
Compte, glisse, pique la pédale,
Et se réfugie sous ta jupe.

Dans les veines gonflées de ton cou
Ton cœur lance ses jets qui nous brûlent
Ton front tendu se penche et pointe
Comme une petite chèvre menaçante.

Et tes mains caressent, dansent,
Et s'enivrent.
Et tes épaules, et tes hanches,
Et tes genoux suivent tes mains.

Ah ! si tu aimes les étoffes,
Ces étoffes ne te gardent plus,
Et ta chair, et ton cœur et ton âme,
Leurs réticences, leurs secrets,
Tu me les dis, je les connais,
Toutes ces notes me les livrent.

Pourquoi joues-tu devant cette salle?
As-tu faim?
Es-tu délaissée?
N'as-tu pas un homme qui t'aime,
Qui te veuille pour lui seul?

NUAGES

Comme le pasteur au milieu
de ses vaches, je suis au milieu
des œuvres saintes.

VEDAS

Je sais que vous êtes de petits cristaux de glace
Ou de l'eau.
Je sais où vont et d'où viennent les vents
Qui vous ballottent dans le ciel vide ;
Vous passez devant des étoiles dont je sais les noms ;

Les rayons des gloires qui vous auréolent et vous percent,
Je les brise dans mon spectroscope
Et j'y lis les secrets du Soleil ;
Cependant quand le Soir, de ses mains de lumière,
M'étreint et vous rougit,
De mon cœur, de mes lèvres, troupeaux saignants du ciel,
Pasteurs, archers, colombes, cygnes, féeries, mirage,
Je sens monter vers vous dix mille ans de prières.

GEORGES PÉRIN

(NÉ EN 1873)

POÉSIE : Les Émois blottis (*La Plume*, 1902) ; La Lisière blonde (Sansot, 1906) ; Le Chemin, l'air qui glisse... (Grasset, 1910).
PROSE : L'Expiation (Messein, 1905) ; Les Rameurs (Grasset, 1911).

LES FÊTES DISPERSÉES

Duvet aérien que chaque souffle presse,
Et bercement aventureux... Azur, promesse...
O fêtes selon notre esprit, fêtes selon
Notre cher idéal, et souples abandons...
Beaux zigzags dans le bleu... Confiance charmée
Qui vogue au flot de l'air et à peine appuyée...
Téméraires oublis dans l'heure où l'on se plaît...
Recherches comme musicales, doux essais,
Approches... Au-dessus des buissons, ce scrupule
De vouloir sa vie entraînée et qui ondule...
L'enchantement de se pencher, de rétablir
L'équilibre tout aussitôt... Le beau désir
Généreux... Et l'esprit qui s'irise... Nos fêtes,
Nos avances à découvert... Autour des têtes
L'illumination se reflétant soudain
De jeunes libertés, de mille beaux chemins
Ouverts,... l'éclat, l'exaltation, la jolie
Témérité de tout cela,... ce qui se fie,
Se suspend, et scintille encore, inébranlé,
Bien après le départ dans le matin mouillé...
Et ce défi d'aller — arabesques d'audace —
En des tâtonnements inspirés de l'espace
Jouer le jeu de s'y soutenir, comme font,
Dans une fresque où luit un tranquille horizon,

Des voiles envolés,... et d'être ce qui ose
Et passe sans chancellement, en virtuose...
Nos fêtes... Cet encouragement en nos cœurs
D'un rythme vague encore, attirant, précurseur
De la féerie... Et l'esprit qui rompt ses amarres,
Qui flotte, flotte... Azur, promesse...
— Et choc barbare !

LES PINS

Rumeur qui ne meurt point, où toutes se remplacent,
Les pins soigneusement se passent la rumeur
De ces cimes qui se prennent et se déprennent,
Faut-il qu'ainsi le cœur, animant sous le ciel
De grands désirs et des hauteurs musiciennes,
Pour honorer d'inconnaissables dieux, leur fasse
De ce qu'il abandonne un chant continuel?

Faut-il ainsi qu'il se proclame en changement,
Et qu'il aille, liant des choses à des choses,
Se sentir tout semblable et pourtant différent,
Et que la rumeur monte et baisse, et tourne, enclose?

Si inventive ! agilement elle décroît,
Et voici l'absolu silence, à ce qu'on croit.
Mais rien d'irréparable encore... Les gardiennes,
Comme elle va mourir, se glissent, la reprennent,
Et avançant leurs mains pures de jeunes filles,
L'activent, douces, en prêtresses attentives...

O cimes, penchez-vous d'inédites façons,
Passez, trouvez des inclinaisons, déferlez !
Passez, faites votre beau bruit de chute d'eau !
Si le cœur est d'un homme, ah ! qu'est-ce donc : changer?
C'est peut-être grandir si le cœur est d'un homme.

***

Mais un matin, — mais un matin divinateur
Et trop plein de suavités, et trop ravi,
Pressant mon cœur, j'avais assisté à ceci :

Les pins sont longs et violets. On dirait bien
Qu'avec leurs airs décoratifs, un peu lunaires,
Un peu théâtraux, s'approchant en demi-cercles,
Ils se demandent si, comme à l'accoutumée,
Celle-ci qui s'ébat devant leur assemblée
Comme une eau dans une anse, et qu'ils voient, ce matin,
Tout embellir encore et de ses soupirs mêmes,
Ils doivent la laisser danser, celle qui danse,
Celle-ci qui est leur servante, — la lumière !

Je les vois pressentant des choses, gravement,
Je les vois supputant des temps et des douleurs,
Je les vois devançant les infâmes rigueurs...

Cette élévation,... et ce geste indécis
Par quoi la lumière est si vite libérée !...

N'aura-t-il pas, un jour, à se défendre aussi,
Lui, mon cœur, de quelque insuffisance éthérée?...

***

Et, en effet (il a passé du temps !) voici,
J'ai pris le deuil, et je reviens au bois de pins.
La hantise du drame autoritairement
M'a saisi, moi, soi-disant libre, et me situe.
J'ai l'esprit commandé par les images dues.
L'équitable raideur de ma pensée attend.

Un roulis promène les cimes tout étales
Et volant l'une à travers l'autre. Et bientôt, large,
Un chant est là-haut suspendu, et s'offre. — Dites,
Sur les pavois où vous la portez à présent,
Cimes ! tandis qu'une liesse se suscite,
Et que par vous on acclame de place en place
La Promesse, oh ! n'est-il point clair qu'elle est debout,
Tout insensible?... Ah ! tout se balance et s'éploie.
Le grand repos balsamique de bout en bout
Est traversé. Vous passez, vous allez chantant
Ce qui doit arriver par la terrible voie.

A tort peut-être, et pour moi ruineusement,
J'écoute vos balancements. Aurai-je honte?
Vous chantez, vous chantez, et mon âme se gonfle.

Et l'inlassable élan des cimes va, se pose,
S'avance, se retire, et puis s'avance encore.
O mon cœur ! toi qui t'es dépris de tant de choses,
T'es-tu même dépris de l'horreur de la mort?

LUC DURTAIN

(NÉ EN 1881)

POÉSIE : Pégase (Sansot, 1913) ; Kong Harald (Crès, 1914) ; Lise (Crès, 1918).
PROSE : L'Étape nécessaire (Sansot, 1913) ; Manuscrit trouvé dans une île (Crès, 1913).

LE JOYAU

Le plus riche joyau que j'ai vu
N'était pas à des doigts de femme, sur une chair de femme.

Mais un rubis gros comme une fiasque
Qu'un homme devant sa face au soleil
Levait en plaçant la pointe dans sa bouche.
Quand il le posa, s'essuyant du coude,
Sur le rouge terrible un cône clair
Brillait tel qu'un diamant bleu.

Cet homme-là n'eût pas ramassé
Sous lui toute la mer claire comme une turquoise.
Assis sur une proue, accoudé sur lui-même,
Posant au bois ses pieds couleur de travail,
Il mâchait à chaque bouchée
Ce que prennent au monde la pêche et le labour.
Il avait aux narines, parfums du monde,
L'air salé, les parfums du quai,
Et, murmures d'hommes et paroles de brise,
Il avait aux oreilles, le bruit du monde.

Quand il eut posé son fiasco de rouge,
Toute son âme lentement
Se transporta dans le regard
Et il prit dans son regard, le monde par un bout.
Comme il ôtait de ses genoux vaguement
Ses larges paumes de mains qui travaillent,
Voici, peu à peu je le vis soulever
Au bout du goulot transparent du regard
Le monde entier comme sa fiasque.

Car telle est la force des mains dures
Qui percent, qui sillonnent,
Qui changent, qui bâtissent,
Et qui sans savoir portent le monde.

LE FEU DU BUCHERON

Les bûches de sapin, les voici en tas, peut-être plus de trente ;
La longueur de chacune égale douze pouces, elles gisent rondes
Comme l'année sans branches mais noueuse et marquée d'étoiles.
Or leurs plaies écument, ces plaies blêmes ! leurs poitrines noires se tordent.
Ainsi que d'une terreur : le feu mord dessous, la bête rouge...
En vain le tas appelle, il craque, claque, chuinte, siffle et expire :
Une haute fumée bleuit de loin sur le mont boisé.

Tandis que dans la hêtraie les purs arbres d'hiver s'élèvent
Nus et libres, chaque forme n'ayant plus de secret pour elle-même,
Sous leurs grands exemples errant à pas lents un homme s'arrête ;
Assis sur un tronc, longtemps il songe devant ce qui se consume.

Le soir vient. Ni flamme, ni fumée ne cachent plus la plaine,
Pourtant il ne la voit point (qui comme un lit de rivière tremble
A travers la chaleur si limpide exhalée des cendres),
Car cette limpidité même, distincte dans l'air, colonne et volutes,
C'est son invisible, toute-puissante ascension qu'il regarde.

FORÊT DE CHANTILLY

Lumières ruisselant des feuilles toutes
Obliques, grands tas chargés l'un sur l'autre,
Clairières où descend le ciel,
Et vous, ombre où mon âme nage
Comme un poisson porté, ralenti par l'eau. —

Et ces fleurs en grappe confite
Dans le sirop du silence.
Chaque brindille au sentier craque
Sous mon talon tel qu'une dent.

Certes, arbres,
Êtres m'environnant depuis des lieues,

O très purs de fraude, ô véritables.
Que vous différez des vivants de la ville
Vous en différez tant que vous m'êtes moi-même :
Vos successives attitudes semblent
Ces immobilités dont la suite est mon geste.

Certes, quel
Travail de vous dépasser un par un !
Mais qu'il est acceptable de durcir les jambes
Pour aspirer vos diverses odeurs salubres !

RENÉ ARCOS

(NÉ EN 1881)

POÉSIE : La Tragédie des Espaces (*L'Abbaye*, 1906) ; Ce qui naît (Figuière, 1911) ; L'Ile perdue (*Mercure de France*, 1913) ; Le Sang des Autres (Le Sablier, 1918).

A LA MÉMOIRE D'UN AMI TUÉ A LA GUERRE

(*Fragment*)

Nous n'irons plus te voir, ami plus cher qu'un frère,
Dans la province ensoleillée où tu vivais
Avec ta femme et son enfant,
Cueillant les olives,
Tirant l'eau du puits
Et t'accoudant par les beaux soirs sur la margelle
Pour regarder trembler une première étoile.

Après les heures de lumière
Vouées aux tâches coutumières,
Il y avait celles de l'ombre
Et vos trois têtes sous la lampe.
Je vois la nappe ornée des fruits de la saison,
Le pain que tu romps avec gravité,
La carafe aussi, voilée de buée,
Et le pichet plein du vin de tes vignes.

Vivre avait quelque prix encore en ce temps-là ;
Tu n'étais pas de ceux qui méprisent la gloire

D'être né de la terre aux mystères anciens ;
Les moindres actions de l'homme vivant
Tu les accomplissais toujours,
Ivre d'une joie juvénile,
Avec orgueil et saintement.
Toute la vie venue en toi
Chercher la chaleur et quelque cadence
En rejaillissait comme l'éclat même
De ta tranquille certitude.

Je peux dire que rien ne t'était étranger
Et que tu t'efforçais d'entendre
Tous les appels de l'univers.
Je peux dire que tu étais,
Contre la haine qui déchire,
Celui qui sait unir et sceller les alliances.
Tendre et paré d'humilité,
Prêt à toutes les effusions,
Tu annexais dans ton amour
Les territoires et les hommes...

Et chacun de tes jours était une conquête.

. . . . . .

Chaque jour fait tomber tout un pan d'univers
Aujourd'hui meurt comme retombent les cascades
Et demain naît ainsi que montent les colonnes.
Avec quels yeux tu contemplais,
Du haut de la tour penchée de tes jours,
L'évanouissement du monde quotidien !
Mais, ô pouvoir de l'homme inspiré par l'amour !
Un seul de tes regards en retardait la chute,
Et ta maison comme une auberge grande ouverte
A tous les hôtes de l'espace,
Ainsi qu'elle fixait le vol des hirondelles,
Retenait dans ses murs et loin sous tes paupières
Plus d'une image prisonnière.

Pèlerin exaucé au début du voyage
Et qu'invite au repos l'excellence des lieux,
Tu étais celui qui ayant un jour
Dès les premiers pas trouvé sa patrie
Dans un village ensommeillé au bord d'un fleuve,

Jura de lui rester fidèle
Et jusqu'au dernier crépuscule
De lui dédier en sacrifice,
Comme un bûcher vertigineux,
Toutes les mers, toutes les terres et les villes
A jamais englouties dans son renoncement.

Témoin de la montée quotidienne des plantes
Vers le dôme léger des nuées et des songes,
Immobile au milieu de tous les tourbillons,
Gardien fidèle d'un royaume,
Tu régnais sans effort du seuil de ta maison
Sur un domaine plein de grâce ;
Et la fumée bleue qui montait du toit,
Droite dans le ciel, semblait témoigner
Du feu régulier et doux de ton cœur.

GEORGES CHENNEVIÈRE

(NÉ EN 1884)

POÉSIE : Le Printemps (Figuière, 1910).

SEPTEMBRE

La ville tout doucement crie.
O murmures le long des rues !
Une femme lave du linge
Dans une cour qui s'assombrit.

C'est déjà la nuit de sept heures,
Celle qu'on avait oubliée,
Qui s'avançait depuis des mois
Sous les beaux soirs qu'elle rongeait.

Mais qu'importe le flux de l'ombre !
Je t'adore, charme rompu.
La fin du jour s'emplit de cris.
Qui se gonflent comme des muscles.

La ville, dans le noir des plaines,
Brille de sa lumière à soi ;
Et mes yeux gardent le trésor
De toutes les fleurs de l'été.

Des visages nouveaux s'allument
Aux devantures des boutiques.
Le moindre regard que l'on croise
Est si doux qu'il serre le cœur.

***

Sirènes et fanaux des ports,
Phares des plus lointaines îles,
Adieux dans les premiers brouillards,
Chant des pâtres sur les plateaux,

Lanternes sur les chemins noirs,
O cris et flammes solitaires !
Et vous, plus près, bruits rassemblés,
Lueurs unies, sifflets des trains ;

Retours devancés par le soir
Qui gagne le haut des maisons ;
Clartés subites des fenêtres
Parmi les façades ternies ;

Temps qui flambes au front des gares
Et dans l'axe des carrefours,
Fournaise ronflante des places
D'où naît le clameur des nouvelles ;

Éclatez partout, et ensemble,
Pour que la présence de l'homme
Soit de nouveau signifiée ;
Pour que la lumière et la voix

N'appartiennent plus qu'à lui seul,
Et pour que je goûte à mon tour,
Dans l'instant où la nuit me couvre,
Un âpre ressaisissement !

L'ÉTRANGER

Je reviens du pays de la souffrance rouge
Et de la reine mort.
Je ne l'ai pas quitté, puisqu'il me suit toujours
Et m'attend à la porte.

Je ne suis plus d'ici : je suis un étranger
Qui ne s'arrête pas,
Un hôte qui regarde l'heure et qui s'apprête
A repartir là-bas.

Ne m'interrogez pas ! vous savez que les mots
Se résoudraient en larmes,
Et que je les retiens dans mon cœur où remue
Un secret que je garde.

Rien ne semble changé, puisque mes yeux retrouvent
Chaque chose à sa place,
Et que je reconnais, au bout de tant de jours,
La forme de chaque arbre.

Mais ce brin d'herbe étrange entre vos pierres nues
Suffit à détruire mon songe,
En m'évoquant partout une absence qui dure
Et le passage où nous vivons.

***

Étranger, ne te rendors pas :
Ce n'est point encor le retour.
Ne t'attache pas à ces choses.
Ne demeure pas devant elles.
Ne laisse pas les souvenirs
Monter en eau à tes paupières.

Cette fleur, ne la cueille point.
Ne prolonge pas ce baiser.
Ne garde rien entre tes mains.
Ne fais rien qui puisse durer :
Ton cœur se viderait d'un coup,
Vite ! Vite ! Il faut repartir !...

Je repars, sans être venu.
Est-ce l'adieu définitif?
Le monde glisse sous mes pas.
Je sens que je n'aurais pas dû,
Hélas ! regarder si longtemps
Tous ces visages !

(1916)

(A suivre.)

DEUX ALGÉRIENS

Dans la même année 1916, à deux mois d'intervalle, l'Algérie a perdu deux hommes, je crois qu'il faut dire deux de ses enfants ; l'un était le biologiste Émile Maupas, l'autre était le Père de Foucault. Malgré l'énorme divergence des deux carrières, c'étaient deux âmes voisines : cette assertion n'aurait choqué ni l'un ni l'autre : ils se connaissaient anciennement et s'estimaient.

Les deux disparus appartenaient à un type humain très éloigné de celui que la métropole paraît se représenter comme le type algérien courant. Il serait dommage de les laisser partir sans essayer d'attirer l'attention sur ce qu'ils furent. Ce qui est de nature à diminuer l'incompréhension entre la France et l'Algérie est une bonne besogne préparatoire de l'après-guerre.

***

De Foucault est mort ermite au Sahara, en décembre 1916, à l'âge de cinquante-sept ans. Il était certainement un descendant du vicomte de ce nom, qui eut un moment de célébrité sous la Restauration, parce qu'il commanda la force armée dans un épisode parlementaire retentissant, l'arrestation de Manuel.

Notre de Foucault, celui du Sahara, était vicomte lui aussi, quoiqu'il n'en eût pas l'air. Il avait des relations avec sa famille française, ou du moins il était rattaché à elle par des

souvenirs, des affections au fond du cœur. Il est arrivé qu'à un retour du Sahara j'ai été chargé par lui d'un message auprès de la comtesse de F..., qui l'avait élevé, sa seconde mère. Elle vivait à Paris dans un très bel hôtel d'un quartier très « chic » : dans ce cadre très parisien elle parlait de l'ermite avec une irritation affectueuse : « Que faisait-il, là-bas? Pourquoi menait-il cette vie absurde? Non, ça n'avait pas le sens commun. » Ce sont des sentiments bien naturels ; entre un ermite lointain et sa famille parisienne, il n'est pas surprenant qu'il y ait de l'incompréhension mutuelle.

De Foucault avait commencé la vie comme officier de cavalerie. Cela non plus n'était plus apparent dans l'ermite. On a vu quelquefois le P. de Foucault à cheval : par exemple, dit-on, dans un moment de gaîté sauter les obstacles en robe de moine, les sandales chaussant l'étrier : c'est probablement arrivé une fois en vingt ans. En tout cas, si la mémoire des muscles, généralement si tenace, conservait quelque chose de l'ancien cavalier, il semble bien que l'officier fût mort. Le P. de Foucault suivit comme moi-même une petite colonne de méharistes, en 1905 : pendant deux mois, deux fois par jour, j'ai été son commensal ; presque tous mes souvenirs de lui viennent de là. A un de ces repas en commun, où nous étions au milieu des quelques officiers conduisant la petite colonne, de Foucault, un jour, raconta ingénument avec sa gaîté habituelle un cauchemar qui troublait assez souvent son sommeil. « Je me revois, disait-il, dans ma petite chambre d'officier, en train d'agrafer mon dolman, c'est une tristesse affreuse, une angoisse qui me réveille en sursaut : merci, mon Dieu, ce n'était qu'un rêve ! je ne porte plus de dolman depuis longtemps. »

Il estimait évidemment qu'en entrant à Saint-Cyr il s'était trompé sur sa vocation. Ce dolman de cauchemar est un des vêtements professionnels qui impriment une attitude au corps. Un officier en civil se reconnaît. Chez le P. de Foucault c'était tout à fait disparu, rien dans la démarche ne trahissait le soldat. Il était moine tout entier, des pieds à la tête, tout effacement et humilité. Dans cette petite colonne de 1905 nous voyagions avec M. É..., haut fonctionnaire des Postes et Télégraphes, qui avait mission d'étudier un

projet de télégraphe transsaharien. Il advint que M. É... se trouva gêné par cette appellation courtoise, mais peu laïque, de « mon père » qui était d'usage courant quand on s'adressait au père de Foucault. « Mais enfin, monsieur, comment faut-il vous appeler? » demanda un jour M. É..., et de Foucault répondit : « Ayez la bonté de m'appeler frère Charles. » Quand il réclamait le nom de F. Charles, il avait un bon sourire édenté dans une barbe très pauvre et mal plantée. Dans ce sourire-là, je crois bien qu'on ne voyait plus rien du vicomte, ni du hussard. Il y eut pourtant un aspect du vieil homme que frère Charles ne put ou ne voulut pas faire disparaître. De Foucault avait été un intellectuel et il l'est demeuré jusqu'à la fin, avec des hésitations et des précautions curieuses. Dès sa jeunesse, au temps lointain où il portait un dolmân, il était devenu brusquement et justement notoire par une exploration au Maroc, dans cette partie du Maroc qu'on appelle le « bled siba » et qui, encore maintenant, reste impénétrable. De Foucault l'a traversé et retraversé, suivant des itinéraires qui se croisent, en 1883 et 1884. Et sans être injuste pour ses successeurs, on peut dire qu'ils ne l'ont pas fait oublier. Le livre de Foucault reste encore aujourd'hui, après trente ans écoulés, la source principale de renseignements sur le « bled siba ». Et c'est un livre très bien fait, précis, documenté, clair.

Il fut un temps où l'auteur de ce livre ne voulait plus se souvenir qu'il l'avait écrit. J'ai fait la connaissance du P. de Foucault en 1903, à Béni-Abbès, avec l'embarras d'un premier contact, et le cérémonieux d'une présentation. De quoi pouvais-je parler sinon du livre que j'avais lu et consulté, qui est pour les gens de ma profession un instrument de travail ; mais au lieu de l'explorateur je trouvais le moine, il écarta le sujet en termes qui coupaient tout de suite les ponts. Quelque chose comme ceci : « Quand on a été pris tout entier à l'idée de l'absolu, le relatif ne compte plus. »

Ce point de vue là est resté le sien des années, mais pas jusqu'au bout de sa vie, tant s'en faut.

En 1906, M. Motylinski, professeur d'arabe et de berbère, fut chargé d'une mission au Hoggar, il y resta quelques mois en relations quotidiennes avec le P. de Foucault. Puis il

rentra chez lui, à Constantine, et il mourut un mois après son retour.

Motylinski n'avait pas eu le temps de mettre au net ses notes de voyage. J'en ai eu entre les mains une partie et elles m'ont paru inutilisables.

Tel n'a pas été l'avis du P. de Foucault. Il s'est chargé de publier les résultats du voyage de Motylinski. Encore n'est-ce pas rigoureusement exact : à la lettre le travail posthume de Motylinski paraît sous la surveillance officielle du doyen de la faculté des lettres d'Alger. Et avec une préface de lui. Le doyen, dans cette préface, remercie à droite et à gauche, conformément aux usages : il remercie M. X... et M. Y..., M. Chose qui... et M. Machin que... La liste est assez longue. Elle est accompagnée d'un membre de phrase mystérieux : « Je remercie, dit M. le doyen, MM. X..., Y..., Z..., parmi ceux qu'il m'est permis de nommer. » Il y a donc quelqu'un qu'il n'est pas permis de nommer. Tout le monde sait au Sahara que ce quelqu'un est le P. de Foucault. Et on sait aussi qu'il est en réalité l'auteur des publications posthumes parues sous le nom de Motylinski. C'est une petite supercherie contre laquelle le défunt ne pouvait pas protester, et dont ses collègues et amis ne pouvaient que se faire complices, puisqu'elle était la condition *sine qua non* posée par le P. de Foucault.

Ces publications sont de philologie berbère, qui était justement la spécialité du défunt. Rien de plus plausible. Il a paru une grammaire et un dictionnaire français-touareg. On annonce des dialogues : un recueil de folk-lore.

Il est indispensable de préciser un peu. Il s'agit d'un dialecte berbère parlé par quelques centaines d'individus ; car c'est à peine si on aurait le droit de dire quelques milliers. Le mot d'Anatole France vient à la mémoire, sur cette langue nègre enseignée au collège de France, qui n'était plus parlée que par un vieux perroquet.

C'est un point de vue de romancier, à côté duquel il y a le point de vue technique. Ces Berbères ont été un peuple considérable, ils tiennent une place dans vingt siècles d'histoire : ils ont eu des héros, qui nous sont familiers, Massinissa, Jugurta, les Fatimides, les conquérants de l'Espagne. Ils

n'ont jamais eu de littérature, à peine une écriture : mais ils ont une langue, ils lui sont restés fidèles depuis deux millénaires. Elle est émiettée en une infinité de dialectes, adultérée par des emprunts à l'arabe et à beaucoup d'autres langues. C'est une langue en pourriture, en débris. L'un des débris les plus représentatifs est probablement le dialecte hoggar, parlé au cœur du Sahara, loin de toutes les influences. Eh bien ! il s'est trouvé un homme pour vivre dix ans au Hoggar, avec le souci presque unique d'écouter cette langue, d'en noter les mots et les formes, d'en écrire sous la dictée le folk-lore. Ça ne peut pas être autre chose que très important. Tout cela est légalement l'œuvre de Motylinski. C'est assez curieux. Ce gros travail, suppose chez son auteur — j'entends l'auteur réel — le feu sacré, sans quoi rien n'aboutit, le feu sacré laïque, intellectuel, la rage de comprendre. Qu'est-ce que ces sentiments-là faisaient chez un moine? Il est vrai que ce moine, quand on l'approchait, on le voyait très fin, très cultivé, très curieux. On distinguait très bien que l'intellectuel n'était pas mort, et il est naturel qu'il ait fini par reprendre le dessus. Cette poussée de vieux instincts a certainement fait peur au chrétien. Peur des pièges du malin, si vous voulez ; peur de cet orgueil d'auteur qui est notoirement un des plus venimeux. Sûrement aussi il en sentait la puérilité, le néant des choses le pénétrait ; il avait le sourire, la satisfaction d'une petite plaisanterie réussie; autant que ces sentiments, un peu laïques, peuvent prendre une tournure religieuse. J'imagine qu'il était profondément reconnaissant à ce macchabée académique, sous le nom duquel il a pu penser sans péché, ou du moins reconnaissant à Dieu qui l'avait mis sur son chemin à point nommé.

Ce pseudonyme sera-t-il durable? Ç'a été très bien organisé ; et ça pourrait bien être inébranlable. C'est sûrement ce qu'a voulu de Foucault lui-même. Et d'ailleurs, ça n'a aucune importance. Que ses derniers livres portent quelque jour son nom, ou qu'ils continuent à porter exclusivement celui de Motylinski, ils sont de lui, et ils font un beau pendant à son œuvre de jeunesse.

Tout cela est très solide et aura cette sorte d'immortalité que confèrent les bibliographies techniques. Il ne sera pas

possible de s'occuper scientifiquement de l'Afrique du Nord sans lire de Foucault. C'est là évidemment ce qui se dira, ou s'écrira surtout sur sa tombe, ce à quoi notre public laïque est surtout sensible. Lui-même assurément n'attribuait pas d'importance à son œuvre imprimée. Et j'avoue que moi aussi, malgré ma tare professionnelle, j'ai été bien moins impressionné par l'explorateur et le philologue que par le moine.

Un explorateur, un philologue, ce sont des gens que je respecte infiniment, cela va sans dire, mais j'en ai beaucoup rencontré. Si de Foucault n'avait été que cela on n'aurait pas senti à l'approcher l'attrait d'une personnalité exceptionnelle. Par tous ses instincts profonds c'est moine qu'il était, ou plutôt ermite. Il était né ainsi. Il mit seulement un peu de temps à trouver sa voie.

Les instincts profonds de l'ermite apparaissent déjà dans l'explorateur. De Foucault a parcouru le Maroc inconnu sous un déguisement de Juif : et on sait l'abjection du Juif marocain soumis encore au régime du ghetto. De Foucault s'est mis sous la protection du mépris public. C'est ingénieux, ç'a produit des résultats remarquables. Mais ce déguisement n'a tenté personne, de Foucault est le seul voyageur qui l'ait jamais porté au Maroc, peut-être même dans le monde musulman tout entier. Pour le choisir il fallait avoir dès ce temps-là, au sortir de l'adolescence, le goût de l'humilité — une façon de sentir qui présageait le moine — une résignation à la pouillerie et à la crasse, une recherche de la solitude à l'abri d'un masque.

Ç'a été de longs mois de vie juive et musulmane, de contact intime avec ces religions de l'Orient, qui prennent toute l'âme, qui ont conservé toute leur virulence. De Foucault en sortit imprégné de sentiments islamiques. On dit que ç'a été très loin, et qu'il envisagea quelque temps une conversion à l'Islam.

Notez que le cas n'est pas isolé : il est rare certainement. Les deux religions, la chrétienne et la musulmane, semblent séparées par une cloison étanche. Il n'y a peut-être jamais eu un musulman qui se soit fait chrétien de bonne foi. Mais il y

a eu un petit nombre de chrétiens qui ont embrassé l'Islam. Le rôle des renégats chez les Turcs est notoire, historique. Nos pères appelaient ça prendre le turban. Nous avons une tendance à y voir le geste d'aventuriers désespérés. Mais dans cette condamnation sommaire il y a, je crois, du préjugé chrétien. Quand on vit au milieu des musulmans on sait très bien que l'Islam a son attirance. Un professeur d'arabe, Alexandre Joly, homme singulier, qui n'était pas sans mérite et qui a laissé une œuvre, a passé une grande partie de sa vie sous le costume musulman. Dans nos vies trépidantes d'hyper-civilisés, quand nous jetons un coup d'œil en passant sur l'ataraxie infinie de l'Islam, j'imagine que nous sentons tous de la nostalgie.

Ce sentiment-là faillit conduire le jeune explorateur au turban. Du moins on me l'a dit et je l'ai cru. On a ajouté le nom du prêtre qui a conservé de Foucault au christianisme. Ce n'est pas un inconnu, quoique ce soit un oublié. Se rappelle-t-on Littré, et que son enterrement religieux fit scandale. Le corps de ce libre penseur notoire fut porté à l'église sur la garantie d'un abbé Huvelin. Cet abbé était un ancien normalien de la promotion de 1858, quelque chose comme un agrégé d'histoire. Et il est intervenu dans le cas de Littré, non pas comme confesseur au sens propre du mot, mais comme ami personnel et ancien, pour qui l'idée que Littré fût damné était intolérable et d'ailleurs absurde. C'est cet abbé Huvelin qui a retourné de Foucault, et de catéchumène musulman l'a fait moine « en cinq secs ». L'ami qui me contait l'anecdote estimait que, en conséquence, l'abbé Huvelin devait être un homme redoutable ; et il se peut bien qu'il ait eu une forte personnalité. Le P. de Foucault, du fond de son ermitage, le considérait comme un ami très cher. En son nom je suis allé voir l'abbé Huvelin dans la rue Nollet, aux Batignolles. De la bouche de l'un, ni de l'autre, je n'ai la confirmation précise des hésitations du catéchumène entre les deux religions. Mais le fait m'a été affirmé de source sûre et est extrêmement vraisemblable ; il n'est pas contredit en tout cas par l'attitude ultérieure du Père.

A le voir, il n'apparaissait pas avec évidence qu'il fût moine

plutôt que marabout. Sa robe en cotonade pouvait être une gandoura ; il avait sur la tête un succédané du fez. Des indigènes s'y sont trompés. On prête cette exclamation à Mouça-Ag-Amastane, chef des Touareg Hoggar. « Comment, marabout, tu es chrétien ! mais alors tes austérités ne te serviront à rien dans l'autre monde ! » De Foucault ne s'est jamais efforcé de dissiper l'équivoque.

En quinze ans de Sahara il n'a pas fait une seule conversion. Je me rappelle un nègre, qui portait un nom chrétien, celui de Paul, qui suivait de Foucault, et qu'on aurait pu prendre pour un catéchumène. Il allait, un gourdin à la main, derrière les chameaux de bagages, en psalmodiant des choses où on reconnaissait avec un peu d'attention des bribes de liturgie catholique. Ce que ce Paul avait en outre de plus particulier, c'était la réputation de manger de tout ce qui lui tombait sous la main, c'était un « mangeur de choses immondes » : naturellement cela ne suppose pas seulement un estomac complaisant, mais aussi, chez un primitif, une conscience élastique : Paul ne connaissait pas les restrictions alimentaires des religions révélées, ni même les tabous du fétichisme. Il n'avait pas de religion du tout, ce qui est au Sahara une étrange monstruosité. Je suppose qu'il avait poussé, sur les frontières du christianisme et de l'Islam, en terrain neutre. Le P. de Foucault n'osait le baptiser, par respect pour le sacrement. Il l'utilisait tous les jours comme enfant de chœur, et c'est ainsi que Paul savait la messe. La règle est, paraît-il, très stricte ; il faut qu'une messe soit servie ; sans Paul, le P. de Foucault n'aurait pas pu dire la sienne. « Ce petit misérable ne sait pas de quel embarras il me tire. » Très certainement ce Paul est resté des années auprès du P. de Foucault, et je ne sais pas si celui-ci a jamais cédé à la tentation de le baptiser. Ni lui, ni un autre, du moins dont j'aie entendu parler. Des missionnaires, dans les comptes rendus annuels de leurs travaux spirituels, mesurent leurs succès au total de leurs conversions, qu'ils ont le souci de faire ressortir considérable. Dans le cas de Foucault, à la colonne des baptêmes, en quinze ans d'apostolat, je crois bien qu'il faut inscrire zéro, et c'est tout de même assez particulier.

Il n'avait pas du tout le souci du prosélytisme. Il cherchait

pourtant à exercer une action morale sur les musulmans, mais dans le cadre de leur religion. Il leur reprochait éventuellement d'enfreindre les règles morales de l'Islam. Voici peut-être l'anecdote la plus caractéristique. Lorsque entra en agonie la vieille dame touareg, mère de Mouça-Ag-Amastane, le P. de Foucault se trouva le seul homme de Dieu qui fût proche, dans un rayon saharien de quelques centaines de kilomètres. Il fut appelé, vint, il fit son office de consolateur, et il endormit la vieille dame en Allah, avec les strophes du coran appropriées.

Cela suppose, j'imagine, qu'il avait gardé le respect de l'Islam, même après lui avoir tourné le dos. Peut-être aussi y a-t-il de l'analogie entre le P. de Foucault au chevet de la vieille dame touareg, et l'abbé Huvelin au lit de mort de Littré : un point de vue commun, que le sentiment religieux importe davantage, et les dognes précis beaucoup moins ; y compris les dogmes de la égation laïque.

Après tout, cette discrétion du P. de Foucault nous l'avons éprouvée aussi, nous, ses compagnons mécréants. Pendant de longues semaines, au cours de notre voyage commun, dans une petite colonne militaire, le P. de Foucault a certainement dit sa messe chaque jour, et toujours seul, sans autre témoins que Paul. On ne savait même pas, à vrai dire, que le père disait sa messe, on en était seulement convaincu à la réflexion ; et il pouvait arriver aussi, au moment où on abattait les tentes pour le départ, qu'on entrevît de Foucault empaquetant très méticuleusement le bon Dieu dans une serviette très blanche. Pendant plusieurs semaines de repas en commun, l'entretien n'a jamais pris une tournure ecclésiastique, jamais passé à la tentative de conversion. Tout cela s'accorde très bien avec le caractère d'un ermite. On ne se retire pas au désert pour y prêcher.

Après que de Foucault eut été ramené au Christ par l'abbé Huvelin, il erra une quinzaine d'années, surtout en Orient. Il fut en Syrie, et il vécut à Nazareth ; il fut aussi en Asie-Mineure, en Arménie. Il y était d'abord en simple particulier, puis en frère lai mendiant. On peut supposer qu'il se cherchait, il ne s'est pas réalisé d'un seul coup. Ses souvenirs de ce temps-là, qu'il égrenait volontiers, étaient en accord exact avec toute sa vie.

Il parlait quelquefois d'une certaine supérieure dans un couvent oriental. Elle était vive et autoritaire, et elle bousculait beaucoup le frère lai anonyme. Vint à passer un évêque, qui reconnut et signala le vicomte de Foucault. La supérieure bouleversée se confondit en excuses et en prévenances. Et le frère lai s'enfuit discrètement de cette maison devenue inhabitable. Il se rappelait un autre monastère au-dessus du golfe d'Alexandrette, très haut dans la montagne, avec une vue merveilleuse. Le P. de Foucault, un jour, y alla offrir ses bras : ils furent agréés. C'était vers l'époque des grands massacres d'Arméniens ordonnés par Abdul Hamid ; le cloître fut menacé ou frappé ; il y eut, ou faillit y avoir des intermèdes tragiques.

Mais ce n'est pas cela du tout qui surnageait dans la conversation de Foucault ; c'était simplement ceci. Pendant beaucoup de mois il demeura frère lai dans ce monastère, tout à fait anonyme, n'ouvrant jamais la bouche ; il coupait du bois et il portait de l'eau. C'était délicieux, disait-il de longues années plus tard, en se souvenant.

La question n'est pas de savoir si nous sommes scandalisés, ou amusés. Ce qui me frappe, c'est que dans ce frère lai qui fend du bois, on retrouve l'explorateur déguisé en Juif, et l'ermite saharien.

Évidemment c'est le fond de l'âme, les instincts profonds dont de Foucault a cherché toute sa vie la satisfaction.

Toutes les bribes de souvenirs concouraient chez de Foucault à la même image. Un pont de bateau en été. Sous un soleil torride ; on n'a pas tendu la tente, parce que la clientèle n'a pas le moindre droit à de semblables égards : de Foucault se souvient avoir tourné savamment autour du mât, pour chercher un peu d'ombre.

Un jeune couple de Parisiens en voyage sur le trottoir, au sortir d'un palace-hôtel à Alexandrie. Le cri de la jeune femme, et quelques mots en français à son mari, sur le danger possible de la vermine. Elle est en face d'un Levantin en guenilles, dans lequel elle est excusable de ne pas pressentir son compatriote, le vicomte de Foucault : on échange un regard et on se croise. Cette petite rencontre avait laissé à de Foucault un souvenir très heureux.

C'est toujours le même sentiment. La passion de la vie dure, du déguisement abject, de l'incognito profond, de la solitude absolue. Toutes choses qui se tiennent.

C'est cela certainement qu'il a demandé à la robe de moine. Quelques-uns de ses souvenirs se rapportaient à Rome, où il avait été quelque temps dans un séminaire, et où il n'avait pas pu rester ; il y souffrait. En un sens il ne s'accommodait pas non plus de la vie en commun des monastères. On a pu l'entendre vanter la loi du silence dans les trappes ; « car, disait-il en riant, les moines y ont l'air si vénérables, aussi longtemps qu'ils se taisent. » Ce n'est pas toute l'Église catholique qui lui eût été habitable indistinctement : ou plutôt, elle lui eût été inhabitable tout entière, à l'exception d'un ermitage. Autant qu'un profane peut en juger, il ne doit pas être si facile aujourd'hui d'être ermite, un véritable ermite rentrant dans les cadres réguliers de l'Église ; nous ne sommes plus aux premiers siècles. On comprend qu'il ait fallu à de Foucault une quinzaine d'années pour aboutir. C'est vers 1900 seulement qu'il s'établit au Sahara, dans des conditions curieuses. Il réclamait pour lui le nom de moine, il en portait le costume, mais par une sorte d'usurpation. Il était simplement prêtre : il se trouve avoir été ordonné prêtre, très tardivement, par l'évêque de Viviers ; et il n'eut jamais de situation ecclésiastique régulière autre que celle de prêtre libre de ce diocèse. C'est absurde, ça n'a aucun rapport avec le Sahara, mais c'est ainsi. On aurait dû dire l'abbé de Foucault, c'eût été, j'imagine, la seule appellation correcte.

Il avait bien, avec la trappe, des relations anciennes de frère lai occasionnel : même dans le diocèse de Viviers il y a une trappe à Notre-Dame-des-Neiges, qui l'abritait au moment de son ordination ; mais enfin il n'était pas trappiste.

Si tant est qu'il fût moine tout de même, il fallait que ce fût de son ordre à lui, un ordre qu'il aurait fondé, une sous-trappe de son invention. Ce n'est pas tout à fait une plaisanterie. Sur sa robe il portait un insigne en drap rouge, qui lui était particulier, et qui extériorisait sa volonté d'appartenir à un ordre nouveau et distinct. Seulement cet ordre-là, encore qu'il ait eu jusqu'à quatre monastères, n'a jamais compté qu'un moine, tout à fait unique, le P. de Foucault lui-même. Qu'on

imagine un arrêté de dissolution contre cet ordre-là. Quelle espèce juridique inextricable !

Cette fiction compliquée fut apparemment nécessaire pour laisser à l'ermite une indépendance incompatible avec la vie cénobitique. De Foucault, ermite au Sahara, ne fut relié à l'Église que par ses relations de prêtre libre avec son évêque, l'évêque du Sahara, un trappiste résidant à Alger, qui porte le nom de protonotaire apostolique.

Vis-à-vis de ce protonotaire, il n'avait qu'une obligation matérielle précise et assez particulière. Il avait l'obligation d'aller se confesser à lui une fois tous les deux ans ; il faut se souvenir qu'il y a deux mille kilomètres environ entre le Hoggar et Alger ; chaque confession exigeait donc un voyage de quatre mille kilomètres, dont trois mille cinq cents à pied ou à chameau. Ce n'était pas une obligation légère, mais enfin tout de même c'était la seule.

Voilà bien en effet une vie érémitique administrativement organisée. De Foucault en quinze ans n'a pas vu la robe d'un autre moine, à la réserve près de la confession tous les deux ans ; et le petit nègre Paul, mangeur de choses immondes, fut son seul compagnon spirituel.

Il y a pis. J'ai connu d'autres pères blancs, pour lesquels, bien entendu, j'ai le respect qui convient. Mais ces autres pères blancs sont d'une autre pâte, et j'admets que de Foucault n'aurait pas pu en supporter la société journalière. J'imagine qu'il en demandait pardon à Dieu avec toute la contrition et toutes les prosternations possibles, mais que cela demeurait ainsi. C'est une opinion personnelle bien entendu : le fait brutal c'est que de Foucault s'était arrangé pour mettre deux mille kilomètres de désert, de dunes, d'erg, de hammada, entre son confesseur et lui. Et on a tout de même bien le droit de dire qu'il s'était arrangé, parce qu'enfin une situation aussi extraordinaire n'est pas dans le train-train courant des habitudes monastiques.

Il me semble que l'Église a montré dans le cas de Foucault de la largeur d'esprit et de la souplesse. Elle a dans ses cadres rigides fait une place appropriée, hors rang, à une personnalité exceptionnelle. Apparemment elle ne s'arrêtera pas en chemin. La palme du martyre a couronné une existence à

propos de laquelle le mot de saint vient naturellement aux lèvres. En tout cas ça doit bien être là la matière avec laquelle l'Église fait ses saints. Je suppose qu'un jour ou l'autre il sera question de canoniser. Dans les lignes précédentes on s'est écarté du ton de l'hagiographie, mais ça n'a pas d'importance sous la plume d'un profane.

Le P. de Foucault au Sahara laisse à ceux qui l'ont connu une abondance de souvenirs absurdes et charmants. Sur son installation par exemple.

Je n'ai connu que le monastère de Beni-Abbès : c'était deux ou trois petites maisonnettes en pisé. Je me rappelle avoir failli commettre un sacrilège. J'allais m'asseoir sur une caisse, lorsque le père me prévint juste à temps que c'était l'autel. Au départ, il m'accompagnait très courtoisement lorsqu'il s'arrêta brusquement et me montra sur le sol un cordon de petits galets, gros chacun comme une bille d'enfant : « Excusez-moi, cher monsieur, de ne pas vous accompagner plus loin, ceci (il montrait le cordon de petits galets), ceci est le mur du couvent, c'est la clôture qui fait le moine. » Et, là-dessus, il me dit adieu avec effusion. Je ne doute pas qu'il ne se moquât agréablement de moi.

Il est vrai que ce souvenir remonte assez loin, à 1902 ou 1903 ; l'ermite débutait ; Beni-Abbès était son premier monastère. Celui de Tamanr'asset, beaucoup plus tard, a dû être plus sérieux. Je sais qu'il avait des vitres, puisqu'elles ont été faites avec des plaques photographiques voilées de mon collaborateur et ami M. Chudeau. Ce couvent est celui de l'assassinat. Une nuit de décembre 1917 on frappa à la porte, et on prétendit être le courrier attendu. Mais ce n'était pas le courrier, c'était la mort. Le monastère avait donc une porte et qui fermait.

A quelques détails de ce genre près, il a dû rester jusqu'à la fin un peu schématique, et même un peu joujou ; un couvent à compléter par l'imagination.

De Foucault ne touchait pas de traitement, et dès 1902 on disait qu'il n'avait plus de fortune personnelle. Il l'avait dilapidée. On l'aidait discrètement, de France où il avait des parents, et des postes militaires voisins où il avait des amis. A Beni-Abbès on lui avait planté des palmiers en son

absence. Il s'en égayait, « M'rabet idji mercanti », disait-il en arabe. « Le marabout va devenir millionnaire. » Dans la même conversation, je crois, il expliquait combien on vit à l'aise au Sahara avec dix francs par mois.

Mais est-ce un budget suffisant pour l'entretien de quatre couvents? La façon dont ces quatre couvents furent successivement choisis est curieuse. Beni-Abbès le premier en date, était à une quinzaine d'étapes à peine du chemin de fer. Dès qu'il le put, de Foucault alla plus loin ; à In-Salah, qui est à six semaines de la gare la plus proche ; mais Beni-Abbès et In-Salah sont des oasis, des centres urbains, des postes militaires. L'ermite voulait mieux. Il faillit se fixer dans une grotte du Mouydir. Mais un sentier de caravanes y passait. De Foucault se réfugia au cœur du Sahara, dans le massif du Hoggar. Tamanr'asset était un simple lieu dit, une vallée. Le poste le plus proche, Fort-Motylinski, était à quarante kilomètres. C'était le couvent d'hiver. Le couvent d'été était encore plus suivant le cœur de Foucault. Il était sur l'Asekçem, une des pointes rocheuses terminales du Hoggar; entre deux et trois mille kilomètres d'altitude; de Foucault y mentionnait joyeusement la présence de voisins très aimables, dans une petite tente touareg, à cinq cents mètres en contre-bas. Non pas cinq cents mètres de distance, bien entendu, mais de dénivellation. Il n'était pas possible d'aller plus haut et plus loin. Les résultats de cet isolement sur la documentation de Foucault étaient amusants. Le souvenir m'est resté vif de la première conversation un peu abandonnée que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui. C'était pendant une marche de nuit. Je sommeillais un peu sur mon méhari. Le P. de Foucault, mon voisin, marchait à pied à côté du sien, par mortification, je pense. Je fus réveillé par sa voix qui disait : « Comme c'est beau ! » Et ça l'était. Sous une lune éclatante on traversait le vieux volcan d'In-Ziza, absurdement déchiqueté. Ainsi engagée, la conversation en quête de souvenirs communs, s'égara sur l'université de Nancy. « Dans ce temps-là, disait de Foucault, j'y ai connu un professeur d'histoire, qui s'appelait Rambaud, et un professeur de littérature étrangère qui s'appelait, comment donc ! Ah ! oui ! Gebhart. Seulement je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. »

Ces illustrations universitaires ne sont pas des gloires mondiales, pourtant Rambaud était encore, ou avait fraîchement cessé d'être ministre de l'Instruction publique; Gebhard venait d'entrer à l'Académie. Vers 1903 ou 1904, c'étaient des vedettes. A propos d'une autre vedette, toujours d'actualité, de Foucault fit aussi des cris : « Sarah Bernhardt, comment encore Sarah Bernhardt, vraiment ! est-ce possible ! » Il n'est pas besoin d'être ermite pour savoir combien il est rafraîchissant d'avoir passé quelques mois sans lire les journaux. Mais de Foucault a dû passer une trentaine d'années sans en ouvrir un, en tout cas sans les suivre.

A ce régime il a été très heureux, ça n'est pas niable, ça se voyait. Il avait été au bout de lui-même, il s'était réalisé tout entier, il était un type humain complet jusqu'à l'absurde. C'est peut-être le secret du bonheur. Ses yeux étaient éclatants de calme et de joie silencieuse.

Un jour la conversation ramena ce cliché bien connu : dans la jeunesse, le temps est interminable ; à partir de la trentaine les années se précipitent. De Foucault laissa échapper avec une sorte de pétulance : « On dit toujours ça, et pourtant ça traîne, ça traîne ! » Avec de la mise au point, c'est un mot de yoghi qui se réveille un instant du nirvana, pour constater avec un peu d'impatience que le dernier lien avec les choses de ce monde n'est pas encore coupé.

Cet équilibre moral avait des conséquences physiques. En 1906, de Foucault mince et noir de poil, était étonnamment jeune pour son âge. On dit que dix ans après, il était extrêmement usé. Mais on dit aussi que pendant de longues périodes il oubliait de manger.

A quoi bon ! c'est la question qui vient aux lèvres. Il a vécu chez les Touareg leur faisant le bien qu'il a pu. Ses derniers sous ont passé en menus cadeaux. D'ailleurs, les musulmans ont le sens et le culte de l'ascétisme. Et pourtant c'est un Touareg qui a tué l'ermite. Il est vrai qu'il n'était pas de la tribu : ce n'était pas un Hoggar. Il est vrai aussi que chez les primitifs, dans le peuple, et même tout simplement chez les hommes, la vénération et le meurtre ne sont pas incompatibles.

Je suppose qu'on va élever un tombeau à de Foucault, à la mode de là-bas. Une Koubba. Ce tombeau prolongera l'action

de l'homme. Les miracles vont commencer. Sait-on ce qui va cristalliser autour de cette Koubba? Les saints sont particulièrement dangereux après leur mort. Et puis, il n'y a pas de dynamomètre précis pour les forces morales. Du vivant de Foucault, il n'y a pas eu autour de lui que du respect exclusivement. Il est arrivé qu'on a dit : « C'est un fou. » On l'a entendu de la bouche d'un jeune colonel très intelligent : un jeune colonel d'avant la guerre, des années avant, au temps où il y avait une crise de l'avancement. Et ce jeune colonel, dans sa carrière, avait pris des peines, avait couru des risques, avait fait des gestes, pris des attitudes, fourni une somme d'efforts acharnés, tout à fait comparables à ceux de Foucault. Seulement il avait un but autrement précis, plus facile à expliquer en une phrase. Il voulait absolument attacher une plume blanche à son chapeau. En quoi il s'estimait soi-même parfaitement raisonnable, et il était fermement convaincu que de Foucault ne l'était pas.

Il avait peut-être raison. C'est possible après tout. Seulement depuis le 2 août 1914, nous avons fait des expériences, qui ont diminué notre foi dans le rationalisme pur. L'abnégation aveugle, le sacrifice de soi individuellement absurde, nous avons appris ce que cela pesait dans la vie des peuples. Et nous avons appris à les saluer au passage. Même quand nous ne comprenons pas très bien.

***

Émile Maupas est mort en octobre 1916, deux mois avant de Foucault. Les revues techniques lui ont consacré des articles nécrologiques. Dans le monde de la zoologie il était extrêmement connu. Pas seulement en France : il avait été résumé, commenté, discuté, dans toutes les langues civilisées, dans tous les périodiques biologiques de la planète. En 1913, il était déjà sur son lit d'agonie, dans la maison de santé de Mustapha Supérieur, où il est mort trois ans après : à ce moment-là ses amis se cotisèrent pour faire frapper à son effigie une médaille commémorative d'adieu. Ces cotisations vinrent « de toutes les régions du globe », nous dit celui qui était chargé de les recueillir. A un professeur de Toulouse,

M. Sabatier, il est arrivé l'aventure que le prix Nobel de chimie lui fût conféré. Le grand public apprit ainsi son existence, les journaux s'émurent un peu, on déplora que la Suède eût à nous révéler à nous-mêmes nos propres grands hommes. Puis on se hâta d'oublier. Maupas était justement le genre d'homme à qui on conçoit qu'il eût pu arriver quelque chose d'analogue. Ça lui est arrivé d'ailleurs en plus petit.

L'université d'Heidelberg, dans un moment d'enthousiasme, lui conféra le titre de docteur *honoris causa*. Il y a comme cela des Français qui sont plus notoires à Heidelberg ou à Stockholm qu'à Paris. Maupas appartenait exactement à cette catégorie-là.

On ne peut pas songer, ailleurs que dans les revues biologiques, à détailler des travaux qui ont porté sur des détails d'organisation des rotifères ou des nématodes. Mais dans la carrière de Maupas il y eut un moment où il se trouva, sans l'avoir fait exprès, avoir écrit non seulement pour les cercles biologiques, mais même pour cette partie de l'opinion publique sur laquelle les questions métaphysiques ont prise. Il s'agissait de la vie et de la mort. C'est une vieille question éternellement jeune, mais alors elle était d'actualité. Un professeur allemand, Auguste Weismann, venait d'édifier une théorie nouvelle qui faisait sensation.

Au point de vue de notre biologie courante, à nous autres profanes, tout ce qui vit doit mourir : la mort est la compagne inséparable de la vie. Weismann le nie : le propre de la vie serait d'être pratiquement éternelle, en tout cas, illimitée : la mort serait une simple accommodation à des nécessités de milieu, une apparition relativement récente. On entend bien qu'il ne s'agit pas de notre immortalité à nous, êtres humains, mammifères, êtres pluricellulaires : chez nous, la mort et la vie sont devenues inséparables. Ce qui est immortel dans son essence, c'est le protoplasma, la cellule. Cette théorie tend à rejeter la conception mécanique et chimique de la vie : elle nous émeut dans nos instincts mystiques et métaphysiques. D'ailleurs, Weismann fait des rapprochements qui nous touchent de plus près encore sur la durée variable de la vie. Un baobab du cap Vert durerait six mille ans. Un éléphant deux mille. Et beaucoup d'insectes vivent quinze jours. Dans

une même espèce, les fourmis, mâles, femelles et ouvrières, ont à peu près la même taille et des structures voisines. Les femelles et les ouvrières vivent des années, entre sept et quatorze ans, croit-on. Les mâles, quinze jours.

Cette élasticité de la durée de la vie entraîne un retour sur nous-mêmes, consciemment ou inconsciemment. M. Jean Finot signale d'après Lucien des moines de cent cinquante ans, des Indiens de trois cents ans. Il regrette « que nous n'ayons pas jusqu'à présent une histoire des macrobes, digne de ce nom. Car rien ne serait plus réconfortant et plus tonifiant que l'exemple des hommes qui auraient atteint les limites normales de la vie, c'est-à-dire l'époque entre cent cinquante et deux cents ans ». M. Jean Finot n'est pas biologiste. Mais Metchnikoff l'était; à propos de ferments lactiques et de microbes intestinaux, il a fait des théories sur la prolongation de la vie humaine.

Rien de tout cela n'est directement dans Weismann. Mais à propos des abeilles, par exemple, il y est parlé du « vol nuptial » : celui-là même qui a été chanté par Maeterlinck. C'est le seul service que le bourdon rende à la ruche, service d'un instant, après quoi, n'étant plus bon à rien, il n'a qu'à mourir. C'est le « point de vue utilitaire » : la durée de la vie individuelle se mesure à son utilité pour la vie de l'espèce. Ainsi meurent, pour la plupart, les femelles d'insectes, immédiatement après la ponte, elles meurent d'épuisement ; après un effort excessif, « comme Sylla d'un accès de colère, et Léon X d'une joie trop vive » (*sic*).

Voilà qui rentre dans nos préoccupations familières de laïques, étrangers à la biologie. Des milieux occultistes, la croyance un peu floue s'est répandue, qu'un homme meurt quand il a fini sa tâche, et jamais avant. Gœthe a dit quelque part qu'on meurt quand on le veut bien, quand on y consent. Nous disons couramment : *se laisser mourir*. Dans la réalité concrète, beaucoup de retraités meurent tout de suite après leur retraite, de désœuvrement. On se rend bien compte qu'une théorie de ce genre ne reste pas enfermée entre les murs d'un laboratoire, ces choses-là prennent les hommes aux entrailles. Aujourd'hui, où nous sommes sensibles aux caractères spécifiques des théories allemandes, tout ceci

apparaît nettement boche. L'instinct de l'idée qui paie, le mysticisme, l'imagination et l'accumulation des faits précis, tout cela réuni et collaborant, ça fait un mélange où nous reconnaissons une marque de fabrique qui nous met en défiance. En 1889, on n'avait pas les mêmes raisons de garder une attitude critique *a priori*, et Weismann avait quelque chose comme une auréole d'homme génial.

La théorie Weismann, bien entendu, avait des contours minutieusement précis et un enchaînement logique.

Les animaux inférieurs, composés d'une cellule unique, se reproduisent par bipartition, comme les plantes par bouture. On voit sous le microscope une cloison apparaître dans la cellule, un étranglement, qui se termine par une séparation complète. Au lieu d'un animal, on en a deux, tout à fait semblables. Puis chacun de ces petits animaux recommence et se dédouble : et ainsi de suite. C'est ainsi que se produit la naissance chez les protozoaires.

Dans ce processus, il n'y a plus de place pour la vieillesse et pour la mort naturelle. Après la bipartition il n'y a ni mère, ni fille. Chaque moitié de la cellule primitive a exactement les mêmes droits que l'autre à chacun de ces titres. A la dixième, à la centième génération, parmi les centaines, les milliers, les millions d'animalcules, fruits de bipartitions successives, il n'y a toujours pas d'ancêtres, tous sont rigoureusement semblables et contemporains. Pour ces petites bêtes, le mot âge n'a pas de sens. Et, par conséquent, le mot de mort pas davantage. Après la bipartition, il y a évidemment un animalcule disparu, celui qui s'est partagé en deux. Mais voulons-nous l'appeler mort? « où donc est le cadavre? » Et on peut pousser à l'infini par l'imagination ces bipartitions successives ; jusqu'aux millions, aux billions et au delà. Il n'y aura jamais de cadavre. Cet « où donc est le cadavre? » est le cheval de bataille de Weismann.

Voilà donc la mort supprimée pour les protozaires, la mort naturelle du moins. Les protozoaires meurent d'accident bien entendu. Mais leur vie n'a pas de terme prévu inéluctable.

Cette immortalité des protozoaires, nous l'avons tous gardée dans celles de nos cellules qui propagent l'espèce, qui concourent à former l'œuf. C'est donc toute la matière vivante qui

est essentiellement immortelle. Et sur cette base, Weismann construit un édifice de grandes théories biologiques.

Voici les titres, suffisamment explicites, de quelques ouvrages de Weismann : *l'Immortalité du plasma germinatif comme base d'une théorie de l'hérédité*; — *l'Importance de la transmission sexuelle pour la théorie de la sélection.*

Sélection, hérédité, depuis un demi-siècle, Lamarck et surtout Darwin, dominent toute la biologie, et c'est le rêve de tout biologiste d'être un sur-Darwin. Weismann l'a rêvé aussi naturellement. Par delà l'hérédité, la sélection, la lutte pour la vie, un degré plus loin, comme explication suprême, il avait découvert, lui, Weismann, l'immortalité de la matière vivante.

Seulement, cette immortalité, point de départ d'une chaîne admirable de raisonnements, Weismann l'observait, parmi les protozoaires, chez les infusoires nommément.

Or, en 1888 et 1889, en deux longs mémoires, Maupas se trouva publier une monographie des infusoires. Il n'y avait là ni raisonnements, ni théories, des faits seulement, un texte dont la principale raison d'être était d'expliquer de nombreuses planches : dans une succession d'images dessinées au microscope, on vit pour la première fois, avec ses yeux, dans le dernier détail, de quelle façon les infusoires se reproduisaient réellement. Et on s'aperçut qu'on l'avait ignoré jusqu'alors. Sur ces planches on vit l'infusoire vieillard, ou, comme dit le texte explicatif, sénescent : l'infusoire agonisant, d'agonie naturelle ; et le cadavre demandé. Il fut acquis que l'infusoire non plus n'était pas immortel. Assurément, la bipartition joue un grand rôle dans la reproduction des infusoires, mais pas le rôle essentiel. Il vient toujours un moment, où l'infusoire pratique ce que le texte appelle des conjugaisons, et aussi des zyzygies, d'un terme emprunté à l'astronomie; ou encore de la caryogamie. Ce qui signifie des hymens de noyaux protoplasmiques. Ces accouplements d'infusoires sans sexualité sont naturellement très particuliers. Mais ils ont pourtant avec les accouplements des animaux supérieurs une analogie profonde de but, et aussi de mystère. L'espèce des infusoires se propage essentiellement comme la nôtre, on ne comprend pas bien comment.

Ainsi est-il advenu que le nom de Weismann n'a pas fait oublier celui de Darwin. La mésaventure du professeur allemand est banale. C'est le conte de l'enfant à la dent d'or, sur lequel on écrivit des volumes, jusqu'au jour où quelqu'un vérifia s'il avait vraiment une dent en or.

Weismann ne se rendit pas tout de suite. Mais, autour de lui, les défections se multiplièrent. Elles se produisirent d'abord dans les pays de langue anglaise. Il y eut une polémique entre Weismann et Herbert Spencer. Puis la désillusion gagna l'Allemagne, elle y prit des formes boches qu'on peut trouver amusantes. Dans un livre, il est vrai d'actualité et de combat, *Comment les Belges résistent à la domination allemande*, voici ce qu'écrivit M. Jean Massart, vice-directeur de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique :

« En 1888, un Français, M. Émile Maupas, publia un travail devenu tout de suite classique, sur la multiplication des infusoires; il y faisait connaître des observations dont l'importance est primordiale pour la biologie générale. Dès l'année suivante, un zoologiste allemand, et non des moindres, M. Richard Hertwig, reprit l'étude de la question et confirma les résultats de M. Maupas. A partir de ce moment, la découverte qui portait naturellement le nom de son auteur, ne fut plus connue dans les livres allemands que sous les noms combinés de Maupas-Hertwig. Plus tard, une interversion survint, Hertwig-Maupas, à présent le nom de M. Maupas (même en second rang) est supprimé en Allemagne, et tout l'honneur de la découverte est attribué à celui qui n'a guère eu que la peine de la démarquer. » Sous une forme un peu particulière, ceci aussi est un hommage.

On s'excuse, n'étant pas du tout biologiste, d'avoir essayé de résumer une controverse de biologie. Il s'est agi seulement de rendre Maupas intelligible. On ne peut pas parler de lui sans essayer de préciser ce qui fut son grand triomphe. Quand un zoologiste mentionne les expériences classiques de Maupas, il entend toujours « caryogamie ». Quand Le Dantec écrit un livre sur *l'Individualité*, il consacre un chapitre à Maupas et à la sénescence des infusoires. Quand Bohn, cherchant à saisir chez les animaux inférieurs *la Naissance de l'intelli-*

gence, utilise les « admirables observations » de « l'illustre Maupas », il les emprunte au mémoire sur les infusoires.

Un rapprochement s'impose entre Maupas et Fabre, l'historien des insectes. Évidemment Fabre est bien plus connu, il n'eût pas été nécessaire de l'expliquer longuement, il a dépassé de beaucoup la notoriété technique, il a la gloire. Maupas est un savant pur, sans aucun mélange de littérature ; il ne faudrait pas chercher bien loin pour trouver des savants intransigeants qui lui en feraient un mérite ; mais il n'est pas nécessaire de les suivre. Précisément parce que tout le monde a lu Fabre, et qu'il est une figure familière, en prononçant son nom on espère rendre Maupas plus intelligible au grand public. L'un a regardé vivre les insectes, l'autre les bêtes microscopiques, c'est une simple différence de dimensions. Chez l'un et chez l'autre, la même attention passionnée, à travers toute une vie, a conduit à des trouvailles analogues. La gloire de l'un, et l'écho que l'autre a trouvé hors des milieux techniques, s'expliquent de même, par l'émotion toute nouvelle avec laquelle les hommes de notre temps analysent les âmes rudimentaires des petites bêtes.

Mais l'analogie la plus frappante entre Fabre et Maupas, c'est qu'ils sont tous les deux des amateurs provinciaux. Fabre fut instituteur dans un village provençal, Maupas était bibliothécaire à Alger. Ce petit fait semble indiquer que la décentralisation, dont on parle tant, depuis si longtemps, chemine inaperçue. Quant à l'amateurisme il a toujours été redoutable dans la recherche scientifique, en voilà deux preuves nouvelles, après beaucoup d'autres. Maupas n'était pas seulement bibliothécaire, il était ancien élève de l'Ecole des chartes. Jusqu'à l'âge d'homme, toute sa formation intellectuelle a été littéraire exclusivement. Entre vingt-cinq et trente ans, il a franchi la cloison étanche que les programmes scolaires ont mise entre les lettres et les sciences. Il racontait volontiers ses tâtonnements, qui furent curieux. Il avait cru d'abord que la musique était sa grande passion, et il avait voulu être pianiste ; mais il n'avait pas la main qu'il eût fallu, ses doigts étaient gourds : « celui-ci surtout, voyez-vous ». Et il le dressait gravement et ingénument pour le bien montrer. C'était le quatrième, l'annulaire. Non, celui-ci

n'avait rien voulu savoir, jamais. Maupas avait songé à une opération chirurgicale, une adhérence de tendons à détruire, tant il était sérieux dans sa passion de piano. Mais ça n'aurait probablement servi à rien.

Maupas eut alors un caprice fugitif pour la botanique, mais les plantes le menèrent au microscope, qui le conduisit aux petites bêtes. Et son avenir fut scellé, il sut que c'était cela qu'il aimait par-dessus tout.

Il n'a jamais cessé pourtant d'être un bibliothécaire très consciencieux. Il était calme, modeste jusqu'à l'humilité, c'était sa façon d'être, son charme propre. Mais il faisait explosion avec la dernière violence quand on ne remettait pas un livre à sa place exacte. Il arrivait à sa bibliothèque les jours ouvrables à une heure et demie de l'après-midi, et il y restait jusqu'à six heures du soir : rigoureusement ponctuel. Cela fut ainsi toute la vie jusqu'à la vieillesse et la paralysie. De six heures du soir à une heure et demie de l'après-midi en revanche, Maupas n'était plus que biologiste. De façon ou d'autre le biologiste et le bibliothécaire, qui alternèrent régulièrement pendant trente ou quarante ans, ne se firent aucun tort mutuel.

L'installation du biologiste était inoubliable. Pour la comprendre il faut se souvenir qu'une passion, fût-elle intellectuelle, est toujours coûteuse, que le traitement d'un bibliothécaire est médiocre, que Maupas n'avait pas de fortune, et qu'il fut témoigné à ses travaux par le ministre de l'Instruction publique et par les corps savants un intérêt à peu près invariablement théorique.

Il y avait trois petites chambres, avec un vieux fauteuil, quelques chaises, des tables de bois peintes en noir. C'était à Bab-el-Oued, le faubourg populaire d'Alger ; la maison et tout particulièrement l'escalier étaient ce qu'ils ont coutume d'être dans les locatis ouvriers. Les fenêtres donnaient sur la mer. C'était le point capital, non pas pour la splendeur du spectacle, quoique Maupas, à coup sûr, y fût très sensible, mais c'est que la mer, à Alger, c'est le nord. Un autre biologiste, officiel celui-là, homme de talent d'ailleurs, mais qui n'a pas pu ne pas envier un peu les trouvailles de Maupas, disait un jour en riant : « Ce n'est pas étonnant, il a le jour

du nord ! » Les Goncourt ont attiré l'attention sur cette lumière du nord, indispensable aux peintres. Elle l'est probablement à tous ceux qui travaillent de leurs yeux, en particulier à ceux dont le microscope est l'outil. Dans cet affreux appartement, auquel Maupas est resté fidèle toute sa vie, tout était sacrifié à la lumière du nord. Le laboratoire en était la partie la plus curieuse. Le microscope, devant la fenêtre, était imposant. Il était entouré, surmonté, d'une superstructure énorme en bois peint en noir. Cet édifice était minutieusement combiné pour protéger les yeux de l'observateur, et pour inonder de jour du nord le champ du microscope.

Mais le reste du laboratoire surprenait par son exiguïté. Tout tenait sur le marbre de la cheminée, là où, dans un appartement bourgeois, il y aurait eu la pendule et les candélabres. C'étaient quatre ou cinq assiettes creuses, chacune recouverte d'une cloche en verre. Elles étaient un peu malodorantes, puisqu'elles contenaient de la pourriture. C'étaient les colonies des petites bêtes qui attendaient leur tour d'observation. Et les cinq assiettes sur la cheminée, c'était toute l'installation ; il n'y avait pas autre chose.

Il faut souligner le rôle considérable que jouaient ces cinq assiettes. Lorsque, pour la première fois, Maupas vit et fit voir la propagation de l'espèce chez les infusoires, les biologistes les plus expérimentés, armés des meilleurs microscopes, dans tous les laboratoires d'Europe et d'Amérique, cherchaient à surprendre le secret de ces petits animaux, depuis quelque chose comme un siècle. La difficulté était d'obtenir des infusoires qu'ils fissent dans le champ du microscope, au moment où l'œil de l'observateur s'y trouvait appliqué, la série normale de leurs gestes habituels en vie libre. C'était une difficulté d'élevage et d'acclimatation. Cette difficulté qui avait arrêté depuis toujours les biologistes du monde les plus éminents et les mieux outillés, c'est elle qui a été résolue dans les cinq assiettes sur la cheminée.

Pour sentir vivement le contraste, il faut se reporter par la pensée aux laboratoires luxueux, aux stations zoologiques minutieusement organisées, aux palais scientifiques.

Un jour, devant Maupas, on causait boutique entre usufruitiers de semblables palais. Il s'agissait d'un appareil

nouveau, un peu cher, mais très ingénieux, pour obtenir le parallélisme mathématiquement exact entre les deux lames de verre d'une préparation pour microscope. « Moi, dit Maupas, pour obtenir ce parallélisme, je prends des poils de brosse à dent, d'une vieille brosse à dent usagée. » Mais il disait cela en toute innocence, sans la moindre ironie, sans l'ombre la plus légère d'une intention d'insinuer autre chose que ce qu'il disait.

Cela pourrait amener un universitaire à rentrer en soi-même. Quand il se trouve un amateur aussi doué, qu'arriverait-il si on le traitait officiellement en professionnel? si on lui donnait des loisirs, des ressources, un laboratoire, une chaire? Bien entendu c'est un rêve, les lois et les arrêtés dressent des barrières infranchissables.

Mais c'est peut-être inquiétant pour les lois et pour les arrêtés. L'idée vient, il est vrai, que Maupas professeur, personnage officiel, n'eût plus été Maupas du tout : seulement c'est une critique encore plus vive de notre organisation universitaire. Mais c'est là une diversion. Maupas n'a jamais voulu autre chose que ce qu'il avait, ni rêvé d'honneurs. Ce genre d'homme ne désire pas parce qu'il est comblé.

Il n'y a pas sur la planète de contrée lointaine, difficile à atteindre et dure à visiter, où on puisse espérer voir un spectacle aussi absurdement nouveau que ce qu'on a sous l'œil dans le champ d'un microscope, sans sortir de son fauteuil. Je ne sais pas s'il y a quelque chose au monde qui nous emmène plus facilement plus loin de nous-mêmes. On comprend très bien que ce petit champ de microscope puisse être l'objet d'une passion qui remplit la vie.

Il faut noter que Maupas avait bâti sa tour d'ivoire à Alger.

Il était Normand à coup sûr. Il a gardé jusqu'à la fin une pointe de cet accent normand, dont on ne parle jamais, et qui est pourtant plus frappant que l'accent méridional, parce que non seulement il insiste beaucoup sur l'accent tonique, mais il le met à faux, sur la pénultième. Cette persistance est curieuse parce que Maupas habitait Alger depuis 1870 environ, sans interruption. Près d'un demi-siècle de séjour, cela compte dans une colonie qui n'est encore âgée elle-même que de quatre-vingt-neuf ans.

Pendant tout ce temps-là il a rempli les mêmes fonctions dans la même bibliothèque de la même ville. Cette bibliothèque est installée dans une maison mauresque ravissante, bien connue des touristes. Elle fut, du vivant de Maupas, ce qu'est dans *l'Orme du mail* et dans *le Mannequin d'osier* la boutique du libraire Paillot. Tout ce qui avait envie de causer entre hommes s'y rencontrait. Biologie à part, et comme homme, il faut admettre que Maupas avait ces qualités mystérieuses et assez rares, qui maintiennent un salon, si on peut dire. Il ne le faisait pas exprès, et même il n'y songeait sûrement pas, cela tenait à ce qu'il était ponctuel, bonhomme, un peu commère : et aussi assurément à ce qu'il était Maupas. En tout cas le fait est certain : tant qu'il a vécu, quiconque à Alger était peu ou prou universitaire ou intellectuel n'a jamais pu passer l'après-midi dans le voisinage de la bibliothèque sans entrer à tout hasrd.

En dehors de ce petit cercle étroit, Alger tout entier a toujours ignoré l'existence de Maupas ; complètement, radicalement. Des amis de Maupas en ont été scandalisés et en ont fait un crime à Alger. Ils en parlent à leur aise. Il est fort agréable d'habiter une ville différente à ce point de vue de la province française. Imaginez de l'autre côté de la Méditerranée, dans n'importe quelle grande ville, un fonctionnaire qui depuis quarante-cinq ans fait deux fois par jour, à travers les mêmes rues, le même trajet de sa maison à son bureau : et qui par surcroît est Maupas. Il sera connu comme le mail et la cathédrale, les petits enfants se le montreront au passage. Ce sera horrible. Mais Alger n'a pas l'unité profonde, la communauté séculaire de race, de traditions, de préoccupations, qui font que des concitoyens se connaissent tous et se suivent de l'œil Il est trop neuf et trop divers pour avoir une conscience nette de soi-même dans tous ses éléments. On s'y coudoie avec indifférence sans se regarder. Pays admirable pour y bâtir une tour d'ivoire, un peu comme Paris ou comme le Sahara.

***

Je ne sais pas si la Normandie et le Vivarais sont bien conscients d'avoir perdu Maupas et de Foucault. L'Algérie,

par l'organe de ses pouvoirs publics, a déjà donné leurs noms à des rues. On parle de monuments. Dans ce pays où la nomenclature géographique est en voie de renouvellement, il y aura sûrement des villages et des stations de chemin de fer, qui porteront les noms de Foucault et de Maupas. L'Algérie annexe délibérément ces deux hommes, dont elle a eu toute la vie d'homme et dont elle garde les tombeaux. Si par surcroît on exigeait qu'elle ait eu le berceau, dans un pays aussi neuf, le nombre des Algériens se trouverait singulièrement restreint.

***

Que ces deux hommes soient morts la même année, dans leur même pays d'adoption, on trouvera peut-être que c'est une mauvaise raison de les réunir dans un même article nécrologique. A coup sûr, ils pensaient très différemment, quoiqu'ils aient eu des façons de sentir et de vivre très voisines.

Et puis, un lecteur métropolitain sera choqué de voir réunis sous l'appellation commune d'Algériens un Normand et un Auvergnat [1].

Je retrouve dans des notes un croquis d'un homme bien vivant qui répond bien davantage au type courant de l'Algérien, dans l'imagination métropolitaine.

Il s'appelle P... ; il sert au Sahara, dans une compagnie de méharistes, avec le grade d'adjudant : au Sahara, un adjudant de méharistes porte les responsabilités entières d'un chef, il commande souvent un détachement de soldats indigènes à des centaines de kilomètres de tout contrôle. Il faut qu'il sache du chameau tout ce qu'un Européen peut en savoir, non seulement comme écuyer, mais aussi comme pâtre ; il faut qu'il parle l'arabe, et qu'il l'écrive un peu ; qu'il connaisse pratiquement, pour la manier, l'âme indigène ; et enfin, qu'il sache la guerre, cette guerre-là, celle du désert. Des hommes de ce genre, officiers et sous-officiers, en très petit nombre, ont, depuis quatre ans, obscurément et péniblement, défendu le Sahara français contre les Senoussistes.

1. Comment dit-on un homme du Vivarais ?...

Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
Eugène Manuel de vos mains auvergnates...

Les parents de l'adjudant P... étaient, je crois, des Français du Nord. Lui est né à Oran, il n'est guère sorti de l'Oranie sauf pour servir au Sahara. Un jour de longue chevauchée, côte à côte, dans une causerie à bâtons rompus, il a bien voulu me dire ses projets d'avenir, d'une manière si vivante et si précise, que j'en garde le souvenir très net : c'est une conception de la vie qui évoque un type d'homme.

« — Ce que je ferai après la guerre? Oh! c'est bien simple. Je ferai ce que font les miens, ce que je faisais moi-même avant mon service. Il me tarde de m'y remettre. Je ferai de l'écorce à tan... Quelle écorce? de la racine du faux kermès... un chêne vert, oui, certainement. Mais pas celui qu'on appelle *ballout*, qui donne les gros glands doux comestibles : le faux kermès a de petits glands amers..., c'est ça ; c'est celui que les indigènes nomment « kerroudj »... Si ça donne du bon tan? Ah ! je crois bien ! le meilleur qui soit. Vous comprenez, pendant la guerre on tanne avec des produits chimiques. Mais après, quand on voudra du bon cuir, il faudra bien revenir à l'écorce...

» Comment on travaille? Eh bien, voilà ! Le service des forêts met en adjudication, dans une région déterminée, une coupe de faux kermès. On souscrit et on tâche d'être adjudicataire...

» Une fois qu'on l'est, on va camper en forêt, sur le terrain, à proximité d'un douar indigène. Naturellement, ce sont les indigènes qui déracinent les « kerroudj » ; nous autres, on leur achète l'écorce qu'ils nous apportent. Seulement, on a des gardes qui veillent à ce que les indigènes vendeurs ne s'adressent à personne d'autre que l'adjudicataire...

» Oui, on achète à prix débattu et convenu, et au poids... Les balances ! bien sûr que non, qu'elles ne sont pas justes. Vous ne voudriez pas... Oh ! le commerce de l'alfa, ça, c'est encore bien pis ! sur leurs balances, à eux autres, un bel homme pèse tout de suite trente kilos. C'est vrai qu'ils ne pourraient pas s'en tirer autrement. Faut être juste : l'alfa c'est comme ça. Nous autres, dans l'écorce à tan, nous n'avons pas besoin de voler autant... Dangereux si on est pris ; mais non ! on ne peut pas être pris. On a une balance comme toutes les balances : seulement il y a une pièce qui se détache, un

bouton de cuivre. Eh bien ! on a deux boutons de cuivre, l'un qui fait la balance juste, et l'autre, de rechange, qui la fait fausse. On voit bien la tête du client. Il faudrait alors qu'un contrôleur se déguise en bicot... On pourrait pas s'en tirer autrement. Oh ! et puis, c'est pas tout, on a d'autres trucs... Par exemple ! faut savoir que, dans les contrats d'adjudication, on prévoit une redevance de tant au kilo, payable au service des forêts. Alors, naturellement, les gardes forestiers vi nnent contrôler. Il faut voir comme on les reçoit ! on fait la noce avec eux, on boit le champagne, on ne regarde pas à dépenser cent ou deux cents francs. C'est de l'argent bien placé. Après le déjeuner, on dit comme ça : « Allons peser ! » — « Oh ! — disent les gardes, il fait bien chaud, nous avons confiance en vous. Montrez-nous vos livres. » Les livres, ils sont toujours faux, vous pensez bien. Une supposition qu'on aura mille kilos, on en aura marqué cinq cents... Le tour est joué : pas tout à fait, on n'est pas encore au bout de ses peines. On ne peut expédier par chemin de fer que le nombre de kilos qui a été déclaré et contrôlé.. Comment faire? voilà. Il y a toujours dans le voisinage quelque village de colonisation, où le défrichement n'est pas terminé. Les colons ont le droit d'expédier par le chemin de fer l'écorce à tan produit de leurs défrichements. Et pour ce faire, ils ont des permis. Ils nous les cèdent... Cher? Mais non, pour rien, ils nous les donnent. Il y a encore du bon monde... Ah ! oui, c'est une belle vie. On gagne de l'argent gros comme soi. On est tout le temps en forêt... La chasse. Vous parlez, si on chasse, on ne fait que ça... Commerce honnête ! Ils me font rire avec leur commerce honnête ! Il n'y a pas de commerce honnête ! »

Il ne faudrait pas prendre trop au sérieux ce qui précède, ni le considérer comme un petit manuel du parfait fraudeur en matière d'écorce à tan. La selle d'un méhari, dans une longue journée à travers la « hammada » monotone, n'est pas une chaire d'où doive nécessairement tomber la vérité définitive et sacrée. Les années écoulées ont vraisemblablement d'ailleurs patiné, chez l'adjudant P..., les souvenirs d'adolescence.

Mais le lecteur métropolitain se sera déjà écrié, sans doute : « A la bonne heure ! cette fois, voilà bien l'Algérien : je le reconnais. » Et c'est justement ce qu'on voulait lui faire dire.

Il est clair qu'en Algérie, et même ailleurs, les hommes de la catégorie Maupas ou Foucault, les saints laïques ou chrétiens, ne sont pas le type d'homme le plus répandu. Non pas qu'ils soient en contradiction avec l'atmosphère morale dans l'Afrique du Nord ; le Berbère est religieux, il a le sens de l'ascétisme. Dans la région d'Aïn-Sefra, de nos jours, au XIXe siècle, un marabout a consacré sa vie aux petits oiseaux. Il faut entendre que cette région est désertique, les puits y sont rares et profonds; à côté d'un puits le marabout s'installa; il répandait l'eau qu'il y puisait dans des trous de rocher, bien en vue, un peu à l'écart du sentier, les oiseaux venaient y boire. Le marabout se fit un devoir, le grand devoir dominant toute sa vie, de ne jamais laisser l'eau tarir dans les trous ; il fut entouré et soutenu par la vénération publique sa vie durant ; ses compatriotes comprennent admirablement ce genre d'existence, quoiqu'ils en pratiquent généralement un tout opposé. Les colons européens repousseraient avec indignation une comparaison entre eux et les indigènes. Mais dans cette indignation même on pourrait retrouver quelque chose d'une influence berbère, l'esprit de « çof ». En Algérie, pas plus qu'ailleurs, l'immigré ne se soustrait à l'influence mystérieuse du terroir. Une Européenne, qui y a vécu et qui y est morte, Isabelle Eberhardt, a laissé un petit livre, qui est beau, et qui est tout pénétré d'esprit maraboutique.

Mais enfin, c'est bien évident, les pays neufs surexcitent des énergies qui n'ont rien à voir avec la folie du sacrifice désintéressé. Le type d'homme courant n'y est pas celui qui donne de la besogne aux hagiographes. C'est l'adjudant P... qui est dans la norme et non pas Foucault ou Maupas.

Seulement, si le lecteur métropolitain se demande à lui-même ce qu'il pense des Algériens, et s'il est tout à fait sincère, il reconnaîtra, je crois, qu'il les tient en assez piètre estime. Mon Dieu ! oui ! nous savons bien que cela est ainsi, pourquoi le nier? C'est si naturel. Dans tous les temps, toutes les métropoles ont eu pour toutes leurs colonies des sentiments de ce genre ; sentiments de famille, dirait-on peut-être, de mère à fille. Les Anglais n'avouent que par inadvertance le dédain qu'ils ont pour les Canadiens, ou les Australiens : il

est bien réel ; la propagande boche, s'en exagérant l'importance pratique, a voulu bâtir dessus.

La guerre cependant ne peut pas manquer de dissiper en France quelques-uns des préjugés contre l'Algérie. En tout cas, il est devenu évident, à l'épreuve, qu'il y a dans l'Afrique du Nord une œuvre coloniale française très solide. Elle ne s'est pas faite toute seule : comme toutes les œuvres humaines, grandes ou petites, elle suppose une masse, proportionnellement énorme, d'efforts obscurs, acharnés, tâtonnants, passionnés ; un soubassement de sacrifices. C'est évident, *a priori*, n'est-ce pas? Mais *a posteriori* on n'y pense guère, et dans le cas de l'Algérie pas du tout, si je ne me trompe.

Il n'était peut-être donc pas tout à fait hors de propos d'essayer de faire toucher du doigt cette vérité évidente, dans un cas concret, à propos de deux morts que le hasard de la chronologie a rapprochées.

E.-F. GAUTIER

LA JOURNÉE BRÈVE[1]

VIII

PHILIPPE ET REX CHEZ LES BARBARES

Très peu de jours plus tard, Philippe résolut brusquement de quitter la Grèce, dont il se croyait las. Son caprice n'était qu'apparent, bien qu'il en fût lui-même dupe. A vrai dire, depuis quelques semaines il méditait de hâter le départ, et, sans le savoir, à dessein il brûlait les étapes, afin d'épuiser le programme du voyage bien avant la date fixée pour le retour. Non point qu'il se souciât de rentrer plus tôt à Paris : rien ne l'y rappelait. Madeleine ne s'en souciait pas davantage, ni surtout Rex. Il leur proposa de mieux employer tout ce temps qui leur restait et de faire une halte à Constantinople, puis de traverser la mer Noire et de visiter en passant Odessa ou Sébastopol. Son arrière-pensée était de revenir par la Pologne, et de s'arrêter comme par hasard à Wieliczka, où il avait sujet de croire que la comtesse et Zosia séjournaient en ce moment.

Pour justifier un dessein qu'une mauvaise honte ou la plus élémentaire prudence ne lui permettait point d'avouer, il était ainsi obligé de recourir à des combinaisons, que Madeleine, connaissant ses principes, aurait bien pu trouver suspectes. Rien n'était si opposé, en effet, à sa méthode que le grand voyage circulaire. Il aimait de se dépayser, de se transporter loin comme par enchantement, de revenir ensuite par la voie la plus directe, et surtout de ne pas offrir à sa sensibilité des objets trop disparates. Constantinople, qui jadis l'avait séduit, ne pouvait pas alors l'attirer. Il ne pouvait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août et du 1er septembre 1919.

souffrir que les visions de l'Orient barbare vinssent témérairement se mêler à celles de la Grèce antique. Sur le sol même de la Grèce, elles s'y étaient mêlées déjà plus souvent qu'il n'eût souhaité ; il n'en avait pas toujours haï le scandale, et il avait eu le remords d'être par elles trop diverti.

Il pensait devoir, par loyauté de race, et par esprit, ou par manie de la tradition, être ému chaque fois qu'il surprenait, entre les vestiges de l'Antiquité, la trace de nos aïeux Francs. Il s'y efforçait, de bonne volonté, : il y parvenait quelquefois ; mais il ne laissait pas d'être en même temps humilié, et il murmurait le *Barbarus hic ego sum*, non dans le sens où l'a pris Ovide. Il n'eut plus aucune excuse à ses propres yeux, lorsque, dans les ruelles de Scutari d'Asie ou de Stamboul, il se sentit trop amusé par la friperie turque. Rex l'était bien davantage, et plus naïvement. Une fois de plus, Philippe se récita des passages de la lettre prophétique ; une fois encore il lui parut que, selon la menace de Zosia, son fils allait plus loin que lui, dans le même sens hasardeux. Rex s'acclimatait si vite à Byzance que les traits mêmes de son visage et sa physionomie en étaient changés : le bel éphèbe d'Épidaure semblait se transformer en un jeune icoglan.

Cependant Philippe aurait fait scrupule de lui dérober une seule des beautés officielles que les guides anglais appellent *the places of interest* ; et comme il avait bu avec lui l'eau des Muses à la source de Castalie, il le tenta ainsi que l'Esprit du mal a tenté le Christ, au sommet du Boulgourlou, en lui offrant, sinon le monde, au moins cette splendeur du monde : la Corne d'Or, le Sérail, le Phanar, Eyoub, et les cyprès, et le marbre étincelant des palais neufs, et les sépulcres blanchis, les îles des Princes, joyaux bruts enchâssés dans l'émail bleu de la Marmara. Quand le lendemain ils s'embarquèrent et que tous deux, accoudés, muets, durant la manœuvre lente, ils promenèrent un dernier regard sur le Grand Pont, sur les barques alignées qui s'entre-choquaient, et en levant la tête, sur les minarets de la rive qu'ils n'avaient pas encore vus d'aussi bas, Philippe lut dans les yeux de Rex une tristesse de quitter toutes ces choses, Il n'aurait su dire s'il partageait cette tristesse, mais il avait comme un sentiment de complicité.

Après l'enchantement du Bosphore, dont la mélancolie

même d'un adieu ne pouvait pas éteindre la fraîche lumière ni assombrir la gaîté, à l'instant que le bateau passa entre le château de Roumélie et le château d'Anatolie pour pénétrer dans la mer Noire, il s'y heurta dès le seuil à une muraille de brouillard qui semblait inexpugnable ; et soudain il fut aveuglé de toutes parts. Ce fut pour Philippe comme un signe d'exil, d'égarement, de retour aux pays du Nord où la beauté n'a plus de lignes certaines et où toute clarté est précaire. Cependant, sur l'autre rive, une surprise aimable l'attendait : il avait visité la Grèce au printemps et y avait trouvé l'été torride ; il trouva en Russie le printemps hâtif, brusque, et partout des fleurs qui n'attendaient pas pour fleurir que la neige eût partout fondu.

Il voulut quitter dès le second jour Odessa, qu'il n'avait choisie, de préférence à Sébastopol, qu'afin de se ménager un prétexte pour ne pas s'arrêter plus longtemps dans une ville neuve et sans intérêt. Comme il décidait seul de l'itinéraire, et qu'on ne le contrôlait pas, il fit accepter aisément à Madeleine sa fantaisie peu explicable, qu'il n'expliqua point, de visiter en passant Cracovie. Il dut partager l'interminable trajet en trois étapes, mais ne fit des haltes que d'une nuit, abusant de l'ignorance géographique de sa femme, et alléguant chaque fois la médiocrité des monuments. Ce fut une vraie course au clocher. Madeleine et Rex, qui se laissaient traîner par lui, passablement ahuris et las, croyaient toucher au but quand ils arrivèrent dans l'ancienne capitale de la Pologne. Le seul but, pour Philippe, était Wieliczka, qui se trouve à une quinzaine de kilomètres ; mais, quand il se vit près d'y atteindre, il sentit qu'il pouvait moins que jamais le déclarer. Il eut même assez nettement conscience de l'énormité qu'il avait commise en associant sa femme et son fils, sans les prévenir, à cette étrange expédition. Il ne laissait pas d'ailleurs d'en être fier, comme d'une preuve secrète, mais pour lui éclatante, de son affranchissement ; et il mesurait la toute-puissance de son bon plaisir à l'immensité de la route parcourue pour satisfaire son caprice.

Comme il devait sauver les apparences et jouer serré, il feignit une curiosité extrême de la Pologne, de cette Cracovie, qui fut, à l'époque des Jagellons, la résidence des rois et le

lieu de leur couronnement. Philippe, qui n'aimait point le développement littéraire, faisait bon marché de ce scrupule dès que la littérature lui devenait utile ; et pour colorer les actions ou les sentiments dont il préférait ne point trahir le dessous, il n'était jamais court de belles phrases.

L'idée de patrie dominait son livre et était depuis plusieurs mois l'objet spécial de ses recherches. Madeleine, confidente de son travail, ne pouvait s'étonner qu'il eût cette curiosité, peut-être scientifique, de voir par ses propres yeux une patrie si essentielle et si singulière, démembrée depuis plus d'un siècle, encore vivace. Elle concevait si bien l'opportunité de cette étude, ou de cette prise de contact, et l'enseignement qu'il en devait tirer, qu'il n'aurait eu à la vérité nul besoin de lui exposer ses motifs. Il le faisait cependant, par surcroît de prudence, avec un luxe d'arguments superflus, et, malgré le ton familier de ses discours, avec talent. Mais il ne se souciait guère de s'éterniser à Cracovie : il imagina de réduire la visite au spirituel, et de la présenter comme un pèlerinage, dont il comptait brûler presque toutes les stations. Il pensait du moins les choisir à propos. La plus indispensable lui parut être au monument d'Adam Mickiewicz, dont il ne soupçonnait pas l'existence la veille; mais son Bædeker venait de lui apprendre que ce mémorial se trouve près de la célèbre halle aux draps. Il se flattait d'en être quitte pour quelques instants de méditation silencieuse devant la statue du poète, comme les chefs d'État en visite chez un souverain ami, qui vont déposer une palme sur la tombe du prédécesseur, se recueillent deux minutes, et sans désemparer, commencent, toujours courant, un tour de ville très sommaire, qui doit heureusement être terminé avant le dîner de gala.

Non plus que les princes en voyage il ne put échapper, après la corvée funéraire, le reste du programme. Il suivit, selon sa coutume et le rite, les indications du guide, et admira d'abord, sur cette même place, l'église de Sainte-Marie. Elle venait alors d'être restaurée — judicieusement, mais ce gothique du XIIIe et du XIVe siècle, qui était flambant neuf, lui déplut. A la cathédrale, il trouva encore des tombeaux de héros polonais, et au château, comme il devait s'y attendre, une caserne autrichienne ; il ne trouva quasi rien au musée

Czartoryski et se rabattit sur quelques figurines de Tanagra. Puis il fit, si l'on peut dire, l'ascension du Krakusberg et du mont Kosciuszko. Ces deux monts sont artificiels. Le premier consacre la mémoire d'un prétendu fondateur de la ville, Krakus, personnage fabuleux (« Comme son nom l'indique », disait Rex en riant). Philippe daigna sourire de cette plaisanterie facile, mais reprit son sérieux sur le mont Kosciuszko et crut devoir au grand patriote le même temps de méditation qu'à Mickiewicz. Il admira ensuite le panorama.

Toute la ville était à ses pieds. Elle n'est pas d'une étendue démesurée, et parmi les maisons basses les monuments gardent leur importance. Elle semble toute hérissée de clochers et de clochetons, dont la silhouette est amusante, la couleur gaie ; elle est comme rencognée dans une boucle que fait la Vistule, ou plus exactement un coude à angle droit. Juste vis-à-vis de Philippe se dressait le château. La plaine, hors les murs, est vaste : il y cherchait la direction de Wieliczka; mais il ne sut point s'orienter et n'osa consulter le cicerone. Il dit négligemment :

— Cette campagne n'est pas mal. Puisqu'il ne nous reste rien à visiter et que nous avons si tôt fait notre devoir, nous pourrions faire une ou deux promenades. Je m'informerai.

Le soir, après dîner, dans la salle du Grand-Hôtel, il feuilletait son guide, il jeta soudain un cri de surprise, comme s'il y eût découvert tout à l'heure ce qu'il y avait déjà lu cent fois. Il se laissa questionner, et voulut bien poursuivre sa lecture à voix haute. C'était une description engageante des salines de Wieliczka.

— Elles sont, — dit-il, — plus considérables que les mines de Salzbourg, et je n'en ai jamais entendu parler ! Nous ne savons rien, en France, de l'étranger. Sans Stendhal, qui connaîtrait même Salzbourg?

Il cita, naturellement, le livre *De l'Amour*, le chapitre de la cristallisation, et l'allégorie du rameau que l'on trempe dans l'eau saturée. Puis, avec cette timidité qui était son charme imprévu, il avoua son désir de visiter une mine de sel, disant :

— Pour le commun des hommes, c'est une curiosité banale ; pour un vieux stendhalien comme moi, c'est un véritable pèlerinage.

— Encore un ! — dit Madeleine.

— C'est Rex qui fera l'expérience.

Rex battit des mains. Il ne faisait point d'ordinaire l'enfant, sauf lorsque son père lui en donnait l'exemple. On décida, sur sa demande, que l'on se munirait d'une petite branche d'arbre, au cas que l'on n'en dût point trouver à la mine.

Tout s'arrangeait le mieux du monde au gré de Philippe, et de manière à ne paraître pas arrangé d'avance. Même, ce fut Madeleine qui prit garde la première à ce nom de Wieliczka.

— N'est-ce point là, — dit-elle, — que les comtesses Wieliczka ont leur château?

— Évidemment ! — s'écria Philippe.

Il se reprit d'ailleurs aussitôt, et déclara qu'il y avait plusieurs Wieliczka en Pologne, vu qu'il jugeait invraisemblable que ni la fille, ni la mère, très fières toutes deux de leur antique résidence, ne lui eussent jamais soufflé mot d'un voisinage aussi honorable que celui de ces mines de sel.

Bien que le Bædeker donnât toutes les précisions que l'on pouvait souhaiter — chemin de fer, quatorze kilomètres, trajet en quarante minutes, quatre-vingt-douze hellers, visite les mardis, jeudis et samedis à trois heures, — Philippe manda le portier de l'hôtel, sous prétexte d'en obtenir confirmation de ces documents. Il ne doutait pas (non plus que tous les Français) de la véracité du Bædeker, mais il était un peu inquiet de n'y trouver aucune mention du château, et ne comptait d'interroger le portier que sur ce point. Il différa exprès d'y venir, et une fois de plus la chance le favorisa : Madeleine posa la question. L'homme répondit que le domaine était le plus seigneurial du pays et que le public y était admis par grâce, mais seulement en l'absence des comtesses. Or, ces dames, après y avoir séjourné plusieurs semaines, étaient justement parties depuis quelques jours pour une destination inconnue.

— Bravo ! — s'écria Philippe. — Nous pourrons visiter, sans avoir l'ennui de faire une visite.

Il était sincère, et il s'avisa sur-le-champ qu'il ne souhaitait point du tout de rencontrer Zosia. Le décor seul l'avait attiré

ici. Dès lors, son équipée ne pouvait plus être suspecte aux yeux de Madeleine, et ne l'était point à ses propres yeux. Il eut un poids de moins sur la conscience.

— Nous allons commettre, — fit-il gaiement, — une indiscrétion permise et bien piquante : nous ne connaissions ces deux étrangères que sous leur déguisement parisien, nous allons pénétrer à leur insu dans le réel *intrinsèque* de leur vie... Nous ferons le tour de leur parc avant de nous rendre aux salines, puisque la mine n'est ouverte qu'à trois heures de l'après-midi, et que nous ne pouvons pourtant pas perdre une demi-journée.

Le déjeuner fut même avancé, et il n'était qu'une heure moins un quart lorsque les trois voyageurs débarquèrent à Wieliczka. Ils prirent une voiture, le château étant fort éloigné de la gare, et la campagne leur parut d'abord si pauvre, si indifférente, que Philippe, qui se souvenait des romantiques descriptions de Zosia, ne put se défendre de quelque ironie. Il dit à Madeleine :

— Elle a de l'imagination, je m'en doutais.

Leur sentiment changea lorsqu'ils approchèrent du domaine, entièrement clos de murs, en dépit de son immense étendue ; et ces murs, très élevés, par-dessus lesquels on apercevait à peine les cimes du parc, n'étaient pas seulement une clôture, mais une fortification. De lourdes tours pyramidales, tronquées, les flanquaient à chaque ressaut de l'enceinte. L'aspect médiéval rappelait assez bien celui des murs de Constantinople, et Rex le dit tout haut, dans l'instant que Philippe allait faire la même remarque.

De loin en loin, des portes basses, bâtardes, vermoulues, étaient pratiquées dans la pierre ; mais elles semblaient condamnées depuis des siècles, et fermées plus hermétiquement par les touffes d'orties qui en obstruaient le seuil, par les griffes du lierre qui les fixaient à leur chambranle, que par leur énorme serrure de prison. La seule brèche véritable et la seule échappée de vue était l'entrée d'honneur, avec une grille de fer forgé et doré, où Philippe eut la surprise de reconnaître une copie des grilles de Jean Lamour à Nancy. Le château était vis-à-vis, au bout d'une allée dont les arbres étaient si serrés, si noirs et taillés si carrément que l'on eût

dit plutôt d'un long couloir à ciel ouvert. Cette même muraille d'arbres s'arrondissait à l'extrémité pour enceindre l'esplanade au milieu de laquelle se dressait le logis, et la distance de la bordure aux façades était sensiblement égale à la largeur de l'avenue.

On n'apercevait, de l'entrée, que le motif principal de l'édifice qui était un porche à quatre colonnes avec un fronton, une de ces répliques de l'architecture classique et française que multiplièrent à l'étranger les grands seigneurs du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ce style surprit et déçut Philippe. Il déclara, d'assez mauvaise humeur, au gardien, qu'il ne se souciait pas de visiter les appartements et qu'il se bornerait à faire le tour du parc; mais l'homme parut si scandalisé de cette incuriosité extraordinaire que les Lefebvre n'osèrent point y persévérer et le suivirent.

En approchant, et dès qu'ils purent voir l'ensemble du château, ils eurent une autre surprise : la façade néo-grecque et Louis XIV n'était qu'un masque, un revêtement appliqué à une partie seulement de la construction, qui ailleurs gardait un caractère médiéval et asiatique, flanquée de poivrières, toute hérissée de flèches, d'aiguilles et de clochetons à chaînettes, couverte de toits peints en vert, de bulbes d'étain ou de cuivre.

Les bâtiments occupaient une surface considérable, et il y avait en outre deux pavillons détachés, rocaille, mais rocaille à la lettre, c'est-à-dire incrustés de coquillages du haut en bas, et de l'effet le plus comique : plus, une chapelle, catholique sans doute, mais de style orthodoxe, et à peu près de la même dimension que les minuscules églises qu'on appelle en Russie des cathédrales. Le décor hétéroclite semblait imaginé tout exprès pour une de ces pièces qui ne se peuvent situer dans aucun pays ni dans aucun temps, et Philippe n'en reçut d'abord que l'impression assez vague d'un prodigieux « ailleurs » et d'une agaçante féerie. Son esprit subtil, qui se plaisait à découvrir entre les êtres et les choses les rapports que ne saisit point le profane, et au besoin à les inventer, ne manqua pas d'apercevoir soudain une ressemblance, qui soudain lui parut criante, de cette architecture et de l'âme de Zosia. L'âme, avant tout étrangère, avant

tout barbare, ne se dissimulait-elle pas à demi, ainsi que la barbare demeure, sous un masque français ou parisien? Philippe, qui s'égarait en elle chaque fois qu'il hasardait de l'explorer, y cherchait en vain la suite, l'ordre, la mesure et, comme disent précisément les architectes, le « parti ». Cette âme, à chaque détour, elle lui offrait une perspective nouvelle, et lui ménageait, en même temps qu'une surprise trop forte, une déception ou une angoisse. Il la sentait si différente qu'il ne pouvait l'admirer que jusqu'à la passion, mais non pas jusqu'à la sympathie. Elle l'attirait, elle le retenait toujours, et il y était dépaysé toujours. Rien cependant ne rabattait sa présomption de connaisseur des âmes : il se croyait armé d'un fil fatal « pour en développer l'embarras incertain ». Il niait à celle de Zosia le privilège de lui dérober éternellement son secret, et il se flattait de le lui arracher en pénétrant malgré elle dans le labyrinthe de ce logis allégorique où il ne voulait plus voir qu'une figure de l'étrangère. Et maintenant il avait hâte de s'aventurer parmi ces vastes salles et ces longues galeries où un Piranèse se fût perdu.

Comme il ne se divertissait guère si longtemps de son fils, au moment de franchir le seuil il lui assena son habituel regard interrogant. Il fut presque alarmé de lire sur le visage puéril ses propres sentiments, mais déformés, outrés. Comme lui-même, l'enfant suspectait de barbarie tout ce qui était d'aspect étranger, mais l'animadversion devenait hostile, la méfiance, une peur véritable. Rex avait saisi la main de son père et se serrait contre lui. Philippe se rappela d'avoir haï de même et redouté, jadis, tous les êtres qui ne ressemblaient pas trait pour trait à ses parents, toutes les maisons où on le forçait d'aller, qui ne ressemblaient pas à la maison de son enfance. Il se rappela aussi la lettre de Zosia : « Craignez les excès de logique de vos *héritiers*, craignez le disciple qui sera un jour au-dessus du maître... »

Le garde avait ouvert les volets du rez-de-chaussée, et il guidait les voyageurs comme un concierge qui montre un appartement à louer. Les Lefebvre s'en amusaient et en étaient un peu gênés, comme ces désœuvrés qui ont la manie d'entrer dans toutes les maisons où ils voient l'écriteau, et qui ne sourcillent pas lorsqu'on leur annonce un loyer hors

de toute proportion avec leurs moyens. Rex, dont le premier effroi s'apaisait et qui retrouvait sa malice, murmura :

— C'est bien petit pour nous.

Tout ce rez-de-chaussée n'était qu'une suite de salles de fête, insuffisamment meublées de meubles d'ailleurs immenses, copiés pour la plupart, en beaucoup plus grand, sur des modèles français. Il y régnait une confusion insensée. Des bahuts admirables de la Renaissance voisinaient avec des guéridons de mosaïque. Les bibelots étaient de ces objets hors d'échelle qui ne peuvent servir à rien, que l'on ne rencontre que dans les palais royaux, et que les souverains reçoivent ordinairement à l'occasion de leur jubilé. Le cicerone, vieux serviteur, né sans doute sur le domaine, serf de la glèbe, présentait du même ton respectueux et cordial les portraits d'ancêtres et ceux des maîtres qu'il avait connus.

— Celui-ci, c'est monsieur Auguste... monsieur Casimir... — disait-il, désignant des personnages qui devaient, à en croire leur costume, être morts depuis deux cents ans.

La familiarité du bonhomme parut moins déplacée quand il montra les « petits appartements » occupés par les deux dames de Wieliczka. On voyait d'abord que le goût de la « mère comtesse » (comme parlait sa femme de chambre) s'était donné libre carrière dans les pièces de réception, sans que le goût de mademoiselle daignât l'y contrarier. Les décorateurs de Munich n'avaient pas encore inventé leur style ; mais celui de Budapest ne manquait pas non plus de lourdeur et d'extravagance. Tous les meubles venaient de cette capitale, et l'ensemble, fort peu polonais, était outrageusement hongrois. Cela faisait songer aux halls des hôtels-palaces construits par la Société des Wagons-Lits.

Le chef-d'œuvre était la chambre à coucher de la douairière, peinturlurée jusqu'au plafond, où les nus ne semblaient pas moins téméraires que les raccourcis. Des miroirs de Venise fortement inclinés, reflétaient de biais toutes les figures en déformant la perspective, et l'on ne pouvait se défendre de croire, quand on pénétrait dans cette chambre privilégiée, que l'espace y avait beaucoup plus de trois dimensions. Il va de soi que le lit, plus large que long, était surmonté d'un baldaquin à quatre panaches de plumes d'autruches. Cette

somptuosité plus que royale, insolente, naïve, jurait avec un inimaginable désordre, outré jusqu'à la caricature. Les Lefebvre apercevaient partout les traces du déménagement précipité, de la déroute : au beau milieu du lit, un carton à chapeau gigantesque ; sur les fauteuils, dont trois ou quatre seulement étaient revêtus de leurs housses, des nippes qui traînaient ; une robe de bal, et auprès, une matinée tachée de poudre et de blanc gras comme un peignoir d'actrice ; une pantoufle de velours râpé sur un coussin dont l'enveloppe était un morceau de chasuble. Un secrétaire à cylindre, entr'ouvert, dégorgeait sur le tapis un flot de lettres, probablement intimes. Les trois curieux éprouvèrent le même sentiment de malaise que si on les eût en contrebande introduits dans une maison suspecte où la police vînt d'opérer une perquisition.

Quel cadre pour la vieille comtesse, et comme son logis lui ressemblait ! Cette friperie éparse évoquait si nécessairement les souvenirs de sa personne que Philippe la croyait là et avait peur de la voir tout d'un coup abîmée sur quelque sofa ; il la voyait par la pensée, ailleurs, à Paris où il l'avait connue, pareillement somptueuse et désordonnée, trop habillée, mal habillée, dégrafée, ramassant avec ses *balayeuses* toute la poussière de l'avenue du Bois. Il n'osait plus regarder Madeleine ; mais il devinait le sourire de la Française, de la « rangeuse », à l'aspect de ce tohu-bohu ; et il avait envie, comme Rex, de se serrer contre elle et de lui prendre la main. Il se sentait tout près de Madeleine, et si loin de cette femme — de ces deux femmes ! Il se sentait fort contre Zosia elle-même. Maintenant, il pouvait se hasarder chez l'étrangère : les influences étaient conjurées. Mais il jouait encore avec le danger qu'il échappait. Il osait murmurer, lâchement : « Les absents ont toujours tort. » Il aurait voulu au moins tressaillir quand le cicerone dit :

— Ici, nous sommes chez mademoiselle.

Qu'espérait-il donc? Il fut déçu. La chambre, meublée à la mode anglaise, était de la simplicité la plus rigoureuse. Rien n'y trahissait Zosia que la permanence d'un parfum. Philippe en fut troublé, à peine, et toutefois sa prudence inquiète lui conseilla de se dérober encore. Il saisit le prétexte de cette

banalité des choses pour hâter le guide, qui, par une porte étroite, le fit aussitôt passer dans l'atelier. C'était une pièce immense, où le piano de concert — que l'on avait oublié de fermer, — l'orgue d'église et plusieurs statues ébauchées de grandeur nature ne faisaient presque point d'encombrement. Le désordre n'y était pas moins insolent que dans l'appartement de la vieille coquette, mais c'était le désordre artiste, romantique, et Philippe ne savait plus si son goût de la mesure en était blessé ou violemment séduit. Désordre et génie, tous les arts confondus, Zosia les pratiquant tous. Il y avait, comme chez la mère, des costumes jetés sur tous les meubles, mais des costumes anciens, qui auraient pu être rangés dans des vitrines, qui prenaient une valeur singulière ainsi laissés à la portée de la main ; et au plafond, comme à une voûte d'église, une splendide tapisserie de drapeaux.

— Mais, — s'écria brusquement Philippe après avoir consulté sa montre, — il est plus de deux heures et demie, nous avons tout juste le temps d'arriver à la mine !

Rex lui lança un regard de tendre gratitude. Ils battirent en retraite, ils avaient l'allure de la fuite. Philippe pensait toujours : « Les absents ont tort. » Ils refusèrent d'explorer le parc et suivirent l'avenue, tout droit vers la grille. Soudain, Rex fit un léger cri :

— Oh ! papa, nous avons oublié...

Il courut vers un buisson, cassa une branche d'arbuste. Madeleine le réprimanda.

— Mais tu sais bien, maman, c'est pour l'expérience, pour tremper dans les lacs salés !

Et maintenant il cheminait, presque grave, portant le rameau de l'épreuve ainsi qu'un objet consacré, pareil à Lysis couronné de violettes, qui jusqu'à la minute du sacrifice jouait encore aux osselets.

Son impatience ne lui permit pas de garder longtemps un air de dignité. Il était si ému en arrivant aux salines qu'il aisait des drames des moindres choses. Ainsi, d'abord, il trembla que l'on n'y fût venu pour rien, parce que la question du prix à payer souleva une interminable discussion. Le tarif change selon le nombre des visiteurs qui font ensemble la journée, et selon l'éclairage qu'ils souhaitent. Les compagnons

de hasard des Lefebvre étaient trois Allemands et leurs Allemandes, fort économes, qui se fussent contentés de quelques chandelles. Philippe, pour faire plaisir à Philippe II, paya l'éclairage *à giorno* à toute la société.

Puis, chacun dut prendre une coiffure et un vêtement de mineur, et ce fut le grand amusement de Rex de voir sa mère si drôlement affublée. Enfin, la visite commença, et l'on essuya les boniments d'un guide non moins loquace que celui du château. Les discours étaient farcis de termes techniques. Les Allemands y paraissaient prendre un extrême intérêt. Les Lefebvre s'ennuyaient un peu. On ne leur faisait grâce de rien. Ces galeries, qui forment un labyrinthe de six cents kilomètres, n'offrent aucune variété. Elles sont disposées sur sept étages : il aurait fallu n'en parcourir qu'un seul, passer vite, et ne point fatiguer les yeux par la monotonie de l'éblouissement. Toutes les chapelles de sel se ressemblent, tous les étangs, et l'on aurait pu ne leur donner qu'une représentation du « bain miraculeux ».

Comme ils regardaient pour la troisième fois, un peu distraitement, l'enfant que l'on pose et qui demeure à la surface de l'eau trop dense, Rex fit soudain un cri de surprise et de joie. Philippe tourna la tête. Rex, à la dérobée, venait de tremper dans l'étang le rameau cueilli aux jardins de Zosia. Au fond, il ne croyait pas du tout à l'histoire que lui avait contée son père. Il était comme les élèves, à la classe de physique, qui croient toujours que l'expérience va manquer ; et c'est pourquoi il l'avait faite sans prévenir personne. Mais voici que le joli prodige s'accomplissait, et qu'à l'instant même qu'il retirait la branche de l'eau-mère, elle s'était couverte de diamants subitement cristallisés. Il brandissait l'aigrette splendide, et appelait :

— Papa !

Philippe n'était pas moins étonné que Rex, comme s'il eût douté aussi ; mais il ne pouvait pas être transporté de la même joie naïve, parce qu'il savait le sens de l'allégorie, et que l'enchantement du rameau métamorphosé en une parure illusoire lui signifiait son propre enchantement. Mieux qu'un examen de conscience, la vue de ces cristaux accumulés lui révélait le pareil prodige qui s'était accompli dans son cœur à

son insu, et depuis des semaines, des mois, des années, toutes ses pensées cristallisées autour de la pensée de l'étrangère.

Cependant Rex tendait vers lui la branche, et souriait comme un tentateur innocent, disant :

— Elle est pour toi, papa, je te la donne.

Philippe n'osa point ne pas la prendre. En retour, il fit cadeau à Rex d'un petit objet de sel, d'une statuette, que l'on vendait à la sortie de la mine ; mais il eut honte de cet échange inégal.

C'était lui à présent qui tenait, gauchement, l'aigrette, comme un objet très précieux, doué peut-être d'un magique et redoutable pouvoir, et il ne songeait pas sans un sourd remords que Philippe II, son fils, la lui avait donnée.

IX

LE DOUBLE PORTRAIT

A Paris, l'atelier de Zosia n'avait pas les mêmes proportions qu'à Wieliczka, ni le même aspect superbement romantique ; mais il était, pour Paris, très haut de plafond ; il communiquait à la bibliothèque par une de ces baies sans portes, alors de mode, qui suppriment, avec la clôture visible, le recueillement de l'intimité ; les deux pièces ensemble mesuraient douze mètres de long sur sept de large, et le décor était un parfait exemplaire du style peintre, qui passait depuis une dizaine d'années. Les modèles rigoureusement orthodoxes d'un style de décoration ne sont presque jamais l'œuvre de ceux qui l'ont inventé, mais de ceux qui le pastichent. L'imitateur ne se reconnaît pas le droit de modifier ni d'assouplir la règle qu'il n'a pas créée ; il est nécessairement plus royaliste que le roi. On n'a point fait sous Louis XVI d'aussi pur Louis XVI qu'aujourd'hui. Lorsque le snobisme, ou quelque intérêt du même ordre, se mêle de restaurer une tradition, il n'y peut souffrir aucune faute. C'est un peu l'histoire du protocole, qui « évolue » dans les cours et demeure inflexible dans les républiques.

Zosia voulait être prise au sérieux comme « artiste », et

tremblait d'être qualifiée « amateur ». Naïvement elle se croyait compromise par son nom, par son titre, par son origine étrangère, par son argent, et tenue d'être beaucoup plus artiste que n'importe qui, de l'être avec ostentation sous peine de manquer sa carrière. Elle s'avisa d'abord, après ne l'avoir pas soupçonné pendant plus de dix ans, que c'était une faute énorme d'habiter un appartement de Brésilien sur les Champs-Élysées, et qu'elle ne pouvait élire domicile qu'avenue de Villiers ou aux alentours, comme tous ses confrères de renom.

Elle fit cette découverte, entre parenthèses, dans le temps que la plupart des peintres qui avaient bâti en ces parages se voyaient obligés de revendre leurs hôtels à de grands bourgeois. Leur déconfiture lui permit de se procurer sans retard l'hôtel — l'hôtel de peintre qu'elle souhaitait : elle était pressée comme les Transatlantiques, qui câblent au départ et veulent trouver maison montée en arrivant ; peu importe le prix. Ou plutôt elle était pressée comme le Cid et tous les raffinés d'honneur en général, qui ne peuvent souffrir un délai de plus de vingt-quatre heures à une réparation ; c'est bien son honneur qu'elle croyait hasardé, tant qu'elle n'avait pas acquis le droit de cité dans la plaine Monceau.

Zosia donc avait délibéré de résilier son bail du jour au lendemain, moyennant une indemnité même très onéreuse, et non de louer à l'essai, mais d'acheter tout de suite l'hôtel particulier qui l'avait séduite à première vue. Mère-comtesse avait droit de veto, comme chaque noble à la diète de Pologne, mais elle était parfaitement incapable de l'exercer ; ce qui n'implique point du tout qu'elle approuvât la décision de sa fille. Au contraire, elle la jugeait absurde et ne se gênait pas pour le dire ; mais il lui suffisait de marquer son autorité par des récriminations bruyantes, assommantes et très raisonnables. Elle prenait, par principe, le contre-pied de toutes les fantaisies de Zosia. Elle criait, pour se démontrer à soi-même qu'elle était la maîtresse, la seule, et une maîtresse despotique. Ensuite, ayant libéré sa conscience, elle cédait.

Mère-comtesse avait, au surplus, des revanches assez agréables, Zosia n'étant qu'une *désireuse*, qui ne pouvait plus voir, même en peinture, les objets de son envie, sitôt

qu'elle les possédait et n'avait plus lieu de les désirer. Quand il fallut quitter pour jamais l'appartement des Champs-Élysées, et emménager dans l'hôtel, Zosia eut une crise de désespoir. La réaction cette fois était due à un autre de ses snobismes, le mondain. Elle pensa tout de bon s'être retranchée de la « société » en s'exilant dans le quartier des artistes, et comme elle tenait son journal, elle y écrivit le soir : « Cela me fait l'effet d'une déchéance. »

Mais le sort en était jeté. Outre la dépense (dont elle se moquait), une fausse honte lui interdisait de remettre l'hôtel en vente, d'annuler la résiliation du bail et de retourner à l'appartement. Elle procéda de mauvaise humeur, mais consciencieusement, à son installation, et dut reconnaître, en le faisant, que son nouveau logis était, du moins pour elle, d'une idéale commodité.

Ce petit hôtel n'était point si petit, et dix marches qui surélevaient le rez-de-chaussée lui donnaient une sorte de majesté. Il y avait jusqu'à deux vestibules, qu'une porte vitrée séparait ; puis l'escalier; le salon et la salle à manger, de part et d'autre, avaient des portes-fenêtres sur le jardin, assez vaste pour que les voitures y pussent entrer à la file et virer. Les chambres, au premier étage, étaient en nombre plus que suffisant, puisque l'on en comptait cinq. L'hydrothérapie même, sans satisfaire à tout ce que nous exigeons aujourd'hui, passait de beaucoup ce que l'on exigeait alors. Zosia s'était réservé tout le deuxième étage, soit deux chambres encore, l'atelier, la bibliothèque et un débarras, bref, un très luxueux grenier d'artiste. Elle y recevait le jour de trois côtés et d'en haut.

Le précédent occupant, selon l'usage, avait revendu à vil prix aux nouvelles propriétaires tous les meubles construits sur place, immeubles par destination, impossibles à caser ailleurs, notamment ceux du *studio*. Une lourde table carrée, dont les dessous étaient disposés pour ranger les cartons d'estampes, faisait partie de l'inventaire, plus quatre fauteuils hors taille, de cuir fauve, un peu fatigués. Les armoires, de chêne, étaient d'un style Renaissance riche, et polies, non par les ans, mais par un habile ébéniste. Zosia les avait remplies de ses livres anciens, dont elle possédait une belle collection ;

un bibliophile l'eût admirée sans approuver la méthode de classement ; car elle ne se souciait ni des époques ni des genres, ne cherchait que les effets de couleur et ne prenait garde qu'aux valeurs des reliures. Elle avait aussi la manie de mêler des photographies aux livres, pourvu que ce fussent des portraits d'elle-même ou de souverains.

Un panneau était réservé aux livres récemment parus, brochés, fripés, mais revêtus de dédicaces, que grâce à ses relations elle obtenait des auteurs, soit directement ou par intermédiaire. Ce panneau était à droite d'une cheminée monumentale, genre château de Blois, comme Philippe jadis en avait une dans son appartement de garçon. Une autre cheminée, non point pareille, mais de mêmes mesures et de même style, faisait pendant et vis-à-vis au fond de l'atelier. Ainsi les deux pièces communicantes affectaient une certaine unité de décoration ; mais l'atelier avait moins de tenue que la bibliothèque, et je ne sais quoi de plus rapin, malgré l'air de mondanité, malgré la profusion des divans, des étoffes, des tapis ; ce je ne sais quoi aussi d'ouvrier qu'on sent toujours chez les artistes, où il faut bien que les instruments de travail se voient.

Comme à Wieliczka, les accessoires militaires, uniformes et drapeaux, étaient ici à foison, mais ils juraient avec le décor, moins grandiose et moins historique ; et l'on ne voyait pas trop ce que Zosia en pouvait faire pour la pratique de son métier. Le vrai est que les installations des peintres arrivés lui avaient servi de modèles, et la plupart étaient les « profiteurs » de la guerre de 70. D'ailleurs, ils ne l'étaient déjà plus ; et Zosia n'avait aucune inclination à cette peinture bâtarde, ensemble d'histoire et de genre, de quoi l'on commençait à se dégoûter. Ses velléités étaient réalistes : naturalistes pendant huit jours, chaque fois que venait de paraître un nouveau roman de Zola. Bien que son sexe et sa superstition de la bonne société ne lui permissent point de fréquenter à la brasserie, elle savait dire de fort belles choses sur le plein air, et ce qui l'avait surtout fait résoudre d'acheter l'hôtel était le jardin, où elle avait la place de son chevalet.

Les tableaux ou esquisses de camarades qui tapissaient tous les murs des chambres, des salons, de l'atelier, accu-

saient assez naïvement ses préférences. Le grand favori était Bastien-Lepage. Elle ne se flattait pas de rivaliser avec ce maître pour les paysanneries ; mais, pour la peinture de la rue parisienne, elle ne pensait pas avoir de rival ; elle ne s'ignorait pas non plus au point de méconnaître qu'elle avait sur tous autres dons celui du portrait, ainsi que les artistes dont l'intelligence domine le talent. Elle en avait exécuté un de la concierge, qui pouvait bien être un chef-d'œuvre, et un de mère-comtesse, si effroyablement vrai qu'on avait peine à le regarder sans rire. Elle entreprenait le portrait de Philippe Lefebvre. Elle y travaillait, debout ; il posait, assis sur le divan, qui n'était point, par exception, à l'instar des divans de peintres, habillé de tapis d'Orient, mais tout de cuir fauve, avec de gros coussins noirs, comme dans les maisons russes.

L'idée de faire le portrait de Philippe était venue à Zosia soudainement, et l'avait aussitôt séduite, mais en même temps épouvantée. Cette grande hasardeuse voyait d'abord les difficultés d'une entreprise, et c'était plutôt son orgueil que sa prudence qui les lui montrait ; car d'avance elle était certaine de les vaincre, et ne doutait pas qu'en surmontant l'insurmontable elle ne se couvrît enfin de gloire, ce coup-ci. Elle était, quant à la gloire, ce que sont les autres femmes quant à l'amour, qui s'imaginent, chaque fois qu'elles aiment, aimer pour la première fois.

Comme elle tenait prodigieusement de sa mère, elle concevait héroïquement, et devenait la proie des *phobies* dès qu'elle commençait d'exécuter. Ses mises en train ressemblaient aux départs de la comtesse pour Nice ou pour Wieliczka, ou au voyage de M. Perrichon. Avant de placer au fusain sur la toile les traits intéressants, mais élémentaires de sa concierge, elle avait tâtonné plus de six mois, barbouillant ses albums de croquis et d'instantanés : elle ne pouvait guère, ne fût-ce que par convenance, faire moins de cérémonies pour Philippe, de qui elle prétendait peindre l'âme, qui la passait.

Ce portrait, elle l'avait d'abord pensé, puis causé, avec ses maîtres, ses amis, avec mère-comtesse qui ne connaissait rien à la peinture et à qui d'ordinaire elle défendait bien d'en parler, avec Philippe lui-même. Il était pourtant le dernier à qui elle eût confié son téméraire dessein. Elle ne s'y résolut

que le jour qu'elle lui put laisser voir deux ou trois crayons dont elle n'était pas trop mécontente. Il se récria d'admiration polie. Alors elle lui demanda très humblement s'il consentirait de poser.

Il n'essaya point de dissimuler que cette prière le flattait. Il comptait parmi ses connaissances beaucoup de peintres ; aucun ne lui avait jamais dit :

— Lefebvre, j'aimerais faire quelque chose de vous.

Leur réserve le mortifiait, l'inquiétait. Il se disait, amèrement :

« Ces gens-là ne pensent qu'à leur publicité. Ma figure n'a donc aucune valeur de réclame? Ils ne me croient pas *arrivé.* »

Son iconographie était mince. Elle se réduisait à une seule pièce, au portrait que Mercadier avait commandé à Séruys et que Famechon avait gravé pour le frontispice de son livre. Malgré le talent de Séruys, il n'en faisait guère plus de cas que d'une bonne photographie ressemblante. Il savait bien que l'œil de Zosia était plus pénétrant et ne s'arrêtait pas à ce premier degré de la ressemblance, que c'était proprement son moi qui allait poser devant elle. Il en était alarmé un peu à la façon des primitifs et des sauvages, qui ne croient pas que l'on puisse reproduire la forme ou l'aspect d'une personne humaine sans lui dérober quelque chose de son essence et de son principe vital. Il était singulièrement troublé de se devoir livrer nu et sans défense à un regard clairvoyant. Il n'avait aucune pudeur physique, et une pudeur morale farouche. S'il n'en eût craint le ridicule, peut-être eût-il refusé ce portrait que souhaitait si fort sa vanité.

Du moins retarda-t-il le plus possible l'instant de l'épreuve. Avec une hypocrite complaisance, il se prêtait aux bavardages dilatoires de Zosia. Il pesait avec elle ses scrupules, et en la reprenant de ses hésitations, lui en suggérait d'autres pour le lendemain. Rien qu'à discuter le décor, il gagna plusieurs semaines. Zosia voulait un fond symbolique. Autour de la figure de Philippe, elle se proposait d'évoquer l'une des patries de son âme, soit la Grèce, représentée par un profil de l'Acropole et par le fantôme du Parthénon blessé, ou un collège d'Oxford vêtu de lierre et de vigne vierge, avec une

échappée sur la campagne et la tour de Magdalen au lointain.

Philippe avait fait mine de prendre au sérieux ces extravagances, où il était bien déterminé à couper court en temps voulu. Il n'eut point cette peine, et Zosia revint d'elle-même au plus simple, qui était de peindre le fond de son propre atelier, où il y avait assez de bric-à-brac, et de faire poser Philippe assis sur le divan noir. Elle pensait maintenant tout sacrifier au visage, et le dessiner, et le modeler avec une précision, une minutie naïve, une sécheresse de primitif. (Son talent loyal et appliqué offrait, à cet égard, toutes les garanties.)

Il fallut bien alors que le modèle donnât au peintre sa première séance. Ce fut un supplice pour Philippe, qui, honteux de sa honte, se moquait de lui-même en se comparant à la Manette Salomon des Goncourt. Mais la question commençait pour lui au moment qu'elle cesse pour Manette, qui devient une chose plastique et indifférente dès que son dernier voile est tombé. Il ne put souffrir d'être à la merci de Zosia, et comme l'escrimeur qui prend le fer, il croisa son regard, son regard de liseur d'âmes, avec l'autre regard qui était pointé sur lui. Il eut un sentiment de revanche, et au moins d'égalité. Puis il connut son avantage.

Ce que Zosia savait lire aussi bien que lui-même dans l'âme d'autrui, elle était obligée par profession de le transposer. Son langage n'était point celui du vulgaire ni des penseurs. Elle ne s'exprimait que par la couleur, la nuance et la ligne ; Philippe avait sur elle toute l'incalculable supériorité de l'analyse verbale sur la représentation pittoresque. Il songeait — et une souriante, une triomphante ironie errait maintenant sur ses lèvres :

« Tu vois aussi clair et aussi profondément que moi. Je n'ai pas le pouvoir de te dérober, même les risées les plus fugitives et les miroitements de mon âme ; mais ils ne sont pour toi, en effet, que des miroitements. Tu les reflètes, tu n'es pas capable de les interpréter. Tu n'as que les images, et moi j'ai les mots, sans lesquels il n'est point de science ni d'intelligence véritable. »

Que lui importait de livrer son mystère intérieur, s'il le livrait à une muette qui ne pouvait le trahir que par signes?

Il ne souffrait plus auprès d'elle que la petite gêne de respect humain du pénitent, bien atténuée par la sécurité que procure le secret de la confession. Sa pudeur s'était d'abord trop cabrée pour qu'il ne sentît point le repos et le plaisir de la pouvoir abdiquer entièrement. Il goûtait avec une lâcheté singulière le soulagement de l'aveu forcé, sans réticence et sans risque.

Dorénavant, il ne surveillait plus sa pensée. Il lui permettait d'errer sans but. C'était pour lui un plaisir quasi pervers et une grande nouveauté : depuis des années il ne lui était pas arrivé de penser pour rien ; il avait défendu à sa fantaisie elle-même de s'égarer, il l'avait soumise à d'austères disciplines. Ici, un loisir long et forcé l'excusait de flâner ou de se recueillir, lui en donnait le temps et le droit. Jamais il ne s'était senti plus libre, ni plus seul : il oubliait la présence de Zosia ; et quand il s'en ressouvenait, il pensait alors par bravade toutes les choses qu'il tremblait qu'elle sût de lui, justement parce qu'il n'avait qu'à les penser sans les dire pour en livrer le secret à cette voyante. C'était un raffinement de cynisme et une sorte de péché muet. La jouissance en était âpre, insolente, et Philippe l'appréciait ; mais plus ordinairement il s'amusait, avec plus de naïveté, des caprices mêmes et des sautes de sa pensée libre. Elle était mise en branle uniquement par les familières et invariables images des objets que tous les jours il avait ici devant les yeux, et chaque fois elle prenait un biais imprévu.

Ce n'est guère qu'à la dixième pose que Philippe s'avisa de remarquer combien le style de l'hôtel Wieliczka rappelait celui de son ancien appartement de garçon, proche la place Malesherbes. La ressemblance d'abord la plus évidente était celle des cheminées, genre château de Blois. Elle frappa Philippe, mais un instant, et fut suppléée l'instant d'après par le souvenir d'une circonstance particulière et datée. Il se ressouvint du jour qu'il avait précipitamment quitté la maison d'Ashley Bell, pensant que la guerre allait être déclarée ; puis il avait appris en cours de route que l'incident n'aurait pas de suite et que ce n'était pas encore pour cette fois-ci.

Et cependant il n'avait point osé retourner sur ses pas, regagner Paumanock-house. Il était rentré chez lui. Seul

et morne, il s'était assis devant la cheminée trop mon mentale qui ressemblait à celles-ci; et il avait connu l'angoisse affreuse de ce qui est irréparable ou manqué. Puis, il avait cloué sur les cartouches de pierre les écussons de carton peint, les écussons des collèges d'Oxford, rapportés de là-bas. Tristement, il avait allumé sa pipe brasenose, et par la porte de la chambre voisine entr'ouverte, il avait cru entendre la voix de Rex — l'autre Rex, le parrain de son fils :

— Pourquoi vous taisez-vous, Philippe? Je ne dors pas, je vous écoute...

Certains hommes ont sur leur visage un empire assez souverain pour lui interdire l'expression des émotions ; mais c'est quand ils y songent et qu'ils font effort. Sinon, l'harmonie s'établit d'elle-même entre la physionomie et la sensibilité. Philippe eut soudain conscience de ressembler comme son propre fantôme au Philippe qu'il devait être ce jour-là. Il avait encore l'air de la jeunesse, mais il en avait perdu la fleur, et il sentit que sa figure d'aujourd'hui était encore plus triste, et en même temps que son malheur était cette fois sans remède. C'était, au fond, la même détresse, mais pour ainsi dire généralisée : il ne s'agissait plus d'un bel épisode de sa vie qui tournait court, mais de toute sa vie manquée. Minute divine et terrible ! Pâle imitation de l'agonie du Christ au jardin des olives !

Cette pauvre figure d'angoisse, Philippe en eut la vision intérieure, aussi claire que si un miroir suspendu en face du divan où il posait lui en eût renvoyé l'image penchée. Il ne bravait plus, à présent il avait peur ; et de toute sa volonté il ne voulait plus que, l'amer découragement qu'il était incapable de dissimuler ou de travestir, il ne voulait point que sur son front, dans ses yeux ternis, au pli de ses lèvres, Zosia en pût apercevoir et sans doute déchiffrer les signes.

A la dérobée, il lui lança un regard sournois, hostile, et fut bouleversé de la voir, comme lui-même, abandonnée, en proie. Elle qui pendant des heures, au cours de ce duel quotidien, lui assenait comme des coups de bec, des regards perçants, vifs, passagers, et aussitôt prenait sa note peinte du même geste qu'elle aurait chauffé une proie, brusque-

ment elle avait lâché sa besogne. Elle se laissait aller sur sa chaise, elle laissait pendre sa main que tirait le poids de la palette. L'ombre d'une pensée effrayante était sur elle ; mais plutôt elle n'avait pas l'air de penser, elle semblait en état d'hypnose : les yeux fixes, les traits durcis, enlaidis, une expression de rancune farouche ; et avec cela une immobilité, cette apparence de mort qui épouvante les témoins, fait qu'ils crient malgré eux : « Remuez donc ! Qu'avez-vous ? Parlez ! Dites quelque chose ! »

Philippe n'aurait su définir ce qui se passait en lui, ni, à plus forte raison, en elle ; mais il eut l'intuition — et la certitude — que c'était *la même chose*. Ce miracle de sympathie lui causa une émotion extraordinaire. Jamais il n'avait éprouvé rien de si violent, ni jamais il ne s'était senti si près d'une autre créature humaine. C'eût été, dans l'ordre de la nature, le geste le plus légitime, le plus sacré, s'il eût, à cette minute, pris et serré contre lui Zosia, et revendiqué le baiser qui est plus souvent l'échange de deux peines que de deux désirs ou de deux fantaisies.

Il était trop bien élevé, trop ennemi de tout romantisme. Il ne bougea point de sa place, et même il garda la pose. Ce fut Zosia qui, un peu plus tard, renoua la conversation, en même temps qu'elle reprenait son attitude de travail. Elle dit cette phrase inattendue :

— Le professeur... — elle cita le nom d'un médecin très illustre, — est venu deux fois dans la seule journée d'hier.

Puis, un silence, assez long pour que la réplique suivante fût à peine intelligible, quand Zosia dit :

— *Il* n'a plus besoin d'argent, cet homme, il ne tire pas à la visite. S'il vient me voir deux fois dans la même journée, c'est donc que je l'intéresse?

La communication était si parfaite entre Zosia et Philippe qu'ils auraient pu s'entendre à la rigueur sans le secours de la parole ; mais les mots, qui ne servaient que de repères à leur entretien silencieux, éveillaient tous les échos de leurs âmes et y faisaient un étrange bruit multiplié. Ceux-ci, qu'elle avait cependant prononcés d'une voix blanche et sans aucun accent, retentirent aux oreilles de Philippe comme le son d'une cloche funèbre, où il reconnut le glas de sa propre

pensée, désenchantée, inquiète, préoccupée de la faillite et du néant. La mort planait à l'entour d'eux, et leurs soucis, divers, mais suspendus à cette idée unique, en y aboutissant se confondaient.

Lâchement, il fit mine de ne pas comprendre, et osa répondre cette banalité :

— Qui pourrait vous approcher, Zosia, et n'être pas curieux de vous?

Elle haussa les épaules. Elle travaillait avec fièvre et tarda encore de répliquer :

— Je vous dis que c'est mon cas qui l'intéresse. Il n'est pas original, mon cas : je n'ai pas la prétention d'être poitrinaire autrement que la concierge. Mais il est pathétique, et ce médecin étudie la sorte de réaction que j'oppose à une fatalité si vulgaire.

Un imperceptible froncement de sourcil de Philippe lui rappela qu'il n'aimait pas la fausse science des gens du monde et les formules pédantesques. Elle s'irrita au plus haut point de cette inopportune improbation. Ceux que le doigt de la mort a déjà touchés, et qui le savent, ont bien le droit de s'exprimer comme il leur plaît. Elle prit le ton cassant, et parla sans suite, pour le heurter davantage :

— Avant tout, ce qui me paraîtrait le comble du ridicule, du démodé, du *coco*, ce serait de jouer un cinquième acte... Même avec le talent de Sarah... Et quand même Bastien devrait aussi faire mon portrait... Faudra qu'il se dépêche !... Non, je ne serai pas la dame aux camélias... Penser que toute une génération de poètes a vécu sur la tuberculose !... Avez-vous lu le livre de Rosny, où il décrit cette saleté?... Moi, j'ai des nausées quand je me représente ça, avec mon imagination de peintre.

Philippe fit un très violent effort pour dire à peu près de sang-froid :

— Est-ce que vous devenez folle?

Elle le toisa et repartit, toujours plus hautaine :

— *Il* m'a fait l'honneur, que vous ne me faites pas, de ne point me ménager comme la première venue, et de me dire exactement où j'en suis... Ou bien il a senti que, s'il ne me donnait pas d'abord un coup de massue, jamais il n'obtien-

drait de moi que je prisse les soins continuels, minutieux, assommants, faute desquels je serais peut-être morte dans six mois.

Philippe n'osa plus protester, elle poursuivit :

— Si je les prends, il paraît que je peux me défendre... vivre !... Même, assez longtemps... Dix, douze ans, davantage... Mais je ne guérirai pas... Oh ! je serai sage, obéissante, je lutterai... Vous qui savez le grec... lutter contre la mort, est-ce que cela ne s'appelle pas *agoniser* ?... N'insistez pas, vous n'avez pas besoin de joindre vos prières à celles du docteur et de maman. Ce n'est ni pour elle, ni pour lui, ni pour vous que je veux atteindre mon maximum et faire le plein de ma destinée : c'est pour moi. Vous ne vous êtes pas encore aperçu que je suis monstrueusement égoïste, mon cher?

Il repartit, non sans dureté :

— Comme tout le monde.

Mais cette fausse généralité ne visait qu'elle — et lui. De nouveau ils sentirent le contact ; et cependant chacun se retranchait dans sa détresse personnelle, jalousement.

— Voilà, — reprit-elle, — je suis condamnée avec sursis... Il n'est pas encore l'heure de se lamenter... comme maman, qui tous les matins — vous reconnaîtrez son tact habituel — me supplie de ne pas trop me hâter de mourir... Mais je suis condamnée sans appel et l'arrêt m'a été signifié : j'ai déjà réglé toute ma vie, tout mon reste de vie en conséquence.

Elle se tut, elle attendit, en vain, une question. Elle reprit :

— Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps ; mais, comme je n'en ai plus assez devant moi pour accomplir tout le programme que je m'étais tracé, il faut réfléchir, il faut choisir, froidement.

Elle fit encore une longue pause. Son regard était fixe et, naturellement, sa main oubliait de peindre. Sa pensée tout entière était absorbée en un seul objet. Elle méditait avec ferveur. Il semblait que, dans ce moment même, elle fît le choix tragique, alors qu'il était bien certain que depuis des heures et des jours, et durant ses pénibles insomnies, elle ne songeait point à autre chose. Mais elle était comme la comédienne qui a longtemps travaillé un rôle et le *répète* bien,

qui ne le *joue* qu'aux lumières, devant le public. L'attitude de Zosia était, en effet, théâtrale, d'une sincérité sinistre, due à la présence d'un spectateur. Philippe l'observait avidement. Il était élancé vers elle, comme ceux qui penchés sur le lit des agonisants essaient de surprendre le secret de la mort. Il pressentait que l'éternel problème se posait à elle comme à lui, en termes plus élémentaires, mais le même problème. Il se demandait : « N'est-ce pas elle qui me révélera le mot que je cherche en vain ? » Et il attendait avec anxiété l'oracle qui allait sortir de cette condamnée qui lui parlait face à face.

Il n'osait plus troubler par aucune parole la solennité de ce monologue, écœuré lui-même des deux ou trois répliques banales dont il avait cru devoir d'abord le couper, par bienséance.

— Je ne suis pas, — reprit Zosia, — une demoiselle bien élevée comme l'Iphigénie de Racine, et je me moque de finir décemment. Mon goût serait plutôt de m'en fourrer jusque-là, et je vous prie de croire que je ne l'entends pas comme l'autre Iphigénie ou Sophocle à Salamine : « Je veux bien mourir, ô déesse, mais pas avant d'avoir aimé. » Aimé... et le reste ! Jouir, mourir. Mais d'abord je ne veux pas bien mourir : je ne veux pas mourir du tout. Je veux rester.

— Rester? — murmura Philippe.

— Oui, rester, — fit Zosia, avec la volonté du désespoir. — Rester, PAR N'IMPORTE QUEL MOYEN.

Elle haussa encore les épaules.

— N'importe quel moyen? Je n'en ai pas trente-six : je n'en ai qu'un, mon art; je veux rester comme grande artiste. J'ai encore le temps, — poursuivit-elle en pressant malgré elle son débit, et cette volubilité instinctive était comme le symbole de l'affreuse urgence. — J'ai le temps pourvu que je me soigne, que je me prolonge, et que, d'autre part, je calcule bien mon effort... D'ailleurs, un chef-d'œuvre suffit... Votre portrait... Pourquoi pas?... C'est curieux... Banville me disait une fois, chez Goncourt : « Comment, mademoiselle Wieliczka, vous avez la prétention de faire le portrait des autres? Mais les peintres ne font jamais que leur propre portrait ! » Voilà un mot admirable. Quelle profondeur d'esprit

avait ce Pierrot, avec sa modestie narquoise ! Et les imbéciles ont décidé qu'il n'avait que la forme !... Philippe... savez-vous pourquoi je me suis rappelé le mot de Banville?... Parce que tout à l'heure, vous avez eu, sans vous en douter, une expression sublime de détresse, de peur du néant... J'avais cessé de peindre, un instant, j'étais lasse, brisée..., je regardais en moi-même : j'y relisais ma condamnation... Et puis, j'ai relevé les yeux, je vous ai vu... et j'ai cru regarder encore en moi... tant vous aviez... ma pauvre figure !... Alors, vite, je me suis remise au travail... pour attraper ça, pour... pour faire... non pas VOTRE portrait : LE MIEN... Mais vous n'aviez pas tenu la pose, à quoi pensiez-vous donc?

— Quel est l'homme, — répondit évasivement Philippe, — qui peut tourner les yeux au dedans de lui-même, sans y relire, comme vous dites, sa condamnation?

— Belle phrase, quand on a votre santé ! — fit-elle, trahissant sa rancune contre tout ce qui n'était pas désigné pour une mort prochaine.

Mais l'artiste fut la plus forte, et elle reprit, d'un ton si passionné qu'il devenait équivoque :

— Relisez-la donc, Philippe, pour bien me ressembler, et pour que NOTRE portrait soit vraiment l'image indivise de nos deux âmes pareilles... Vous venez de m'enseigner une chose... que j'ignorais... c'est tout ce qu'il peut y avoir de sensualité dans cette besogne si mécanique de peindre... « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! » disait la dame italienne en prenant son sorbet : c'est un péché maintenant de faire ce portrait, quel bonheur !... C'est une espèce de possession... de don réciproque... de don nuptial... Le seul que je me permette ; car, je vous le disais, il faut choisir : eh bien, j'ai choisi... Tout ce qui me reste de force, de temps, je le consacrerai... à ma gloire... Je sacrifie la fête, le monde, l'amour... Je mourrai sans avoir aimé... Je ne connaîtrai pas... cela... que j'ai désiré si ardemment... Au moins, si j'y renonce, ne croyez pas que ce soit par vertu : c'est par économie... et par hygiène... Je ne serai jamais à vous, Philippe... jamais autrement que sur cette toile... Et Dieu sait pourtant !... Vous vous rappelez, quand j'étais petite... Je vous disais que je voulais tout l'amour... et que je le préférais hors mariage

parce qu'on n'a qu'un mari et plusieurs amants... Et j'ajoutais : « Pourquoi pas vous? » J'avais l'air de rire, mais je pensais à vous très sérieusement... Comme vous pensiez à moi... Car vous avez toujours pensé à moi, ne dites pas non... Quand j'étais encore une toute petite fille... oh ! précoce... enfant-prodige... j'ai senti rôder autour de moi votre désir épouvanté... En ce temps-là, j'aurais bien juré que cela nous arriverait un jour... Moi, je n'avais aucun scrupule... et j'avais de la patience... et de la ténacité... Et puis, je ne me savais pas condamnée... Et maintenant, parce que vous l'êtes aussi, paraît-il, — comme tout le monde — nous voilà plus près l'un de l'autre, plus l'un à l'autre que nous n'avons jamais été... Et cependant nous ne serons jamais l'un à l'autre comme le vulgaire l'entend... jamais, sinon là-dessus.

Elle touchait la toile. Soudain, elle se renversa, crispée. Philippe courut à elle, lui demanda d'une voix sourde ce qu'elle avait. Mais elle ne put répondre. Ses dents étaient serrées, ses yeux trop grands ouverts. Rien cependant n'annonçait une perte de conscience, et Philippe hésitait de la prendre dans ses bras. Elle s'abandonnait : il la soutint, si légère ! Il allait la déposer sur le divan noir, elle eut un geste d'effroi et de révolte.

— Oh ! non... Pas ce catafalque !...

Il la conduisit jusqu'à une grande bergère où il l'installa commodément. Elle se taisait, elle avait baissé les paupières, elle faisait de grandes aspirations et, peu à peu, retrouvait le rythme de son souffle.

Puis elle murmura :

— Ce n'est rien... de la fatigue... Pendant que je travaille, je ne la sens pas, et tout d'un coup elle me terrasse... Voilà ce que j'appelle ménager mes forces !

Elle se ranimait, presque trop. Le sang, les couleurs vives revenaient à son visage, et l'esprit, et le sourire. Elle dit :

— La séance est finie, bien entendu. Venez voir ce que j'ai fait de *nous*.

Elle voulait se lever, il ne le permit point et roula le chevalet jusqu'à elle. Est-ce le jour différent qui modifia l'aspect de l'image? Ou Zosia vraiment avait-elle réussi à saisir le désespoir qu'un instant elle avait surpris dans le regard, dans

l'âme de Philippe? Quand il se vit et se reconnut avec la marque fatale sur son front, il fut bouleversé. Elle fut émerveillée. Elle avait plus d'orgueil que de confiance et ne soupçonnait pas toutes ses ressources. Son égoïsme féroce d'artiste ne put retenir un cri de victoire. Philippe en fut blessé profondément. Elle le sentit, et eut une peur affreuse qu'il ne la chassât pour ce crime. Toujours empoisonnée de littérature, elle se jugeait aussi vile et dénaturée que la Faustin, qui au chevet de son amant étudie les grimaces de l'agonie. *Turn out that woman...* Elle se cramponnait à Philippe ; il avait eu un mouvement de colère et d'aversion, mais il fut vaincu par cette faiblesse, par cette prière muette. Et maintenant ils demeuraient si près l'un de l'autre que leurs joues brûlantes se touchaient. Ils ne disaient plus rien, ils rêvaient tous deux au mystère de cette ressemblance que symbolisait le portrait inachevé.

Mais ce mystère n'était ignoré que de Zosia, et elle voulut enfin le connaître. Sa curiosité de femme renaissait avec ses forces. Elle dit à Philippe d'une voix basse, avec ces câlineries qu'elles ont pour nous dérober un secret :

— Quelle mort aviez-vous donc commencé de mourir, vous, quand cette détresse a passé dans vos yeux?

Et elle ajoutait, en elle-même :

« Cette détresse qui est un peu à moi, puisque je l'ai si bien rendue ».

Il ne se défendit pas.

— J'ai songé, — dit-il, — parce que je ne sais plus quel objet s'est trouvé devant mes yeux, j'ai songé à ma défaite, et j'ai vidé d'un seul trait toute la coupe de ma vie manquée.

Elle protesta, d'un cri, aussi violent et sincère que si l'épithète malsonnante l'eût elle-même atteinte, dans ce moment que son orgueil venait d'être exalté au plus haut point, et qu'une fois de plus elle s'était enivrée de gloire et d'illusion. Philippe offensait sa religion la plus jalouse et blasphémait son admiration la plus intolérante, celle qu'elle avait pour lui. Elle admirait surtout qu'au rebours de l'impertinent conseil d'Épictète, il eût plié le destin et la nature même à sa volonté, ordonné sa vie comme une belle œuvre d'art, enfin qu'il eût l'avenir devant lui.

— Ma pauvre petite Zosia, — dit Philippe en souriant tristement, toute vie est manquée.

Elle s'apaisa aussitôt, et devint attentive, docile, bonne élève avec une touchante humilité. Chaque fois qu'un mot frappant donnait l'éveil à son intelligence, sa turbulente sensibilité se taisait soudain et se faisait, pour ainsi dire, toute petite, pour écouter la raison. Elle tourna vers Philippe ses grands yeux, maintenant ingénus et sages, elle murmura :

— Expliquez...

Elle était prête à boire ses paroles et à se pénétrer de son enseignement. Philippe, lui, ne la regardait plus. Il avait courbé la tête et, par brèves phrases mornes, il débitait sa confession, qui s'adressait à elle et semblait ne s'adresser à personne.

— Le plus formidable et le plus vulgaire des lieux communs, Zosia... celui de la mort que nous n'acceptons pas... Si nous l'acceptions, quelle raison aurions-nous d'être?... Et les philosophes déclarent que philosopher c'est apprendre à mourir ! Ils n'ont jamais rien inventé de si sot, puisque vivre, c'est uniquement refuser de mourir... Les physiologistes sont plus sages, ils définissent la vie : résistance à la mort... Mais comme cette résistance finit toujours par être vaine et par céder, voilà pourquoi il faut bien dire : « Toute vie est manquée... » Je ne veux pas mourir, Zosia... J'ai eu peur de mourir jusqu'au jour où j'ai su que j'allais être père ; mais ce jour-là, j'ai senti que j'étais immortel.

» Et voilà que c'est encore un mensonge ! Mon fils n'est pas moi. Il ne me continue pas : il me succède. Il prendra ma place après m'avoir poussé de l'épaule et m'en avoir chassé. Il m'a déjà condamné dans son cœur. Moi aussi, Zosia, je suis condamné.

Elle s'était, par une lente manœuvre, instinctivement rapprochée de lui, comme si elle eût redouté qu'il ne fît un geste trop violent qu'elle voulait être à portée de retenir ; car c'est lui à présent qui s'exaltait, et elle qui semblait, en l'écoutant, le surveiller.

Il reprit :

— Un fils !... Ah ! Zosia, comme je me suis aimé en lui ! Jamais la maternité n'a été si animale que ma paternité. J'ai assisté à son enfance comme à la reprise d'une pièce que

j'avais jouée jadis, et dont je murmurais en même temps que lui, à lèvres closes, le texte inoublié, Quand il a balbutié ses premiers mots, il m'a semblé que c'était ma langue qui se déliait. Il m'a semblé refaire avec lui toutes ces acquisitions de l'esprit, innombrables et hâtées, qui ne sont permises qu'au premier âge. Avec lui, j'ai regoûté cette ivresse de la connaissance qui se précipite dans l'âme comme un torrent, des joies, des vertiges, des fatigues que supporte la fragilité de l'enfant et qui accablent l'intelligence adulte.

» Avec lui, je me suis élancé à la puberté. J'en ai une seconde fois éprouvé les pudeurs hypocrites et les risques. J'ai deviné, j'ai épié tous les mystères de sa floraison. Je l'ai regardé devenir grand et devenir beau, avec le même trouble qu'un Narcisse qui se penche sur sa propre image. J'ai eu l'orgueil, en même temps que l'amour, de cette beauté qui était la mienne. Mais nous autres, Zosia, nous avons beau aimer la forme, le corps, et être supérieurs dans le matérialisme quand il nous plaît de nous y borner : nous sommes avant tout des êtres spirituels. Ce qui me transportait, c'était de sentir que l'âme de Rex était faite de la même étoffe que la mienne, qu'elle était une émanation de moi. Eh bien, elle n'est toujours que cela, elle ne peut être que cela ; et elle est devenue si totalement, si minutieusement différente de la mienne, dans le plus petit, dans le plus insignifiant détail, si subtilement, si perversement, avec tant de parti pris que je crois en vérité qu'elle le fait exprès.

» Vous rappelez-vous la lettre que vous m'avez écrite quand mon livre a paru? Vous me prédisiez que je serais dépassé par mes disciples et qu'ils m'attristeraient en interprétant ma doctrine plus logiquement que moi et à rebours de moi qui l'ai conçue. J'ai reçu cette lettre au moment que je partais pour la Grèce. J'y avais à peine jeté les yeux. Je l'ai lue dans le sleeping, et entre chaque phrase, à la dérobée, je regardais mon fils qui s'était endormi. N'est-ce pas lui que votre doigt me désignait? Je vous ai souvent haïe pour cette prophétie menaçante, mais je n'aurais pu croire qu'elle s'accomplît avec une si féroce ponctualité : mon fils est toujours moi-même, et il est exactement le contraire de moi. Je l'aime toujours et il m'aime avec une passion maintenant doulou-

reuse ; et cependant il est mon ennemi. J'ai cru longtemps que c'était vous l'ennemie et l'étrangère : c'est lui l'ennemi et l'étranger.

» Il m'admire plus ingénument que je ne me suis jamais admiré moi-même, et il a beaucoup plus que moi le sentiment que ma vie est manquée. Seulement, lui, il prend son parti de la chose ; d'autant qu'il a aussi le sentiment, la certitude qu'il réussira où j'échoue ; et il me sacrifie, moi, son idole, d'un cœur léger. Il pense, avec tous ceux de sa génération, que nous sommes une génération finie, qui n'a pas donné sa mesure. Ils n'en accusent que les circonstances, tout en marquant quelque dédain de notre caractère, qui est pourtant leur caractère ; mais, du caractère, les jeunes se vantent d'en avoir un peu plus que nous ; et Rex ne pose même pas la question si les circonstances le serviront mieux qu'elles ne m'ont servi : il en est sûr.

» Toutes ses idées, qui sont en effet les miennes, sont la contre-épreuve des miennes. Nous nous ressemblons de tout point. Sa voix est tellement ma voix qu'elle me cause un effroi mystérieux. Quand il parle, je tressaille, et il me semble que c'est moi qui ai parlé et entendu. Eh bien, cette voix, qui est ma voix, dit, avec les mots dont je me servirais, et les mêmes nuances, des choses dont il n'est pas une qui ne me contrarie et ne me blesse... Tenez... jusqu'à des bêtises... comme ceci, que je rougis de vous rapporter : il est chaste. Et j'ai... une mauvaise honte de cette virginité par principe, qui est le désaveu de mon paganisme et de mon libertinage.

» Je crois qu'il se ferait prêtre s'il avait une religion positive. Il n'en a pas — jusqu'ici : tout me semble possible, même une conversion. En attendant, il veut se faire soldat... Il n'a pas de religion positive, mais il a l'esprit religieux ; et j'en souffre, moi, si scrupuleusement respectueux de la conscience d'autrui, que je ne ferai jamais rien pour dissiper les brouillards qui s'accumulent autour de la sienne. J'en souffre, comme souffraient, il y a une quarantaine d'années, les bons maris libres penseurs qui n'osaient pas empêcher leurs femmes d'aller à confesse.

» Mon fils m'adore, et c'est parce qu'il m'adore qu'il souscrit les doctrines les plus injurieuses pour moi, où l'in-

cline son mysticisme inconscient. Il croit que sa vie est destinée à expier la mienne ! Et cette tâche suffit à son ambition, elle l'enthousiasme, il ne veut pas d'autre raison de vivre. Voilà comme il entend me continuer... et voilà... ma grande faillite.

— Mais, — s'écria Zosia, — il n'est pas possible que cela soit arrivé tout d'un coup, en un jour !

— Non, sans doute, il n'est pas possible ; mais, pour moi, cela revient au même, car j'en ai eu la révélation soudaine un beau jour — je ne saurais d'ailleurs vous dire quel jour, ni même si c'est récemment ou il y a longtemps... si ce n'est pas tout à l'heure. Auparavant, rien que des angoisses... intermittentes... quelques signes... que sur le moment je n'ai pas bien compris... ou qu'un moment après j'ai oubliés... Et puis... la vision du désastre... L'avenir infini que j'escomptais, fermé... Et la solitude... Malheur à celui qui est seul !...

— Et votre femme? — dit, après un court silence, Zosia, d'une voix plus basse, où il y avait certainement une expression très féminine et assez médiocre de jalousie.

— Ma femme? — répondit Philippe, hésitant... — Je ne sais pas... je crois...

Il baissa la voix aussi, comme pour proférer un timide blasphème.

— Je crois que nous sommes... trop unis, trop intimement confondus... Je ne me sens pas moins seul, moins terriblement seul avec elle... Pour s'aider, il faut être vraiment deux.

A ce moment, ils entendirent les bruits qui annonçaient ordinairement l'approche de mère-comtesse : cris perçants, pas lourds sur les marches, portes claquées. Cette dame, transgressant des défenses réitérées maintes fois, s'apprêtait à faire irruption dans l'atelier de sa fille. La nuit était tombée. Zosia, vivement, alluma le grand soleil de cuivre du plafond, et Philippe se dirigea d'avance vers la porte, pour n'avoir pas l'air de fuir parce que la comtesse arrivait. Elle le retint, plusieurs minutes, par des politesses d'une cérémonie tout orientale, et quand elle lui permit, en soupirant, de prendre congé, se rejeta sur sa fille, qu'elle accabla d'importunes questions et d'homélies hygiéniques.

X

ÉCLAIRCIE ENTRE DEUX NUAGES

Ce *t* de courtoisie, qu'on ajoutait à *égoïsme* quand on parlait de Philippe Lefebvre, n'était pas une lettre si vaine que sa modestie feignait de croire. Elle accusait la différence très réelle de deux égoïsmes : celui des hommes de rien qui est inconscient ou sournois, toujours vil, et celui des hommes supérieurs qui, loin de se renier, se proclame, qui ne diminue point son âpreté en y ajoutant l'orgueil de la conscience, mais qui atteint par cette franchise à la grandeur.

Philippe, dans les situations extrêmes, gardait rigoureusement le contrôle de soi. Cependant qu'il retournait chez lui après ce long assaut, ne doutant point qu'il ne fût à un moment de son histoire, il en repassait les phases, et il se taxait, non sans complaisance, de quelque monstruosité.

De quel droit reportait-il sur lui-même toutes ses pensées? Zosia venait de lui faire entendre la plainte du condamné à mort, qui touche les plus durs, même si le style n'en est point naïf, et il n'avait su lui témoigner aucune compassion ! Tout au plus lui avait-il fait écho, en répondant à l'appel de sa détresse par le commentaire d'une autre détresse, morale, presque philosophique, et ordinairement plus facile à souffrir. Les cris de leur douleur, malgré tout commune, leur avaient révélé l'amour latent, bien qu'à peine en eussent-ils prononcé le nom; et Philippe n'emportait de cette funèbre Oaristys nul parfum de tendresse, nul souvenir passionné! Il n'emportait que la délectation morose de sa gêne, qu'il venait d'aggraver encore en lui donnant par ses discours une intolérable précision. Quelle sécheresse ! Il ne s'adressait d'ailleurs aucun reproche : sa clairvoyance était impitoyable aux autres et à lui-même, et il n'avait pas le pouvoir de l'aveugler, il n'avait pas le droit de grâce ; mais son genre n'était point de juger.

Il n'était pas non plus superstitieux de certaines convenances, et il se souciait peu de n'éprouver pas exactement les émotions qui semblent de règle après un aveu réciproque,

même si enveloppé. Est-ce parce qu'il ne les éprouvait point? Il n'était tourmenté d'aucun remords et n'avait le soupçon d'aucune infidélité. Ce qui le faisait marcher courbé comme un vieillard et avec une si morne lenteur, c'était uniquement le besoin de retarder l'instant où il se retrouverait en présence d'êtres bien-aimés, avec lesquels il ne se sentait plus en harmonie.

Une contrainte mal définie régnait depuis quelque temps dans le beau logis des Lefebvre. Cela n'était point venu à la longue, mais, comme le changement de Rex, dont Philippe parlait tout à l'heure à Zosia, brusquement. Les trois personnes de cette trinité s'étaient avisées soudain que l'accord, entre elles, était rompu. Il l'était sans doute depuis bien des jours, des semaines et des mois. La contrainte, morale, était pratiquement physique; elle se trahissait par un embarras. Madeleine, qui le marquait moins, en était peut-être plus affectée; mais elle était plus secrète que son mari et que son fils, plus résignée aussi, enfin, elle était femme : elles savent taire leurs douleurs, les dissimuler ou les vaincre; elles souffrent plus en autrui qu'en elles-mêmes, et comme par procuration; elles ne sont jamais *égoïstes*.

Madeleine lisait les sentiments des deux Philippe dans leurs yeux, et sa peine était de les refléter. La contrainte de Rex était comme cette pudeur des adolescents qui succède tout d'un coup à l'immodestie ingénue de l'enfance. Il ne voulait point changer de façons, et par habitude il embrassait encore son père, mais avec la gaucherie triste des hommes. Ils étaient maintenant deux hommes; souvent, quand ils se regardaient, il leur arrivait de rougir ou de baisser la vue. Cette gêne aurait pu avoir son charme : ils n'en connaissaient que l'amertume et, si l'on peut dire, la nostalgie. Souvent aussi, hélas! ils se taisaient. Non qu'ils n'eussent rien à se dire, mais ils n'osaient rien se dire. Ils avaient tous les deux trop de tact, qui mal à propos les avertissait que, par une incroyable mauvaise fortune, ils ne pouvaient plus dorénavant s'approcher sans se heurter. Ils étaient ensemble comme les gens qui ont la main malheureuse et qui ne hasardent plus de toucher aux objets précieux. Et jamais leur tendresse n'avait été si profonde, si délicate; mais leur amour, ainsi

que tant d'amours, n'était fait que de rancunes passionnées.

Ce malentendu des pères et des fils est probablement l'état normal ; mais l'extrême culture de Philippe et de Rex en irritait chez eux le sentiment et ne leur permettait pas de s'y résigner avec ce médiocre fatalisme qui est aussi de règle dans toutes les familles ; et, d'autre part, l'élégance de leur esprit en sauvait si bien les apparences que tous les étrangers s'y trompaient, ils s'y trompaient eux-mêmes quelquefois. En dépit de silences trop fréquents, plus rares devant témoins, leurs conversations semblaient toujours animées, enjouées, intéressantes et, dans les occasions, d'une portée ou d'une solidité remarquable. Les passants ne prenaient garde qu'à l'agrément de leur commerce et ne soupçonnaient point la tragédie perpétuelle, la tragédie sans repos ni entr'actes qui parfois les laissait brisés, à la suite d'un de ces repas charmants où ils s'étaient prodigués tous les trois afin de se faire illusion, et aux autres.

Jamais Philippe n'avait plus redouté l'épreuve de la réunion de famille et du dîner que ce soir en quittant Zosia. Et pourtant, comme il ne haïssait pas à jouer la difficulté, il conta aux siens, en arrangeant un peu les choses, ce qui s'était passé dans l'atelier aujourd'hui, il cita même le mot de Banville : « Un peintre ne sait faire que son portrait. » Il ne pouvait rien répéter de l'étrange dialogue qu'il avait soutenu avec Zosia, et qui était le commentaire de la boutade ; mais il ne songeait qu'à ce commentaire ; et il envisageait son fils, dont il admirait la fraîcheur insolente, l'étrange pureté. Il faisait malgré lui des comparaisons. Il se rappelait quel fantôme était devenu, au crépuscule, le symbolique double portrait.

Il put à ce moment goûter une de ces joies fugitives qui l'illuminaient encore par éclairs, et croire qu'il avait retrouvé Rex. Le jeune homme jeta un cri léger, et d'un accent tellement puéril que son père et sa mère ne purent se défendre de rire. Philippe lui demanda ce qu'il avait.

— J'espère bien, — dit Rex en rougissant, — qu'elle ne s'est pas avisée de donner raison à monsieur de Banville et de te peindre à sa ressemblance.

— Pourquoi? — dit Madeleine sans arrière-pensée. Mademoiselle Wieliczka est très jolie.

— Oui, — dit Rex en faisant la moue.

Puis il se tourna vers son père, et, avec une gentille impertinence :

— J'aime mieux ton genre de beauté.

— On sait pourquoi, — dit en riant Philippe. — C'est de la coquetterie.

Rex fronça le sourcil et rougit encore. Il était flatté de ressembler à son père, mais ne souffrait point qu'on lui dît à bout portant qu'il était beau, et rien ne le mortifiait comme de paraître quêter les compliments. Celui-ci même le fâcha tout de bon, et c'est d'un ton boudeur qu'il répliqua :

— Il ne s'agit pas de beauté. Mademoiselle Wieliczka est très jolie, c'est convenu... Et encore ça dépend des goûts... Mais elle n'est pas jeune. Elle n'a jamais été jeune. Te rappelles-tu, chez monsieur de Goncourt, le premier dimanche que nous l'avons vue? A treize ans, elle en paraissait vingt. Et maintenant... Maintenant, — ajouta-t-il avec une férocité singulière, — ma foi! on ne sait pas quel âge lui donner... Vraiment, *elle n'a pas d'âge.*

Ce mot fut un coup de poignard pour Philippe ; mais Rex avait l'art de guérir les blessures qu'il faisait.

— Et toi, — murmura-t-il, comme en extase, — tu es jeune!... Tu es si jeune, papa!

Cette jeunesse incroyable de son père l'attendrissait à tel point que des larmes lui étaient montées aux yeux.

Peut-être qu'un autre jour, Philippe, le liseur d'âmes, aurait senti d'abord la cruauté naïve de cet étonnement. Mais, après le funèbre débat de la journée, il lui parut que ce cri de Rex lui signifiait la grâce que déjà il n'espérait plus. Vivre! Toute la férocité de l'enfant se communiqua soudain à l'homme. Il fit égoïstement réflexion que Zosia pouvait être mourante : rien ne l'obligeait de la suivre au tombeau, même d'une façon allégorique. Il la renia dans son cœur et jeta un regard d'adoration au fils en qui il se survivait. Il n'avait pas goûté depuis bien longtemps une telle plénitude de joie et d'amour paternel.

Aussi voulut-il s'offrir une petite fête qu'il ne se permettait plus depuis bien longtemps. Jadis, le soir, quand Rex avait quitté ses parents et s'était retiré dans sa chambre, il était

convenu tacitement que Philippe avait le privilège d'y aller lui dire bonsoir une seconde fois. Il usait même chaque soir de nouveaux subterfuges, qui ne trompaient personne, pour y aller beaucoup trop tôt et s'y attarder davantage. Puis Rex avait grandi...

Ce soir, Philippe voulut renouer avec l'habitude ancienne. Le cœur lui battait comme s'il eût fait une chose défendue. Il était si intimidé qu'il n'osa point aller trop tôt dans la chambre de Rex, il n'osa pas y aller tout de suite, mais enfin il osa. Et comme jadis, et comme si Rex l'eût attendu, il entra, sans frapper.

Rex pourtant ne trahit point de surprise. Il sourit en voyant son père. Il lisait, accoudé. Philippe s'assit familièrement sur le bord du lit, et Rex s'appuya contre lui, apprivoisé.

— Tu lis? Qu'est-ce que tu lis? — dit Philippe, plutôt par contenance que par curiosité.

Rex ne répondit pas, mais montra le livre. C'était l'*Imitation*. Philippe ne put se défendre de dire :

— C'est de bien mauvais latin !

Cependant le charme ne fut pas rompu. Cette lecture aurait dû lui rappeler, elle ne lui rappela point le principal des griefs qu'il avait contre son fils, et qu'il énumérait cet après-midi à Zosia si douloureusement. Philippe ne concevait plus d'inquiétudes. L'être vivant, sa créature, qu'il respirait ici, avait trop de force et de santé, pour que le vent de mort, qui à travers le livre désolé souffle du fond des anciens cloîtres, pût désormais étioler cette belle fleur de jeunesse et en disséminer le parfum. Il se retira, tranquille,

— Bonsoir, — dit-il simplement.

Et il le baisa au front ; puis il se souvint, et pieusement il toucha de ses lèvres les mains de Rex, qui naguère, plus petites, s'étaient réunies et creusées pour recueillir, à la source de Castalie, quelques gouttes d'une eau divine et lui présenter la communion.

Le livre avait glissé à terre. Rex n'y prit point garde et ne se pencha pas hors du lit pour le ramasser.

— Tu veux que j'éteigne ta lumière? — dit Philippe.

Il secoua la tête.

— Tu veux lire encore?

Il répéta le même geste, et soudain, avec cette impérieuse puérilité, plus charmante chez ceux qui ne sont plus enfants, il dit :

— Je veux te voir jusqu'à ce que tu sois parti.

Son regard, en effet, suivit jusqu'à la porte le visiteur bien-aimé, et aussitôt cette porte refermée, Philippe l'entendit qui éteignait, afin de ne plus voir personne jusqu'à demain matin après avoir vu son père. Ces enfantillages ravissaient Philippe. Il les comprenait si bien ! Et comprendre, n'est-ce pas égaler? « Papa, tu es jeune ! Comme tu es jeune ! Mademoiselle Wieliczka n'a jamais été jeune, elle n'a pas d'âge... » Il la reniait encore. « Je vous dis en vérité que cette même nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. » Puisqu'il fallait choisir, d'elle ou de Rex, il choisissait Rex, et la Vie.

Au lieu de rejoindre Madeleine dans le petit salon, il erra quelques instants dans le jardin, et il se rappela le jardin privé, où, le soir de son arrivée à Oxford, il s'était glissé comme un voleur. Puis il fut dans la bibliothèque, et parce que l'idée de la Vie, de la Vie essentielle, le hantait, il prit machinalement sur la table le volume d'Ashley Bell, *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, le même exemplaire qu'il avait acheté là-bas le second jour et, comme un livre défendu, feuilleté d'une main qui tremblait, parmi les secrets sentiers du Magdalen Walk et les berges du Cherwell divisé.

Il laissa le livre s'ouvrir de lui-même aux pages qu'il avait lues le plus souvent. Jamais il n'avait pu les lire sans quelque émotion ; mais ce soir c'était la même émotion — oh ! il la reconnaissait bien ! — la même que le jour qu'il avait inventé le trésor, le même trouble et le même transport, et le même effroi mystérieux ; et cette joie étonnée, naïve, de découvrir qu'un téméraire a osé exprimer ce qu'on ne croyait pas permis, le *nefas*, et que maintenant c'est dit, c'est dit pour l'éternité, c'est écrit, et la foudre n'est pas tombée du ciel !

Avec le même frémissement que ce jour, qui était le plus grand jour de sa vie, il récita les versets ingénus où toutes les joies de la chair sont exaltées ; et en les récitant il revoyait par la pensée les gazons frais et la rivière, la berge abrupte,

le tronc d'arbre oblique, et le Maître environné de ses disciples, parmi lesquels Rex, l'autre Rex, Tintagel, brillait comme le soleil au milieu des étoiles. Il se rappelait, en souriant comme alors, de quel âpre accent Tintagel avait dit ces mots baroques :

— Il est admiré. La plupart se tiennent néanmoins à l'écart de lui, à cause du caractère sexuel de ses poèmes.

Il avait un peu honte, un peu d'équivoque fierté, de n'être pas moins enivré que jadis par ces mots sans hypocrisie, de sentir — à son âge ! — bouillonner en lui l'ardeur prompte et cynique de la vingtième année. « Papa, tu es jeune. Comme tu es jeune !... »

Mais une plus grande et plus noble joie lui venait de sentir qu'il était soudain réconcilié avec Ashley Bell. C'était comme une seconde vocation, comme si Tintagel une seconde fois l'eût présenté au Maître en disant : « Mon camarade... » et que Bell, d'un signe, l'eût invité à s'asseoir près de lui. Cette place, qui était la sienne, Philippe ne comprenait plus comment il avait pu la laisser vide si longtemps. Il résolut de la revendiquer et de la reprendre.

Depuis plusieurs années il travaillait à une sorte « d'itinéraire », plus ou moins idéologique — un peu trop. C'était le journal de son pèlerinage en Grèce. Philippe l'écrivait en l'honneur de Philippe II, et parfois avec son enfantine collaboration. Mais cet ouvrage traînait : il en était découragé, depuis qu'il ne reconnaissait plus en Rex l'éphèbe avec qui jadis il avait communié à la fontaine du citharède et des muses. Il résolut soudain de l'interrompre ou de l'abandonner pour revenir à Bell. L'idée de cette biographie substantielle, à l'anglaise, qu'il avait d'abord conçue, il s'étonna de n'y plus songer, mais n'y songea pas davantage, et projeta quelque publication d'inédits. Pourrait-il l'entreprendre sans retourner à Oxford?

Il délibéra d'y retourner et d'emmener Rex, de le confier à miss Florence Bell, de l'installer à Paumanock-house, dans cette même chambre où Rex Tintagel avait habité. « Pourquoi vous taisez-vous, Philippe? Je ne dors pas, je vous écoute... » Il pensait déjà le présenter au vieil homme avec qui Ashley Bell causait volontiers, au plus grand philosophe

de l'Angleterre ; mais Charlie Cox vivait-il encore parmi les hommes? Et les gazons du Parson's pleasure étaient-ils, comme ceux des bords de l'Ilissus, encore aussi doux aux pieds nus? « C'est une chance que je sois nu-pieds ! Toi, tu l'es toujours. Nous allons pouvoir marcher dans l'eau et nous mouiller les pieds, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... »

De toutes les facultés de l'homme, la volonté est la plus joyeuse. Quand elle est prompte, elle a autant de verve que le caprice et les mêmes impatiences, avec plus de sérieux et de solidité. Philippe eut grand'peine à se défendre de la tentation d'aller réveiller Rex, afin de lui annoncer tout à l'heure la nouvelle du prochain départ pour Oxford. Ce qui le retint fut la crainte de trouver son fils moins enfant que lui. Il joignit enfin Madeleine et ne lui dit rien : il eût fait scrupule de l'avertir la première. ce secret appartenait à Rex.

A plus forte raison ne le confia-t-il point à Zosia, chez qui, l'après-midi, comme d'habitude il alla poser; car, le matin, il n'avait rien dit encore à Philippe II, empêché par un sentiment assez mal défini : sait-on jamais ce qui peut arriver? Mieux vaut ne point parler trop longtemps d'avance. Mais il glissa dans la poche de son veston *les Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt.* Il semblait que le livre de vie eût sur lui, par la seule présence, une action, comme on prétend que certains médicaments agissent à travers la fiole où ils sont contenus et sans que le malade les absorbe. Philippe marchait d'un pas alerte, et quand il entra dans l'atelier, il avait un air si vainqueur que Zosia le considéra d'abord avec étonnement et avec mépris.

Elle pouvait douter si cette fatuité ne lui venait pas de la manière de déclaration qu'elle lui avait faite la veille. Ce soupçon était insupportable à Zosia : elle prit un air de reine offensée. Mais ce qui l'offensait plus particulièrement était cet aspect de santé brutale. Elle regarda tristement le portrait, aujourd'hui si différent du modèle. Philippe, sur le divan noir, avait repris fort exactement la pose, mais n'était pas maître de reprendre la physionomie. Elle fit cependant mine de travailler quelques instants, puis repoussa le chevalet et dit sèchement :

— Il n'y a rien à faire de vous aujourd'hui, vous vous portez trop bien.

Philippe se garda de protester, et tout aussitôt se leva. Il faisait de son mieux pour poser en conscience ; mais c'était un supplice, il ne tenait pas en place, et il ne pouvait plus se taire. Sans rien trahir de ses projets d'absence, il avoua du moins à Zosia la grande joie inespérée d'hier, et comme il avait soudain retrouvé son enfant perdu. Sans doute, il ne se flattait point de l'avoir retrouvé à jamais. Il ne se faisait aucune illusion : ce n'était qu'une éclaircie entre deux nuages. Mais il le disait sans le croire, par manière d'acquit, et comme afin de conjurer un mauvais sort.

Zosia, au lieu de lui répondre, dit, de cette même voix âpre et sèche :

— IL est revenu ce matin. (Elle désignait toujours ainsi le « grand médecin ».) *Il* n'a pas semblé trop content, et il m'a demandé, de son air le plus grognon, ce que j'ai bien pu faire hier pour être démolie à ce point aujourd'hui.

Cette réplique — ou cette leçon — ne troubla nullement Philippe. Il crut toutefois convenable de ménager un temps de silence ; il continuait de ne pas tenir en place et marchait en long, en large, à travers l'atelier.

— Comme vous êtes fagoté ! Vous mettez des bouquins dans vos poches maintenant? — dit Zosia, qui avait de ces petitesses.

A son tour, Philippe ne répondit pas. Il tira de sa poche le livre des *Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt*, et puisque Zosia n'était pas d'humeur à travailler, il lut. Pour celle qui se savait condamnée, quelle provocation que cette parole de vie ! Mais, sous l'empire de la Beauté, elle oubliait tout et elle-même. Elle était transportée d'enthousiasme, et ne sentait point que Philippe lui faisait mal. Au crépuscule, ils se quittèrent, sans un mot d'amour, mais sans rancune. Philippe se hâta de rentrer chez lui. Son ardeur n'était pas tombée, et il goûtait une sécurité entière. Ce matin, au réveil, à table, il avait encore « retrouvé » Rex. La nuit dangereuse n'avait pas rompu le charme. Il ne doutait point que l'éclaircie ne se prolongeât, ni que la soirée qui venait ne lui dût encore être douce. Il passa d'abord par la bibliothèque, où

on lui mettait son courrier sur le bureau, et là, il reçut à l'improviste un terrible coup.

Il ouvrit cinq ou six lettres indifférentes, réservant, ou négligeant, une enveloppe qui avait bien l'air d'un prospectus. Peut-être même l'eût-il jetée au panier ; mais elle avait aussi je ne sais quel air allemand qui l'intrigua, qui lui rappelait la circulaire de la loterie de Hambourg. Il l'ouvrit enfin et crut, une seconde, être le jouet de son idée fixe, quand il vit, en tête d'une grande feuille imprimée, le nom d'Ashley Bell.

C'était le prospectus, en effet, d'une *Ashley Bell Gesellschaft* récemment fondée en Allemagne. Philippe n'ignorait pas que les Allemands sont grands fondateurs de ces sortes de sociétés. Leur objectif est d'entretenir la mémoire, le culte d'un homme de génie, au besoin de l'instaurer, surtout de l'exploiter ; car ils jettent plutôt leur dévolu sur des étrangers que sur des indigènes. C'est une façon d'annexer, de coloniser jusque dans le domaine de l'intelligence. Ils entreprennent ordinairement une édition complète et définitive de l'auteur qu'ils ont choisi ; et ils trouvent moyen de donner une physionomie allemande à des textes qui n'ont rien d'allemand, ne fût-ce que par la figure de la lettre, par la pédanterie des notes et par la lourdeur des scolies.

Parmi les contemporains, nulle proie n'était plus qu'Ashley Bell désignée à ces pillards, qui disent de toutes les gloires ce que dit le personnage d'un ancien vaudeville qui voit traîner une pièce de monnaie : « Elle doit être à moi. » Avec tous les caractères de l'Américain, non d'aujourd'hui, mais des origines, mi-anglo-saxon et mi-hollandais, nationaliste à son insu, le poète se déclarait citoyen du monde, et patriote, il est vrai, mais patriote de toutes les patries. Il arborait cette devise : « Moi, je suis Ashley Bell, un *cosmos*. » D'ailleurs, honni, puis oublié dans son pays natal, il n'avait obtenu en Angleterre qu'un asile précaire et fortuit. A Oxford, ses disciples le vénéraient et l'idolâtraient naïvement : l'Université le tenait à l'écart. Enfin, c'était un génie à prendre, et les Allemands ont coutume de faire leur main.

Philippe Lefebvre était payé pour le savoir et il se disait avec amertume : « De quoi est-ce que je m'étonne? » N'avait-il

pas vu de ses yeux, à Paumanock-house, son camarade Lembach préparer de loin cette conquête, selon les méthodes classiques de l'espionnage, avec un mystère inutile et tout l'art pour l'art de l'hypocrisie? Naturellement, Lembach était membre du comité, et sans doute le plus actif, bien qu'il eût, par fause modestie, relégué son nom tout à la fin. La vedette appartenait à de « hauts protecteurs », dont le plus haut était le frère de l'Empereur, à défaut de Sa Majesté.

Philippe se disait maintenant : « J'ai toujours su que cela arriverait un jour. » Mais, puisqu'il avait formé un même dessein, qu'il pressentait cette concurrence et qu'elle avait tardé si longtemps, pourquoi n'avait-il pas pris les devants? Il ne pouvait accuser que sa nonchalance, ses lenteurs, ses velléités. En somme, on ne lui volait rien, il n'avait pas de brevet d'invention. C'est plutôt lui qui avait pensé dérober l'idée de Lembach, qu'il connaissait. Il n'en éprouvait pas moins la rage impuissante du volé qui n'a point de titre à faire valoir contre son voleur. Sa vieille haine contre Lembach, depuis des années amortie, se rallumait. Lembach redevenait l'ennemi essentiel et le représentant de la race ennemie, comme Philippe se targuait d'être le représentant de sa race, et ce n'était plus Lembach qui volait Ashley Bell à Philippe Lefebvre, mais l'Allemagne qui le volait à la France.

En même temps qu'il exagérait ainsi la portée de sa déconvenue, Philippe l'envisageait du point de vue le plus égoïste, et il n'en était affecté au bout du compte que petitement. Il souffrait avec assez d'indifférence que la route lui fût inopinément barrée — par sa faute — dans le moment qu'il pensait avoir inventé une raison nouvelle de vivre et d'agir ; mais ce voyage à Oxford, en compagnie de Rex, ce beau voyage dont il se faisait une fête et qui était maintenant sans objet, il ne se résignait pas à y renoncer. Il n'en pouvait prendre son parti, et cependant il y renonçait, trop vite, aussitôt découragé ; et il en eût pleuré comme un enfant.

Sa déception était aussi puérile que profonde. Il la sentait comme Rex l'eût sentie, et il se disait : « Quelle chance que je ne lui aie pas annoncé hier la bonne nouvelle, et qu'aujourd'hui je ne sois pas obligé du moins de la démentir ! » Il aurait eu la fausse joie de Rex sur la conscience. Pour une

fois il préférait d'être malheureux tout seul et de ne pas communiquer ni partager un chagrin.

Il se félicitait de n'avoir rien dit à Madeleine, qui assurément n'eût pas protesté, mais qui peut-être, ensuite, eût triomphé en secret. Il se félicitait de n'avoir rien dit à Zosia, dont les plaintes n'auraient pas manqué d'être bruyantes et la revanche moins discrète.

Mais c'était la pensée de Rex qui surtout l'obsédait. Il tremblait, à la lettre, de se présenter devant son fils, comme si témérairement hier il lui eût fait cette promesse qu'il ne lui avait pas faite, et dût à présent lui avouer qu'il ne la pouvait plus tenir. L'heure du dîner approchait, et Philippe désolé pressentait la fin de la trêve, le recommencement de la gêne. Madeleine et Rex allaient, du premier regard, il n'en doutait pas, apercevoir qu'il avait *quelque chose* ; car il dissimulait aisément les graves soucis ou les joies déterminées ; mais quand il avait seulement « quelque chose », que lui-même il ne définissait point, cela était écrit sur son front.

Il eut la tentation, un moment, d'anéantir le malencontreux papier, comme s'il avait suffi, pour supprimer le fait, de supprimer la preuve écrite. Ou bien, il voulait pouvoir se dire, de mauvaise foi, en recherchant demain l'enveloppe : « Je ne l'ai pas reçue, j'ai rêvé. »

Une autre superstition, vague, le détourna de brûler ou de déchirer ce prospectus ; mais il le cacha au fond d'un tiroir de son bureau, il le mit sous clef. Et enfin, il se résolut d'aller, sous prétexte qu'il était en retard, tout droit à la salle à manger, sans passer par le petit salon. Madeleine et Rex entrèrent dans la salle en même temps que lui, par une autre porte ; et aussitôt, comme s'ils se fussent donné le mot tous les trois, ils entamèrent une de ces conversations animées, faciles, enjouées même, qui les étourdissaient, et quelquefois leur faisaient illusion. Cependant, Philippe, avec une angoisse réelle, mais qu'il savait ne point trahir, regardait à la dérobée son fils, son Rex, hier retrouvé, ce soir — pourquoi? par quel inexplicable sortilège? — reperdu, à jamais.

(A suivre.)

ABEL HERMANT

LE MOUVEMENT FÉMINISTE AUX ÉTATS-UNIS

L'AMENDEMENT SUSAN B. ANTHONY

Le 24 août 1918, à un *caucus* des sénateurs républicains des États-Unis, une résolution était passée demandant que soit considéré d'urgence l'amendement que les partisans du suffrage des femmes voulaient introduire à la Constitution Fédérale, et montrant par là l'intention nettement arrêtée du parti d'amener un vote final le plus tôt possible.

Or, la question suffragiste avait pris en Amérique depuis 1914, depuis deux ans surtout, une ampleur telle, que les leaders démocrates, sous l'impulsion donnée par le Président lui-même, ont cru devoir changer leur attitude hostile, laquelle risquait fort de compromettre la réussite de leur propre parti aux prochaines élections. Et l'a compromise du reste. L'émulation ainsi créée a fait faire des progrès immenses à la cause du suffrage, qui touche enfin au succès.

La question féministe a été menée ici par de véritables apôtres. Il n'aura pas fallu moins de trois générations pour atteindre le but qu'elle s'était proposé. Et la lutte ne fut pas faite d'escarmouches, mais de batailles véritables, d'efforts incessants. La propagande suffragiste, pendant ce temps, fut toujours menée avec tant de logique et de sagesse qu'elle refaisait en quelque sorte l'éducation du peuple américain, transformant le sentiment de la masse pour créer une opinion publique enfin favorable. En ces trois dernières années les

doutes ont achevé de se dissiper, la certitude s'est établie, que le fameux XVIe amendement était juste et serait adjoint sous peu à la Constitution nationale. Loin de sembler une énormité il est devenu une nécessité sociale, de l'avis de ceux mêmes qui, comme M. Wilson, si longtemps voulurent l'écarter de leurs préoccupations, et qui y virent enfin « une mesure de guerre » dont l'exécution ne devait plus être différée.

Nous ne nous proposons point de donner une étude critique de ce mouvement, — un des plus grands que ce pays ait jamais vus. Il suffira, croyons-nous, d'en retracer brièvement l'histoire, d'en exposer les faits saillants, d'en dire les obstacles et d'en expliquer la signification vitale, pour que le lecteur comprenne sa portée immense.

Sans doute n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que cette contrée, qui la première devait faire l'expérience d'un gouvernement représentatif, ait été aussi la première où les femmes aient demandé à être représentées. Dès 1647, Mrs Margaret Brent réclamait ce droit, dans la colonie de Maryland, comme héritière et exécutrice testamentaire de Lord Calvert, frère et fondé de pouvoirs de Lord Cecil Baltimore. Léonard Calvert avait été le premier gouverneur de cette colonie, dont Lord Baltimore était le propriétaire très distrait, de par le royal cadeau de son royal ami, Charles Ier d'Angleterre.

Parce que Sa Seigneurie ne quittait jamais Londres et ses plaisirs, parce que son frère avait donc eu toute liberté de percevoir les revenus et de diriger les dépenses à son gré, Mrs Margaret prétendit elle aussi administrer le Maryland, et cette présomption d'autorité ne fut pas sans causer un étonnement violent. Quand l'Assemblée générale se réunit, après la mort du gouverneur, mistress Brent comparut sans timidité devant les personnages augustes qui la composaient, demandant le plus calmement du monde non seulement le droit de s'asseoir au milieu d'eux comme membre de leur législature, mais encore qu'il lui soit conféré *deux* votes, l'un en tant qu'exécutrice de Léonard Calvert, l'autre comme fondée de pouvoirs de Lord Baltimore, auquel, par le fait,

elle n'avait pas pris la peine de demander son consentement !

Il est difficile de dire ce qui serait arrivé si cette requête avait été accordée : sans doute Margaret Brent fût-elle devenue, par la suite, gouvernante de Maryland, et le féminisme aurait eu une carrière plus facile dans le Nouveau Monde. Mais elle ne fut point prise en considération : le gouverneur Green, successeur de Calvert, se leva, dans toute la dignité de son orgueil blessé, et refusa absolument de prolonger une discussion qui avait duré plusieurs heures et dont les débats avaient été amers. La question des droits politiques de la femme n'en était pas moins posée...

Dans l'État de Massachusets, les anciens registres coloniaux en témoignent, les femmes possédant des propriétés avaient le droit, sous l'ancienne Charte provinciale, et de 1691 à 1780, de voter pour l'élection des fonctionnaires. Quand une Constitution fut adoptée, on leur retira l'autorisation de participer aux élections du gouverneur et des membres de la Législature, mais elles conservèrent celle de prendre part aux autres. Cependant, le mouvement féministe ne devait pas fleurir dans cet État, où les puritains eurent toujours une façon à eux de décourager les tentatives des « femmes fortes » sans lesquelles le féminisme n'aurait jamais fait parler de lui. Ils le firent bien voir dans la seconde moitié du XVIIe siècle, en chassant de leur colonie Anne Hutchinson, coupable d'avoir commenté la Bible en public, — ce qui paraissait malséant à ces hommes de sombre foi. Et ne pendirent-ils pas Mary Dyer, une Quakeresse qui prêchait trop hors de chez elle? Grâce à tant de vertu, le Massachusets eut la paix pour longtemps. Il est à remarquer qu'aujourd'hui encore cet État, un des premiers pourtant à soutenir la cause de l'émancipation des nègres, est loin d'encourager celle des femmes.

Les femmes de la Révolution américaine eurent, à un degré rare, la passion de la liberté, mais il n'y en eut pas beaucoup pour faire, de ses principes, une application personnelle. Mrs Albigaïl Adams, femme de ce John Adams qui devait être plus tard président de la République des États-Unis, était certainement du petit nombre de celles qui voyaient la

nécessité d'une émancipation féminine quand, en 1776, peu de temps avant la Déclaration d'Indépendance, elle écrivait mi-plaisamment mi-sérieusement à son mari, alors au Congrès Continental :

Il me tarde d'apprendre que vous avez proclamé l'indépendance. Et par le fait, dans le nouveau code de lois qu'il vous sera, je suppose, nécessaire d'élaborer, je voudrais que vous vous souveniez des dames et que vous leur soyez plus favorables, plus généreux que ne l'ont été vos ancêtres. Ne mettez point un pouvoir illimité entre les mains des maris. Rappelez-vous que tous les hommes seraient des tyrans si l'occasion leur en était offerte. Si vous ne prenez pas de nous le soin et l'attention que nous vous demandons, nous sommes déterminées à fomenter nous aussi une rébellion, et nous ne nous considérerons tenues à l'obéissance envers aucune loi dans laquelle nous n'aurons eu ni vote ni participatino.

Par « nous » Mrs Adam entendait probablement Mrs Otis Waren, Mrs Lee Corbin et quelques autres femmes influentes que fréquentaient les chefs de la Révolution. C'est chez Mrs Warren que fut discutée pour la première fois la séparation des colonies d'avec la métropole, dont elle était un ferme avocat en un temps où ni George Washington ni John Adams ne croyaient encore qu'elle fût possible. Sa maison était un véritable quartier-général de la Rébellion. Cependant elle ne s'intéressait pas au droit des femmes comme Mrs Adams. Peut-être, si elle y avait mis la même ardeur, le mouvement suffragiste aurait-il commencé dès 1776 !

Le Congrès Continental avait beaucoup à faire. Il laissa la question au nombre de celles que chaque État doit régler pour son propre compte et à sa guise, dans sa constitution particulière. Il n'y eut que le New-Jersey qui accorda le vote aux femmes, comme « à tous les habitants valant 250 dollars ». Je ne sais si elles remplirent bien ou mal leurs fonctions nouvelles ; la vérité m'oblige seulement à dire que de toutes façons elles s'attirèrent des inimitiés politiques bien virulentes, puisqu'en 1807 la Législature de l'État passa un acte qui limitait le vote « aux citoyens mâles de race blanche ».

Quand Mary Wollstonecraft publia sa *Justification des Droits de la Femme*, en 1792, la Proclamation de l'Indépendance était un fait accompli, la Révolution Américaine était entrée

dans l'Histoire, les États-Unis d'Amérique étaient désormais une nation parmi les nations. Le siècle avait été un siècle de grandes pensées et d'actes prodigieux ; les idées de liberté étaient devenues familières ; les conversations n'étaient que de droits inhérents, droit de l'homme, raison universelle, loi de nature, droits naturels ; il n'était question que des êtres « nés libres » et de la « souveraineté du peuple ». Mais le peuple, c'était l'homme seulement. John Adams, s'il connaissait les idées de Condorcet, n'en avait point été impressionné. Écrivains et prédicateurs n'enseignaient autre chose que la suprématie de l'homme. Le livre de Mary Wollstonecraft, qui jetait dans la discussion, par-dessus tout le reste, l'égalité de la femme, arrivait trop tard et ne fit que choquer. Les hommes, « nés libres et égaux », firent la sourde oreille, et la femme continua à porter le poids du péché d'une Ève de plus en plus lointaine et vague, pour le service d'un Adam qui par elle, soi-disant, avait perdu le Paradis...

Cependant l'Américaine était plus mûre pour l'indépendance que ne pouvait l'être sa sœur du Vieux Monde. Elle n'avait cessé, depuis les premiers temps de la colonisation, d'aider l'homme dans sa lutte contre les forces élémentaires de la nature, vivant dans la solitude, dans les difficultés d'une contrée qu'il fallait conquérir sur les Indiens, supportant les intempéries du climat le plus capricieux qui soit au monde, et toutes les privations. Les générations qui avaient suivi, après avoir connu, elles aussi, les horreurs, les dangers, et parfois la défaite, ne pouvaient donner que des créatures courageuses, ardentes à défendre des opinions qu'elles sentaient justes. C'est pourquoi l'insuffisance de la réforme politique accomplie par la Révolution ne pouvait amener que chaos et confusion, et une nouvelle lutte se prépara, dès lors, non plus pour la conquête d'un idéal démocratique favorable à un certain nombre d'hommes, — qui, outre le sujétion de la femme, gardaient l'ignominie de l'esclavage, — mais pour celui de tous les êtres humains.

De bonne heure, en effet, les femmes du Nouveau Monde ont conçu l'immensité de leur tâche dans l'accomplissement d'un idéal patriotique, et c'est encore Abigaïl Adams qui avait dit : « Si nous voulons avoir des héros, des hommes d'État

et des philosophes, nous devons former des femmes instruites. » Et ceci aussi : « Vous vous plaignez de l'éducation de vos fils? Que dirai-je de celle de nos filles, qui, tous les jours, ont à déplorer davantage de n'en avoir pas eue? » Longtemps, fidèlement, les plus éclairées allaient travailler, dans la nouvelle République, à l'éducation des jeunes filles et des jeunes femmes qu'elles tenaient à rendre capables de tous les devoirs, dignes de toutes les responsabilités. Le résultat immédiat fut un agrandissement de la sphère féminine, et l'entrée des femmes, petit à petit, dans l'action et dans la vie publique.

Parce qu'elles devaient trouver, dans cette vie publique, de grandes erreurs qu'elles songèrent aussitôt à redresser, elles n'allaient pas tarder à s'apercevoir qu'il leur faudrait combattre avant tout pour le droit de faire la guerre au mal. Chaque cause à laquelle elles apportèrent leur adhésion se voyait compliquée par leur entrée dans le rang, en même temps qu'on leur jetait à la face les anciens préjugés.

Nous laisserons de côté, si intéressants qu'ils soient, tant d'efforts individuels, brillants, mais isolés, que tentèrent quelques femmes de grande valeur pendant la première partie du XIXe siècle. Parallèlement à ces efforts, la question de l'esclavage prenait une extension énorme. Sait-on en France que lorsque cette question commença à absorber l'opinion, dès 1828, ce sont deux femmes qui la déclenchèrent? Elles arrivaient de la Caroline du Sud, où elles avaient libéré tous leurs esclaves, abandonnant une vie de luxe pour se consacrer à l'abolition de cette honte. Au commencement tout alla bien : des femmes seulement allaient écouter les conférences d'Angelina Grimke ; des femmes seulement lisaient les articles de sa sœur Sarah. Puis, quand William Garrison eut achevé d'ébranler l'esprit public en faveur des noirs, quand on eut demandé à Angelina de parler devant des audiences plus nombreuses et mixtes, les meilleurs amis mêmes des jeunes femmes commencèrent un chœur de protestations : était-il convenable, pour une femme, de prétendre instruire les hommes de leur devoir? Toutefois, et en tout ce qui touchait les points de vue d'humanité, Angelina avait déjà dépassé les convenances ; à toutes les objections elle se contenta de répliquer

que ce qu'il est moralement bon de faire pour un homme, l'est aussi pour une femme : « Je ne reconnais pas d'autres droits que des droits humains. »

La Société anti-esclavagiste avait été fondée en 1833, et dès le commencement, les femmes y avaient travaillé avec enthousiasme. A creuser à fond cette question des *droits humains*, elles en vinrent bien vite à distinguer les leurs, et se mirent, en conséquence, à prendre part aux réunions d'affaires et aux débats publics de la Société. Cela provoqua une opposition telle que, six ans plus tard, la Société en fut déchirée en deux parties. Garrison et quelques-uns de ceux qui devaient avec lui conduire au succès la cause des noirs, restèrent seuls fidèles à celles qui les avaient déjà tant aidés.

Il faut arriver à 1840 pour voir le commencement véritable du mouvement qui devait assurer à la femme le droit de suffrage. Mais il aurait été un adroit prophète, en cette année-là, celui qui aurait pu prédire les conséquences, si lourdes d'avenir, d'une conversation que tenaient deux Américaines en descendant, bras dessus bras dessous, une populeuse rue de Londres. La journée avait été une journée d'agitation, une journée inoubliable. Tandis que les deux femmes s'en remémoraient les incidents, elles prenaient la résolution qui devait donner la forme définitive aux revendications nouvelles. Ces deux femmes se rencontraient cependant pour la première fois, en un pays devenu étranger. L'une était une Quakeresse au sévère costume, déjà dans toute la puissance d'une intellectualité remarquable ; l'autre une toute jeune, une très élégante mariée, que son mari, délégué à la Conférence anti-esclavagiste de Londres, avait amenée en voyage de noces. Leurs noms à toutes deux devaient devenir célèbres dans l'histoire du féminisme : la première était Lucretia Mott, la seconde Élisabeth Stanton.

Cette Conférence de Londres avait appelé des délégués du monde entier. L'Angleterre se montra extrêmement choquée de voir, parmi ces délégués, quelques femmes. L'idée lui en paraissant incongrue, — bien qu'une jeune reine occupât le trône du pays, — on avait décidé de la mettre en discussion. Il se rencontra quelques *Reverends*, de Phila-

delphie et d'ailleurs, pour défendre ce qui leur semblait un privilège personnel, et ce fut en vain que les champions de la femme alléguèrent que l'année précédente les sociétés anti-esclavagistes des États-Unis avaient dû lui garantir des droits égaux dans leurs réunions : ces créatures dévouées qui avaient consacré leur vie à la défense d'une race méprisée furent condamnées à assister en témoins silencieux et passifs, derrière la barrière d'une galerie, à ces séances pour lesquelles elles avaient franchi l'Océan. Dans cette circonstance encore W. Garrison donna un témoignage de son courage moral et de son esprit de justice, en refusant, ainsi que Nathaniel Rogers, de prendre une part active aux discussions désormais, et en prenant place parmi les éliminées.

C'est le jour où cette décision arbitraire avait été prise que Lucretia Mott et sa nouvelle amie se promettaient, une fois rentrées dans leur pays, de convoquer à leur tour une conférence, non plus pour les droits de l'homme, non plus pour les droits du nègre, — pour ceux de la femme uniquement. Ce n'est qu'en 1848 qu'elles purent mettre ce projet à exécution, après avoir lancé leur fameux appel pour la première convention qui ait eu à considérer ces droits [1].

Des revendications qu'elles y agitèrent, voici ce que devait écrire une Anglaise de grand talent, plus tard la femme de John Stuart Mill, dans un magnifique article de la *Westminster Review* duquel on peut faire dater le mouvement suffragiste anglais :

> La plupart de nos lecteurs apprendont ici qu'il s'est élevé aux États-Unis une agitation organisée, sur une question nouvelle ; non point nouvelle pour les penseurs, ni pour ceux qui sentent la valeur des principes de gouvernement libre et populaire, — nouvelle seulement en tant que source de meetings et d'action politique pratique. Cette question, c'est l'affranchissement des femmes, leur admission dans la loi, et, en fait, l'égalité de tous les droits, politique, civil et social, en commun avec les citoyens du pays... Ce n'est pas seulement un mouvement en faveur des femmes ; il est dirigé par des femmes...

Cette première convention eut un immense retentissement. Elle était présidée par le mari de L. Mott, le Quaker James

1. La réunion eut lieu à Seneca Falls, dans l'État de New-York, où habitait Mrs Stanton.

Mott, tant on était loin encore de l'idée que des femmes pussent présider une assemblée où se tenaient des hommes. Une déclaration d'indépendance, dans le style de la Déclaration Nationale de 1776, y fut lue, approuvée et signée par une centaine d'hommes aussi bien que de femmes, mais la tempête de ridicule qui allait éclater sur ceux qui avaient pris part à l'assemblée décida plus d'une âme timide à retirer plus tard sa signature.

Toutefois, une douzaine de résolutions avaient été arrêtées, contenant tout ce qui, pratiquement, allait être demandé dans la suite par les plus radicaux, — droits égaux en toutes choses, même en éducation, morale égale, parfaite égalité de chances dans toutes les professions. Il n'y a guère à s'étonner si, devant un pareil programme, la presse et la chaire s'entendirent pour entonner un concert de sarcasmes et d'anathèmes, et si le père même de Mrs Stanton, le juge Cady, partit aussitôt, en alarme, auprès de sa fille, dans la crainte que son brillant cerveau n'ait reçu une irrémédiable fêlure.

Il se trouva pourtant, parmi ceux qui lurent les comptes rendus extravagants, une jeune fille courageuse, d'indomptable énergie, qui s'étonna d'abord puis se sentit attirée vers ces conceptions extraordinaires. Elle devait entrer trois ans plus tard dans le mouvement, qu'elle était destinée à soutenir et à diriger pendant un demi-siècle. C'était Susan Anthony.

Pendant les dix années qui suivirent, des meetings eurent lieu, ici et là ; des associations s'organisèrent dans divers États de l'Union ; si bien qu'en 1861 le mouvement était déjà nettement défini, et que de grandes conventions avaient lieu annuellement dans les villes de l'Ouest et de l'Est, auxquelles participaient les hommes, aussi bien que les femmes, les plus en vue du pays. La Guerre Civile allait malheureusement arrêter pour un temps cette activité, les femmes devant se consacrer, pendant toute sa durée, à ce qui fut toujours le rôle des femmes pendant la guerre. Nous ne ferons que mentionner ici les noms de la doctoresse Élisabeth Blackwell, la première diplômée de médecine en pays de langue anglaise ; l'organisatrice de la société qui se développa en cette fameuse Commis-

sion sanitaire, et leva volontairement 92 millions de dollars pour les blessés; — de Clara Barton, qui jamais ne quitta la ligne de feu, dont la robe était souvent trouée de balles, et pour qui il n'y avait, dans cette guerre acharnée, ni Sudistes ni Nordistes, mais seulement des hommes souffrants, que tous elle soignait avec le même dévouement, alors même qu'on essayait de lui persuader que seuls ceux qui portaient l'uniforme bleu valaient la peine d'être sauvés [1]; — et, dans un autre ordre d'idées, de cette Anna Carroll que l'on fêterait aujourd'hui comme un héros national si elle avait été un homme, puisque c'est à son instigation que le premier plan du ministère de la Guerre, qui consistait à faire descendre une flottille de canonnières par le Mississipi, fut abandonné, et le choix fixé sur le fleuve Tennessee comme base des opérations, ce qui tourna complètement la face de la guerre et sauva enfin l'Union. Est-il nécessaire d'ajouter que quelques années plus tard, tandis que le général Grant, qui s'était illustré par cette campagne dans l'Ouest, récoltait les faveurs de la gloire et devenait Président des États-Unis, Anna Carroll mourait dans la plus humble obscurité?

Ce n'est qu'en 1866 que E. Stanton et S. Anthony purent rappeler leurs légions éparpillées et les réunir en un grand meeting à New-York City, et que le mouvement reprit, pour ne plus être interrompu.

Mais une complication nouvelle se présentait, par suite de l'extension du vote aux nègres émancipés. Le XIVe et le XVe amendement apportés à la Constitution des États-Unis pour protéger les droits des nouveaux citoyens, loin d'aider les féministes, allaient entraver leur marche et retarder leur réussite. Au commencement, en effet, on n'avait vu d'autre moyen d'affranchir les femmes que de soumettre la question aux électeurs de chaque État; mais maintenant le Congrès, pour donner le suffrage aux noirs, avait dû amender la Législation de l'Union. La convention féministe de 1866 protesta, demandant que les femmes pussent participer à cette extension du droit politique, civil et légal accordée aux anciens esclaves. Miss Anthony le déclara : « Jusqu'ici, nous ne

1. L'uniforme bleu distinguait les troupes du Nord ; celui des Confédérés était gris.

nous sommes adressées qu'aux États pour la reconnaissance de nos droits, mais à présent voici que, par une conséquence de la guerre, la question du suffrage tout entière revient devant le Congrès et devant les législateurs. Leur devoir est, actuellement, de déclarer ce que sera la vraie base de la représentation dans une forme républicaine de gouvernement. » L'hiver précédent déjà des pétitions avaient été envoyées au Congrès, représentant le premier effort tenté pour provoquer un amendement en faveur du suffrage des femmes. Un mémoire fut rédigé par Mrs Stanton, première demande régulière enregistrée à cet effet, en mai 1866. Le mois suivant, le XIVe amendement était cependant soumis par le Congrès à la ratification des Législatures d'États, sans la modification demandée et en juillet 1868 il était accepté par les deux tiers nécessaires de ces Législatures. Le nègre était désormais un citoyen.

Du moins la position du citoyen était-elle, par cet amendement, clairement établie :

Toute personne née ou naturalisée aux États-Unis et soumise à leur juridiction est un citoyen.

Voilà qui mettait hommes et femmes sur un pied d'égalité. Puis suivait cette déclaration, tout aussi large :

Aucun État ne fera ou n'appliquera aucune loi susceptible de restreindre les privilèges ou les immunités des citoyens des États-Unis.

Ceci encore pouvait garantir des droits égaux aux femmes. L'article 2, toutefois, ne pouvait manquer de soulever les plus vigoureuses protestations de leurs avocats :

Les représentants seront répartis entre les différents États suivant la population de ces derniers. Lorsque le droit de désigner les électeurs chargés d'élire le Président et le Vice-Président des États-Unis, de prendre part aux élections législatives fédérales ou d'État, de voter pour l'Exécutif ou le Judiciaire d'un État, aura été dénié à des habitants mâles de cet État, âgés de vingt et un ans et citoyens des États-Unis, ou restreint pour toute autre raison que celle de révolte ou de crime, la représentation de cet État sera réduite dans la propor-

tion du nombre des habitants en question par rapport au nombre total des citoyens mâles de vingt et un ans dans l'État dont il s'agit.

Jusque-là il n'avait jamais été fait allusion au suffrage dans la Constitution Fédérale, si ce n'est pour ce qui concerne l'élection des membres de la Chambre Basse du Congrès, mais voici qu'on faisait pour la première fois une distinction *contre* les femmes, en imposant une pénalité aux États qui empêcheraient les hommes de voter, et en les laissant libres d'écarter les femmes !

Cette pénalité elle-même se trouva insuffisante à protéger le nègre dans ses tentatives électorales, et, en 1869, le Congrès eut à soumettre un XVe amendement qui fut ratifié dès l'année suivante : « Le droit qu'ont les citoyens des États-Unis de voter ne pourra être dénié par les États-Unis ou par aucun État pour une raison de race, de couleur ou de précédente servitude. »

De nouveau, celles qui depuis vingt ans travaillaient à obtenir le suffrage firent entendre des protestations, par tous les moyens en leur pouvoir. Elles implorèrent que le mot *sexe* fût inclus dans l'énumération, ce qui eût définitivement réglé la question, de même que l'eût fait l'omission du mot *mâle* dans le XIVe amendement. Mais la plupart de ceux qui les avaient soutenues dans leurs premiers combats les sacrifièrent maintenant, plutôt que de mettre en péril les droits nouvellement acquis des nègres. Ils n'hésitèrent pas à leur conseiller d'abandonner leur opposition, leur promettant qu'aussitôt les deux amendements introduits en sécurité dans la Constitution, il serait pourvu à un autre qui reconnaîtrait leurs propres revendications. Cette promesse, ils ne devaient même pas essayer de la tenir, et elle est restée jusqu'à ces derniers jours à l'état de promesse.

Mrs Stanton ni miss Anthony, du moins, ne se laissèrent tromper ni réduire au silence. Le fait que deux millions de noirs ignorants, illettrés, avilis par la servitude, se trouvaient élevés au-dessus de ces vaillantes, et considérés comme leurs maîtres politiques, ne pouvait que décupler désormais leur énergie. Si les protestations furent vaines en apparence, l'expérience dans tous les cas devait être utile, car elle avait

prouvé qu'il y avait une autre route à suivre que celle, si lente, par laquelle on avait d'abord poursuivi la conquête de chacun des États de l'Union, l'un après l'autre. Parce qu'elles venaient de voir une classe entière affranchie par la voie autrement rapide et bien plus aisée des amendements constitutionnels, les femmes se déterminèrent à suivre dorénavant la même direction. Dès l'automne de 1868, des milliers de pétitions allaient prendre le chemin du Congrès, réclamant un amendement nouveau. Dès cette époque aussi, le Congrès allait avoir à entendre périodiquement les propositions de quelques-uns de ses membres en faveur de cette admission.

Pour montrer à ce Congrès que la demande était sérieuse et valait d'être prise en considération, une convention se réunit, pour la première fois dans la capitale fédérale, en janvier 1869. Ni le talent ni l'éloquence qui y furent déployés n'émurent le Congrès.

Une Association Américaine des Droits Égaux fonctionnait depuis quelques années, fondée pour avancer les intérêts des nègres et des femmes, et dont l'histoire, surtout pendant les débats relatifs aux XIVe et XVe amendements, avait été des plus orageuses. Reconnaissant la nécessité d'une organisation séparée si elles ne voulaient point être entièrement sacrifiées, celles-ci, sous la conduite de Susan Anthony, devenue plus que jamais l'âme indomptable du parti, résolurent d'avoir leur organisation particulière et de ne plus s'occuper que de leur propre cause. C'est alors que fut créée, avec des représentantes de dix-neuf États de l'Union, l'Association Nationale pour le Suffrage de la Femme : Mrs Stanton en était nommée présidente, tandis que miss Anthony prenait la direction du comité exécutif. C'est là qu'allait s'élaborer le XVIe amendement.

Il se forma bien, vers la même époque, une autre société, l'Association Américaine pour le Suffrage de la Femme, qui conservait l'ancien système et consacrait ses activités à travailler sur les diverses Législatures plutôt que sur le Congrès. Elle fit des ouvertures pour se fondre avec la précédente, mais miss Anthony fut, là encore, irréductible, sentant qu'il ne résulterait de cette fusion que dispersion de forces et pertes

d'énergie, et pendant une vingtaine d'années les deux sociétés allaient demeurer distinctes [1].

On ne saurait dire que les encouragements manquaient tout à fait : le nouveau Territoire de Wyoming venait de conférer pleins droits de citoyens aux femmes [2]. Ceci juste au moment où le Parlement anglais, grâce au labeur et aux brillants arguments de J. Stuart Mill et de Jacob Bright, conférait la franchise municipale aux citoyennes anglaises payant les impôts, donnant par là un nouvel élan à la cause dans tous les pays.

D'autres forces entraient en jeu ; si le journal *The Revolution*, trop radical pour l'époque, n'eut que peu de durée, *The Agitator* allait être lancé à Chicago, puis se fondre avec *The Woman's Journal* de Boston, pour résister dès lors à tous les ouragans et demeurer le principal organe suffragiste aux États-Unis.

Avant que fût rédigé le XVIe amendement, certains membres du Congrès et quelques avocats, partisans de la cause, tentèrent de faire prévaloir ce point de vue que les femmes étaient déjà affranchies de par la première clause du XIVe amendement. A la convention de Saint-Louis, en 1869, cette opinion fut présentée de façon si convaincante par un des plus éminents avocats de la ville, Francis Minor, que l'Association Nationale récemment formée le reprit et mena pendant plusieurs années une campagne active sur cette idée. Les femmes essayèrent même de voter dans un certain nombre d'États en 1872, et elles y parvinrent dans quelques-uns. C'est ainsi que le vote de miss Anthony fut accepté dans sa ville de Rochester, — en conséquence de quoi elle fut arrêtée peu après, ainsi que quatorze de ses compagnes et les fonctionnaires coupables d'avoir accepté leurs votes, sous l'incul-

1. En 1890 seulement elles s'unirent, sous le nom d'Association Nationale Américaine du Suffrage de la Femme, afin de poursuivre les deux méthodes simultanément. Mrs Stanton était nommée présidente, miss Anthony vice-présidente. Mrs Stanton dut se retirer en 1892 à cause de son grand âge, et miss Anthony prit sa place, tandis que la sienne était remplie par Dr Anna Shaw. Ce ne fut qu'en 1900, à l'âge de quatre-vingts ans, que Susan Anthony résigna ses fonctions et abandonna la lutte.

2. Le Wyoming s'organisait en Territoire de l'Union en 1869 et devait entrer définitivement comme État dans la Confédération en 1889.

pation de *crime*. Il se trouva un juge de la Cour Suprême pour condamner tout ce petit monde à des amendes, qu'il eut pourtant l'esprit de ne jamais faire percevoir, comme chacun savait que Susan Anthony se refuserait à la payer. Elle était maintenant, à plus de cinquante ans et après avoir traversé de rudes épreuves, enduré la persécution, la dénonciation et l'opprobre, un véritable caractère national ; pour avoir fait face à tout, elle n'était plus méconnue, mais considérée comme une célébrité et défendue par ceux-là mêmes qui ne partageaient pas ses idées.

A Saint-Louis, les fonctionnaires avaient refusé d'enregistrer le vote de Mrs Minor et elle leur intenta de ce fait un procès, que son mari porta, lui aussi, devant la Cour Suprême, présentant une accusation habile et complète, dont il ne fut pas moins débouté...

C'est alors que l'on se vit obligé de revenir à l'idée d'un XVIe amendement. Depuis 1870, les Comités du Congrès avaient pris l'habitude, si l'on peut dire, de consacrer chaque hiver une séance au Suffrage des Femmes, et, sous les auspices de l'Association Nationale, les pétitions allaient à présent pleuvoir sur lui par dizaines de mille, présentées publiquement. Le 10 janvier 1878, A. Sargent, sénateur de Californie, présentait cette résolution : « Le droit qu'ont les citoyens des États-Unis de voter ne sera point dénié ou restreint par les États-Unis ou par aucun État sous le prétexte du sexe. » Le Comité des Privilèges et Élections du Sénat accorda une audience prolongée qui remplit jusqu'aux corridors du Capitole ; celui de la Maison des Représentants en fit autant ; et les arguments constitutionnels les plus solides furent exposés ; cependant, le Comité du Sénat fit un rapport défavorable, et celui de la Maison... ne fit pas de rapport du tout.

Ceci se passait il y a quarante ans. L'amendement a été présenté depuis à chaque Congrès. Les Comités de chacun de ces Congrès ont écouté les plaidoyers des femmes les plus distinguées que l'Amérique ait jamais données, qui cherchaient à les persuader de présenter un rapport favorable, afin d'amener la question à être débattue devant leur chambre respective. Il faut avoir lu leurs adresses dans l'*History of Woman Suffrage* pour se faire une juste idée de la magistrale façon

dont elles s'en sont pris aux lois et à la Constitution, de la logique et de la force qu'elles ont dépensées à se faire entendre. A la fin de ces audiences, le président et les membres des Comités se sont dit toujours convaincus qu'aucun problème n'égalait celui-là en dignité et en justice. Pourtant, de 1878 à 1896, les Comités du Sénat n'ont donné que cinq rapports favorables, ceux de la Maison deux seulement, et il y en a eu neuf contraires !

Après cela, Susan Anthony cessa de passer ses hivers à Washington, et plus rien ne fut directement tenté jusqu'en 1914, quand le mouvement entra dans sa phase nouvelle. Le seul fait important pendant cette période, au Congrès, dû aux efforts du sénateur Blair de New Hampshire, fut que la résolution pour le XVIe amendement fut amenée devant le Sénat le 25 janvier 1887, donnant, après une discussion longue et acharnée, le vote suivant : 16 *oui*, tous républicains ; 34 *non*, dont 11 républicains et 23 démocrates ; 26 absents.

Ainsi, la seconde méthode adoptée, pour être meilleure, se montrait insuffisante devant une telle obstination. Il devenait apparent qu'une action favorable des divers États de la Confédération serait nécessaire avant que le Congrès consentît à donner une sérieuse attention à la demande qui lui était posée. L'Association Nationale se mit donc à aider, d'une manière continue, les campagnes tentées de plusieurs côtés à la fois pour introduire un amendement dans les constitutions différentes. S. Anthony prit part personnellement à sept de ces campagnes, pour les voir aboutir toutes à des insuccès. Nous aurons suffisamment montré la difficulté de cette méthode quand nous aurons dit que sur vingt campagnes, — et l'on sait les proportions que prennent ces sortes de choses aux États-Unis, — deux seulement devaient réussir et faire admettre victorieusement le suffrage féminin, — en Colorado en 1893, en Idaho en 1896. Le Wyoming et l'Utah[1] étaient entrés dans l'Union avec le suffrage égal dans leurs constitutions respectives et cela donnait quatre États suffragistes, déjà; mais il s'agissait là d'États nouveaux, disséminés, dont l'influence était peu considérable, pour ne pas dire nulle, sur le

1. L'Utah, pendant vingt-cinq ans simple Territoire, était entré dans l'Union comme État en 1895.

Congrès. Le commercialisme à outrance était devenu la puissance dominante en politique, et les issues morales étaient rejetées à l'arrière-plan.

Or, en 1910, un mouvement de réaction se développa au sein même du Congrès et s'étendit très vite dans toute la contrée, en vue de rejeter le joug des forces capitalistes et d'adopter des mesures progressives. Le premier fruit de cette orientation nouvelle fut l'accession des femmes au suffrage dans l'État de Washington, et l'année suivante en Californie. Cette dernière victoire était la plus importante qu'aient achevée les suffragistes américaines jusque-là, la Californie étant un vieil État, très riche et fort peuplé. L'effet fut grand sur l'opinion, et un an plus tard l'Oregon, l'Arizona et le Kansas adoptaient la même mesure. En 1913 c'était le tour de l'Alaska, tandis que l'Illinois accordait aux femmes tout le suffrage que sa constitution très spéciale peut donner sans faire appel à un referendum [1]. En 1914, le Nevada et le Montana complétaient l'affranchissement des femmes dans la partie Ouest des États-Unis, sur environ un tiers déjà de la superficie totale.

L'effet, sur le Congrès, de ces quatre millions de femmes électeurs, fut immédiat ; l'amendement fédéral reprit toute sa valeur. L'Association Nationale nomma aussitôt un comité qui eut pour mission de demeurer à Washington et d'y veiller aux intérêts du parti, aux moindres opportunités de se faire écouter du gouvernement. Et une circonstance de plus allait être en sa faveur quand le vieux préjugé qui voulait que la Constitution Fédérale ne fût pas davantage amendée se trouva renversé par l'adjonction de deux nouveaux articles, l'un

1. La constitution d'Illinois, qui n'a pas été revisée depuis longtemps, est un document difficile à amender : et c'est pourquoi les suffragistes résolurent de se contenter là de ce qu'elle pouvait leur accorder ; droits de voter dans toutes les mesures soumises aux électeurs, à l'élection de divers fonctionnaires et comités, et, ce qui est plus important, à celle de toutes les fonctions municipales, — ce qui n'était point une acquisition de petite valeur dans une grande ville comme Chicago par exemple, — droit enfin de nommer les électeurs du Président des États-Unis. Ceci allait doubler le nombre des femmes qui aidèrent à la réélection du Président Wilson.

Huit autres États avaient accordé aux femmes un grand degré de suffrage, et dix-sept conféraient le droit de vote, dans les élections scolaires, aux femmes payant l'impôt.

concernant l'impôt sur le revenu, l'autre l'élection des sénateurs par vote populaire.

Un fait significatif, lui aussi à l'avantage de la cause féministe, était que le Congrès nouveau avait nommé, à la tête du Comité du Suffrage des Femmes, non plus un *anti*, — ainsi que sont très sommairement appelés aux États-Unis les adversaires de ce suffrage, mais un ami de toujours, le sénateur Thomas, de Colorado. Pour la première fois, on avait un comité favorable. Et il y avait déjà, au Sénat, dix-huit sénateurs avec des femmes derrière eux comme électrices, ce qui rendait possible une pression qui n'avait eu jusqu'alors aucune chance de pouvoir s'exercer. Quand le Comité rapporta le bill, ce fut avec une seule voix contraire, et la discussion s'acheva, le 19 mars 1914, sur ce vote : *oui* 35, *non* 34 ; il manquait 11 voix à la majorité de deux tiers, qui est indispensable aux termes de la Constitution ; 20 républicains, 1 progressif et 14 démocrates avaient voté *pour*, 12 républicains et 22 démocrates *contre*[1].

La lutte pour s'assurer un vote dans la Maison des Représentants fut plus longue et plus difficile, par l'obstruction du parti démocrate. Il eut lieu pour la première fois le 12 janvier 1915, donnant ce résultat après une discussion de dix heures : *oui* 174, *non* 204 ; 86 démocrates et 33 républicains *contre*.

L'effort a continué depuis, inlassable, pour ne cesser que le jour où l'amendement fut enfin obtenu, le 4 juin dernier. Par la vieille méthode d'action sur les États séparés, un seul État nouveau avait apporté sa treizième étoile au drapeau suffragiste : celui de New-York, qui avait adopté le suffrage féminin. Cette méthode demandait d'énormes dépenses de temps, de force et d'argent. Cela même n'aurait pas rebuté les militantes, mais elles trouvaient en plus devant elles, pour leur barrer la route, les intérêts des trusts, qui s'opposaient à un nombre accru de votants ; ceux des pourvoyeurs d'alcool, qui avaient pour eux de formidables capitaux et contrôlaient un nombre incalculable de votes ; ceux encore de toutes les forces

1. Le parti républicain, né au moment de la Guerre Civile, a été beaucoup aidé par les femmes, et bien qu'il ait plus d'une fois oublié ses engagements lors des tentatives faites sur le Congrès, il leur reste pourtant mieux acquis que le vieux parti démocrate.

du mal, pour lesquelles la société est une proie à exploiter ; et les chinoiseries des partis, qui regardent avec terreur l'invasion d'un nouvel élément dans la politique ; et le grand nombre d'étrangers qu'amène journellement l'émigration, et qui apportent, des vieux pays où ils sont nés et où ils ont été élevés, la croyance surannée de l'infériorité de la femme. Et enfin, il ne manque encore pas d'Américains à l'esprit volontiers arriéré et étroit, pour continuer à penser que la sphère de la femme a été fixée à tout jamais dans le Jardin d'Éden.

Du moins le résultat final ne laissait plus de doute depuis septembre dernier et le précédent Congrès devait voir, croyait-on, la fin de la question : le 10 janvier 1918, après cinq heures de débats, commencés naturellement par miss Rankin [1], l'amendement Susan B. Anthony, affranchissant les femmes des États-Unis, passait à la Maison des Représentants, avec les deux tiers nécessaires à la majorité (274 *oui* contre 136 *non*).

Il restait à ébranler définitivement le Sénat. C'est un solide pilier du conservatisme. Pas plus tard que le 27 juin 1918, alors que tout le monde croyait sûre pour ce jour-là la discussion et que tous les sénateurs suffragistes étaient venus au complet, quelques-uns fort souffrants, pour assurer le passage du fameux amendement, les adversaires ont pu empêcher, par un *flibustage* habile, que la résolution fût présentée. L'opposition était forte, malgré les sages conseils du Président Wilson, qui ne redoutait plus les responsabilités et ne cessa d'exercer sa puissante influence. La route du succès garde donc ses difficultés; néanmoins elle s'est raccourcie, par la ténacité et l'endurance des suffragistes américaines, et elles ne permettront pas que mente la prophétie de Susan Anthony, qu'en 1920 toutes les Américaines voteront [2]. Par deux fois, le suffrage a été battu au Sénat et la seconde fois, il ne manquait qu'*une* voix pour cette majorité nécessaire des deux tiers. Les militantes en reçurent le blâme.

1. Première femme élue au Congrès, par l'État de Montana. Elle n'a pas été réélue aux dernières élections.

2. L'amendement enfin passé au Sénat devra encore être accepté par les Législatures des trois quarts au moins des États, pour devenir effectif.

Le fait d'*avoir brûlé*, pendant qu'il était à Paris, tous les discours du Président Wilson, en un grand feu devant la Maison-Blanche, créait une opinion défavorable, et les Sénateurs démocrates surtout, malgré l'appel pressant que leur câblait de Paris le Président Wilson, se montraient récalcitrants. Du reste, il faut bien se rappeler que chaque fois que le suffrage était discuté au Sénat c'était, la question de race, la question nègre, la plus troublante à cette heure aux États-Unis, qui confrontait aussitôt les Sénateurs du Sud. Le nouveau Congrès vient enfin de rendre justice à la femme, et le fait est tout à son honneur. Il ne reste plus qu'à attendre la ratification des deux tiers des États, qui ne saurait être douteuse.

M. Wilson a dit que la guerre n'aurait pu être faite, ni endurés les sacrifices qu'elle entraîna, sans l'aide des femmes, et il apparaît chaque jour un peu plus que la nation se rend compte de la dette de reconnaissance qu'elle a contractée, et qu'elle ne peut mieux reconnaître que par l'admission au suffrage. Si nous ne regardons que l'œuvre magnifique entreprise pour les blessés en France, par les W*omen's Overseas Hospitals*, nous comprendrons que les suffragistes ne tirent pas médiocre satisfaction du fait que ces hôpitaux ont été entretenus par les finances de l'Association Nationale Américaine du Suffrage de la Femme.

Il est de toute évidence que les femmes ne pourront faire que plus et que mieux quand elles ne seront plus entravées par les vieilles restrictions qui les laissaient ignorantes, leur interdisaient de parler en public, leur ôtaient tout contrôle, une fois mariées, sur leur salaire, et les écartaient de toute activité sociale. Aux États-Unis comme ailleurs, c'est à elles qu'il appartiendra de vaincre dans les batailles contre la tuberculose, contre l'alcool, contre le travail prématuré des enfants, contre tant d'ennemis domestiques qui ne cessent de peser d'un poids de plus en plus lourd sur les nations civilisées.

ALTIAR

ROMULUS COUCOU[1]

(ROMAN NÈGRE)

XI

Après l'acceptation de Jacqueline, Romulus rentra chez lui soulevé par la joie.

— Papa ! — déclara-t-il, — j'ai fait la connaissance de la jeune Française. Tu sais, celle que j'avais vue au théâtre? Elle va devenir ma fiancée. Ne pourrais-je pas l'inviter à souper ici, dimanche prochain?

Cette annonce provoqua des réactions diverses.

La tante Cléopâtre joignit les mains, extasiée déjà par l'idée qu'elle allait contempler les promis. Son esprit romanesque et sentimental la rendait d'avance l'alliée des amoureux.

— Te marier? — soupira madame Coucou. — Ah ! mon petit Romulus... Déjà !...

Elle ne put retenir des larmes qui firent briller ses gros yeux saillants et descendirent par saccades sur les pentes brunes de ses joues. Mais l'idée de contrarier Romulus ne lui venait pas. Elle avait tant d'admiration pour lui ! Ce qu'il décidait devait être juste. Puis, avoir une blanche pour bru lui semblait flatteur.

— A souper dimanche, ici ? — demanda M. Coucou, avançant ses lèvres, violacées comme de la peau de figue.

Il se gratta la nuque, silencieux.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1919.

— Eh bien? — demanda Romulus, — pourquoi pas?

— Cela me fait un drôle d'effet... Cette Française chez nous... Il me semble...

— Quoi?

— Il me semble que... ça nous porterait malheur... C'est comme une idée qui me vient... On dirait que c'est le Seigneur qui m'avertit...

Romulus haussa les épaules.

— Tu es fou !

Les petites se mêlèrent au débat. Quoi ! Romulus allait se marier avec une blanche, qui viendrait à la maison, qui les traiterait sûrement avec mépris, qui voudrait tout gouverner, qui s'enorgueillirait d'être de cette race...

— Taisez-vous donc, mauvaises langues, — fit Romulus, furieux.

— Elles n'ont pas tort ! — insista M. Coucou.

Romulus se fâcha. Il traita son père d'égoïste. Celui-ci riposta en l'accusant d'ingratiude. Leur désaccord devint querelle. Le fils saisit une terrine et menaça de la lancer à la tête du chef de famille. Les femmes s'interposèrent, en jetant des cris qui firent paraître aux fenêtres les voisins, et maîtrisèrent les deux hommes, contraints à s'injurier face à face et les bras retenus. On parvint enfin à les apaiser.

Peu après, Mabel et Flora firent dans la blanchisserie une entrée burlesque. Elles s'étaient drapées dans des lambeaux de moustiquaires, barbouillé le visage d'amidon et marchaient avec une élégance affectée.

— Voulez-vous finir ou je vous fais manger par les crocodiles ! Qu'est-ce que ça signifie? — gronda madame Coucou.

— C'est la Française ! — expliquèrent les petites.

La mère, la tante, le père, Romulus lui-même, éclatèrent de rire, en se tapant sur les cuisses, oubliant tout dans un accès de joie enfantine qui faisait paraître les blanches dents, parmi les visages renversés.

Grâce à cette diversion, le malentendu cessa.

Oui, on accueillerait mademoiselle Beliard. Romulus était assez grand garçon, assez raisonnable pour savoir se conduire. Puisqu'il voulait se marier, tant mieux. Il y aurait une noce ! Et, pour commencer, on ferait à la blanche une réception

si belle qu'elle verrait de quoi est capable l'hospitalité des gens de couleur !

Aussitôt, le menu fut décidé : soupe aux gombos, huîtres farcies, poulet au piment et à l'oignon, riz aux épinards, gâteau recouvert de sucre rose figurant les initiales des deux fiancés ! On emprunterait des couverts à un riche voisin, grâce à la complicité de son domestique, qui était de couleur. Car les Coucou ne possédaient que quatre fourchettes : une appartenant à Cléopâtre ; une à madame Coucou ; une à son mari (qu'il reconnaissait à l'inscription : *bar automatique*, gravée sur le manche) et une à Romulus. Les petites mangeaient habituellement avec leurs doigts, et la grand'mère n'avait jamais voulu s'accoutumer à cet instrument, dont elle avait peur.

Dans la fièvre des préparatifs, chacun s'ingéniait. Les uns renouvelaient les chromolithographies collées dans la boutique, les autres paraient de nœuds coquets la grande hélice du chasse-mouches et disposaient des flots de rubans dans le courant d'air du ventilateur. M. Coucou s'était attribué le ravitaillement en whisky ; la tante Cléopâtre ornait de dentelles son corsage bleu d'azur. Tous ne songeaient plus qu'à la bombance prochaine. Ils en rêvaient la nuit.

Le jour dit, quand Jacqueline vit la blanchisserie qui portait l'adresse indiquée par Romulus, elle hésita.

Sur la façade étaient peints, à droite un monsieur souriant, les bras chargés d'un paquet de linge, et à gauche, une dame recevant avec béatitude une pile de chemises empesées. Des plantes, empotées dans des boîtes à conserve, montaient le long du mur. Un rosier grimpant arrondissait au-dessus de la porte des gerbes de fleurs rouges où butinaient des abeilles.

Était-ce là? Cette apparence humble et puérile l'inquiétait un peu. Que seraient ces gens? Une telle maison deviendrait-elle la sienne? Allait-elle y trouver de vrais nègres?

Enfin, elle franchit le seuil.

La table, dressée dans la blanchisserie, était couverte de gâteaux, de sucreries et de fleurs. Auprès s'alignait la famille, en tenue de gala.

La première impression de Jacqueline fut : « Mon Dieu, qu'ils sont noirs ! »

Ils le paraissaient davantage, en effet, parmi les linges blancs empilés tout autour de la boutique.

Mais l'aspect de Romulus la rassura. Elle le retrouva tel qu'elle l'avait vu et remarqué. Quoi? Il était de la même race que ces gens? Elle avait peine à y croire.

Très cérémonieux, il fit les présentations.

La famille Coucou, intimidée, ne parlait guère et souriait uniformément. D'abord, une gêne pesa. Puis on traita, non sans efforts, quelques sujets faciles tels que la température, ou la durée du trajet entre la Nouvelle-Orléans et diverses villes des environs. Ingénus, confiants comme des enfants, vite familiarisés, les Coucou animèrent la conversation, et bientôt en arrivèrent à jacasser tous à la fois. Mais Jacqueline, elle, conservait une impression de malaise. Maintenant, elle ne regardait plus rien que les cheveux de Romulus, ces cheveux crépus par lesquels il s'apparentait à cette famille de singes... Elle cherchait en lui d'autres signes de race, avec l'appréhension d'en découvrir.

Une fois à table, pourtant, elle fut gagnée par la bonhomie de ces êtres naïfs, qui lui faisaient gentiment accueil et qui avaient préparé en son honneur un tel festin... Une gaîtè si franche riait dans les yeux bridés de tante Cléopâtre, dans les yeux saillants de madame Coucou, dans les petits yeux d'éléphant malicieux que M. Coucou tournait souvent vers elle en découvrant, par un sourire continuel, ses quatre belles dents d'or ! Elle les sentait dévoués et affectueux. Et quel respect ils semblaient avoir pour tout ce que disait Romulus !

Romulus... Jacqueline l'examinait avec anxiété. Elle ne pouvait se persuader qu'il était fils de cette grosse matrone brune, frère de ces deux négrillonnes. Par comparaison, elle lui trouvait les yeux plus expressifs, le nez plus fin, le teint plus délicatement ambré que de coutume. Qu'importait, après tout, qu'il fût apparenté à ces gens-là? C'était lui, lui seul, qui comptait pour elle...

Après le repas, les Coucou, très égayés, offrirent à Jacqueline l'agrément d'un concert.

M. Coucou décrocha son banjo. Il se mit à chanter. Toute la famille l'accompagna en sourdine. La romance qu'il fredonna était une très vieille composition datant sans doute de l'occupation française. Elle avait à la fois les grâces du XVIIIe siècle et la naïveté des chansons nègres. Jacqueline savoura un plaisir presque ému, tandis que les vieilles paroles s'exhalaient :

Zélie a quitté la plaine !
Moé perdu bonheu à moé.
Yeux à moé semblé fontaines
Depuis moé plus miré toué !

Moé attendais tes nouvelles,
Pensais voi toué reveni !
Ah ! Reviens toujou fidèle,
Espéré vaut pas senti.

Le jou, quand moé coupé cannes,
Moé songé zamour à moé ;
La nuit, quand moé dans cabane,
En dormant moé revois toué.

Faut pas tarder davantage,
Toué fais moué assez chagrin !
Moé suis comm' zozo en cage
Quand li va mouri de faim !

Une sorte de mélopée prolongea cette impression de mélancolie ingénue. M. Coucou improvisait. Avec ce génie musical propre à tous les gens de couleur, les femmes et les deux petites accompagnèrent de notes langoureuses, délicatement modulées, ce chant où s'évoquait la nostalgie de la savane.

Mais un besoin de détente se fit sentir. La tante Cléopâtre monta dans la chambre de Romulus où dormait un vieux piano tropical à coffre métallique, et en tira, sur le rythme d'un cake-walk, les sons clapotants, martelés et retentissants qu'on peut attendre d'une voiture de boîtes à lait secouée sur un mauvais pavage. Aussitôt, la fièvre de la danse s'empara de toute la famille. Le père Coucou esquissa un pas, sa femme lui fit vis-à-vis, les deux petites, endiablées, se trémoussèrent en cadence, avec des éclats de rire et des cris.

— Vous dansez? — demanda Romulus, prêt à tourner et à bondir, lui aussi.

— Merci, — fit Jacqueline. — D'ailleurs il est tard... mon frère m'attend...

Elle prit congé de la famille, qui l'accompagna jusqu'au milieu de la rue, avec des révérences.

Tandis qu'elle regagnait seule sa demeure, des sentiments contradictoires s'agitaient en elle. Ces Coucou... Que de gentillesses, et quelles drôles de façons aussi!... Que d'hospitalité, et que de naïveté presque sauvage!... Quelle opinion fallait-il avoir d'eux, au juste?... Elle ne savait plus.

XII

Madame Coucou remuait dans une cuve du linge blanc, quand elle fut prise d'une défaillance et dut s'asseoir. Sa figure devint toute grise. Il lui sembla que le sang ne circulait plus dans ses veines. Elle poussa un petit gémissement.

— Mama! — supplia Flora. — Mama!... Au secours! Mama est malade!

— Alcénaïde, ma chérie!... — s'écria Cléopâtre. — qu'y a-t-il? Attends un peu...

Elle atteignait déjà une bouteille de tafia et un verre. Madame Coucou fit un geste de refus. Puis son bras retomba. Elle perdit connaissance.

La tante Cléopâtre lança un grand cri. Les petites s'empressèrent autour de la malade. On la transporta dans son lit. Comme elle grelottait, Mabel courut chercher un fer à repasser bien chaud, et le lui promena le long du corps, mais sans parvenir à diminuer les frissons.

— Hélas! — se lamentait Cléopâtre. — Et Cicéron!... Mabel, va donc voir! Il doit être... Non, attends... Flora, téléphone à Romulus... Ah! Seigneur Jésus!... Fais chauffer des serviettes...

Elle allait, venait, parlait sans suite, perdait la tête, et ne trouvait plus que ce remède: taper sur des casseroles pour écarter les mauvais esprits.

Une demi-heure plus tard, Romulus arrivait. Puis survint M. Coucou. Toute la famille était groupée autour de la

malade, la fatiguant d'interrogations et de prévenances, lorsque Jacqueline parut.

Elle apportait aux enfants des bonbons, et des fleurs pour madame Coucou.

Son cœur s'émut devant ces douleurs violentes, devant l'affolement de tous ces êtres ingénus sans défense contre le malheur.

Selon le conseil de la tante Cléopâtre, on avait posé sur la tête de la malade une feuille de chou trempée d'huile et retenue par un bandage.

— Il faut voir un médecin, tout de suite, — proposa Jacqueline. — Voulez-vous que je prévienne le nôtre?

— Un Américain? — demanda M. Coucou.

— Oui, très savant, je vous assure.

Elle décrochait déjà le récepteur du téléphone, quand M. Coucou lui posa la main sur le bras.

— Non, attendez...

La tante Cléopâtre avait un air de méfiance.

Romulus, partagé, ne savait quelle opinion soutenir.

— Attendez, — reprit M. Coucou. — Nous avons un voisin... infiniment capable, lui aussi... Il sera là plus tôt... Ne dérangez pas... Mabel, vite, chez le docteur Cambyse Sardine, tu sais...

— Oui, papa...

Mabel partit en courant. Jacqueline prit congé.

Quelques minutes après, le docteur Cambyse Sardine arrivait, grand gaillard tout vêtu de noir malgré la température. Il s'était hâté. La sueur en gouttelettes couvrait son front couleur de chocolat et ruisselait dans les flocons de sa vénérable barbe blanche. De grandes lunettes à verres fumés lui donnaient un aspect énigmatique et solennel. Il parlait peu. Il concentrait son attention pour écouter avant de rendre la sentence.

Quand tous les Coucou se furent évertués à expliquer le cas, quand la malade elle-même, avec des geignements, eut énoncé la nature de son malaise, le docteur prononça :

— Je vois... Madame a la bisquette qui est tombée...

— C'est grave, docteur? — fit anxieusement M. Coucou.

— Selon. Je vais prescrire une potion qui, en des accidents analogues, fit merveille, et méditer sur ce cas...

Il sortit un stylographe.

D'une écriture appliquée, pleine d'enjolivures, il rédigea la formule. Elle abondait en abréviations et en signes mystérieux.

Après son départ, les Coucou demeurèrent devant cette feuille, qu'ils regardaient avec un respect mêlé d'espérance. Si tante Cléopâtre avait parlé selon son cœur, elle aurait conseillé de poser directement l'ordonnance sur la poitrine de la malade. Mais elle n'osa faire cette proposition devant Romulus, pour ne pas déconsidérer, en sa présence, l'art des apothicaires.

XIII

Madame Coucou est morte.

Le mal s'était aggravé promptement en trois jours. La malade avait refusé toute nourriture et avait passé son temps dans un accablement traversé de plaintes enfantines. Vers le soir du troisième jour, sa respiration était devenue sifflante, mêlée de râles. Dans la nuit, elle s'était levée sur sa couche, comme pour rattraper l'haleine qui la fuyait. Puis elle était retombée lourdement. C'était fini.

Durant cette longue agonie, un tumulte incessant avait régné dans la blanchisserie. Les voisins venaient aux nouvelles. M. Coucou les renseignait avec un désespoir théâtral. Les deux petites, devenues maîtresses de la maison sans surveillance, faisaient alterner leurs jeux et leurs plaintes bruyantes. La grand'mère, gagnée par l'agitation de tous, transportait à tout moment, sans aucune nécessité, des objets, en les laissant choir d'entre ses mains débiles.

Trois fois le docteur Cambyse Sardine était venu. Il avait prescrit tour à tour des révulsifs et des calmants, des ventouses et de l'aspirine. La tante Cléopâtre, désespérée, avait même consulté une sorcière et rapporté une drogue brunâtre, dont on avait frictionné une heure durant les pieds de la malade. Tous ces soins n'avaient servi qu'à tourmenter son agonie. Et maintenant, elle reposait, immobile, sereine,

violette, parmi des branches d'eucalyptus, sous un voile de calicot blanc.

Dans la nuit qui précéda l'inhumation, eut lieu la cérémonie de la veillée.

Les parents, les amis, tous les membres de la confrérie à laquelle appartenait M. Coucou, furent invités, selon l'usage, à défiler devant le lit mortuaire et à prier pour la défunte.

Comme la chaleur de ce soir de juin était étouffante, Romulus dut aller chercher quelques bouteilles de bière et de whisky.

Bientôt, la petite chambre fut remplie de nègres et de négresses, qui poussaient des soupirs, et buvaient pour se rafraîchir et se réconforter. Leur émotion les assoiffait ; le whisky les émouvait. Un verre de whisky offert comportait, par échange de politesse, un verre de whisky reçu. Si bien qu'à une heure du matin, lorsque parut le pasteur, toute l'assistance se mit à chanter l'hymne des morts avec un éclat sans retenue.

Grave, dans sa redingote noire boutonnée jusqu'au col, plus nègre encore de porter une cravate blanche, le pasteur s'avança vers madame Coucou, étendue sous son voile, parmi les branches et les bougies. Il découvrit le visage et souleva le cadavre en s'écriant :

— Mes frères, regardez une dernière fois celle qui va rejoindre le Seigneur !

D'un ton plaintif et suppliant, les assistants firent entendre des invocations :

— Tu vas voir le Seigneur ! Porte-lui nos prières !

M. Coucou, titubant de chagrin et se tordant les mains au-dessus de la tête, s'avança vers le cadavre et demanda :

— Ah ! ma chère femme, toi qui vas partir, as-tu bien eu ce qu'il te fallait dans la vie?

Tous, sanglotant, reprirent ensemble :

— Avez-vous bien eu ce qu'il vous fallait dans la vie?

Alors, le pasteur, d'une voix de ventriloque, imita le ton d'une réponse faite du fond d'un caveau et, comme si la morte parlait :

— Oui, j'ai eu ce qu'il me fallait !

Et tous :

— Elle l'a eu ! Loué soit Dieu !

M. Coucou reprit :

— Tu n'as pas faim? tu n'as pas soif?

La voix caverneuse répliqua :

— Ni faim ni soif... Mais n'oubliez pas que mon âme aura toujours faim et toujours soif du Seigneur.

Des vociférations retentirent :

— Amen ! Amen !

Maintenant, chacun interrogeait. Le pasteur avait fort à faire pour maintenir en équilibre le cadavre, dont chacun s'approchait tour à tour, le tirant à droite, le secouant à gauche, avec une sollicitude tumultueuse :

— Pauvre chère madame Coucou ! Avez-vous été heureuse?

La voix d'outre-tombe répliqua :

— Oh, oui, j'ai été heureuse, car j'ai toujours vécu selon le Seigneur...

— Dis-nous, pauvre femme, ton mari a-t-il bien rempli ses devoirs d'époux?

— A-t-il toujours travaillé pour t'acheter des parures?

— Il ne t'a jamais battue, jamais maltraitée?

Tendant les bras vers le visage impassible de la défunte, ils mêlaient leurs questions. Enfin, quelqu'un s'écria :

— As-tu vu le Seigneur?

Lâchant la morte qui retomba sur l'oreiller, le pasteur, d'une voix sépulcrale, cria :

— J'ai vu le Seigneur ! Oui, oui... J'ai vu le Seigneur !

Aussitôt, des exclamations jaillirent, retentissant par toute la rue, à travers les fenêtres ouvertes :

— Ah ! ah ! Dilatons nos cœurs ! Dieu est descendu vers elle ! Elle a Dieu dans son cœur ! Elle possède Jésus !

Chacun geignait, se lamentait, sanglotait. Deux vieilles négresses poussaient des mélopées lugubres sur le thème : « Accueille-la, Seigneur, et laisse-la intercéder en faveur de notre misère ! » Le pasteur, levant les yeux au ciel, commentait la Bible, par phrases grandiloquentes et sans suite. La chaleur faisait coller les camisoles sur la peau, amollissait les faux cols. Une odeur puissante de fermentation remplissait la petite pièce, si bien que, lorsqu'un des assistants eut

crié : « Il y a de l'eau glacée et du whisky en bas dans la blanchisserie », le pasteur, la famille, les amis, les parents, descendirent en hâte pour se rafraîchir, en laissant feu madame Coucou toute seule entre ses bougies.

Un moment après, Romulus remonta.

Tout ce bruit l'avait étourdi. Il sentait le besoin de se ressaisir et de demeurer près de sa mère pour la revoir une dernière fois. Puis il savait aussi qu'une épingle prise sur un linceul est un porte-chance invincible. Il souleva le coin du voile. Pauvre mama... Son expression s'était modifiée, par l'effet de la chaleur, sans doute. Romulus se hâta de la recouvrir.

Alors il essaya de l'évoquer vivante. Il la revit, telle qu'il l'aimait, du temps où, petit garçon demi-nu, il vagabondait avec ses camarades dans les bois de Port-au-Prince. Il ressuscita la bonne créature qu'elle était jadis, toujours souriante, toujours accueillante, toujours indulgente. Il se remémora le départ, le voyage, l'installation à la Nouvelle-Orléans, tout le mal qu'elle avait eu pour rendre la blanchisserie prospère. Et voilà... C'était fini, maintenant... Elle ne chanterait plus, elle ne remuerait plus. Elle allait être enfermée dans une boîte pour s'y décomposer parmi la solitude affreuse du tombeau.

Maintenant qu'il la perdait, il se reprochait toutes les pensées auxquelles il ne l'avait pas associée. L'avait-il aimée assez? N'allait-elle pas éprouver, dans cette autre vie mystérieuse, la tristesse d'avoir eu pour fils un indifférent, un ingrat? Il murmura : « Pardon, mama... » et vint s'agenouiller près du corps, la poitrine secouée de spasmes, la figure convulsée de chagrin.

Une impression inattendue le fit sursauter. Quelque chose remuait dans la pièce. C'était le chien Top, qui, caché sous un meuble durant tout le tumulte, s'enhardissait maintenant et posait la tête contre le genou de Romulus, en regardant tristement, avec un air de comprendre.

— Mon bon petit Top, mon bon chien...

Romulus attira Top et le baisa sur le front.

Il se sentait lourd de détresse, comme s'il se fût trouvé seul

au monde, et cette naïve tendresse de bête le remuait profondément.

Top, alors, s'approcha du lit, prêt à y sauter, comme madame Coucou le lui permettait quelquefois, le dimanche matin.

— Non, Top, non, mon petit Top, plus maintenant, c'est fini...

Cette parole emplit Romulus de désespoir. Il attira Top de nouveau, le prit dans ses bras, le serra contre sa poitrine, comme pour trouver au contact de cette bête vivante un recours contre le mystère épouvantable de la mort.

Quel silence, dans cette pièce, près de la trépassée ! Un meuble craqua. Le jeune homme tressaillit. Les rideaux bougèrent. Souffle de vent? Autre chose peut-être?... La terreur s'infiltrait en lui. Des histoires de fantômes entendues durant son enfance lui revenaient à la mémoire. Il se dressa, la main contre la joue, en battant des paupières. Enfin, après avoir fait plusieurs fois le signe de la croix, il alla rejoindre la troupe exaltée et bruyante qui, en bas, chantait des mélopées funèbres en scandant le rythme, par grands coups de fer à repasser, sur les tables où s'entrechoquaient une foule de bouteilles vides.

L'enterrement eut lieu le lendemain à midi.

M. Coucou avait voulu que le service fût de grand luxe, et tous les petits négrillons du quartier se rassemblèrent pour contempler le corbillard d'ébène, chargé de panneaux sculptés représentant des plis de rideaux et décoré de deux énormes lanternes où s'érigeait un ange de la mort, argenté.

Suivant les rues éblouissantes de lumière sur lesquelles midi tombait d'aplomb, cuisait le sol et les façades, faisait vibrer dans l'air échauffé le contour de toutes choses, parmi l'étincellement de la clarté que réverbéraient les murs aveuglants, le cortège des nègres en deuil défila.

Le cocher était protégé du soleil par un parapluie noir ; mais le reste de l'assistance exposait au rayonnement de la chaleur les redingotes funèbres, les garnitures de crêpe, les chapeaux hauts de forme.

Au cimetière, l'assemblée se disposa en cercle. La tante

Cléopâtre gémissait sous ses voiles où paraissait la seule blancheur du mouchoir à la hauteur de la bouche. Le veuf était prostré, la tête dans les épaules, la lèvre pendante ; Romulus, enfiévré d'un chagrin sec.

Le pasteur s'approcha et commença la dernière allocution :

— Mes chers frères, pleurons sur la morte, accusons-nous d'avoir mérité par le péché originel le châtiment de la mort. Frappons-nous la poitrine, car nous sommes indignes et misérables !

A ces mots, un tumulte éclata. Tous ces messieurs et toutes ces dames de couleur qui, par respect humain, avaient affecté devant les blancs une tenue compassée, s'abandonnèrent à leur chagrin. Les femmes hoquetaient, le chapeau de travers ; les hommes agitaient les mains avec des tremblements, poussaient des exclamations désespérées, lançaient à terre leurs coiffures, tapaient du pied, hurlaient à la mort. M. Coucou, pris de défaillance, fut soutenu, par deux amis. La petite Mabel voulut se jeter sur le cercueil en criant : « Mama ! Mama ! Je n'ai plus de mère ! Mama ! Je veux partir avec toi ! » Trois dames durent la retenir et l'entraîner, tandis qu'entre leurs bras elle se débattait comme une possédée. Flora balançait son corps avec des gémissements ininterrompus. Parmi cette atmosphère de douleur tragique, Romulus, le visage enfoui dans ses mains, put éprouver enfin le soulagement des larmes, cependant qu'autour de lui toute l'assistance hurlait, vagissait et s'étreignait en sanglotant.

XIV

Plus aucune nouvelle de Romulus !

A la fin, Jacqueline s'en alarma. Mais la cause, elle croyait la deviner : l'abattement du pauvre garçon après la mort de sa mère.

Alors elle connut de nouveau cette sensation d'isolement et de dépaysement qui lui avait été si pénible lors de son arrivée aux États-Unis. Privée de Romulus, elle mesura combien ce gentil camarade lui apportait de distraction et de réconfort moral. Absent, il lui parut plus séduisant encore. Elle se

rappelait avec émotion le charme alerte de sa physionomie, son clair sourire, ses beaux yeux, et cette sorte d'humilité fervente avec laquelle il s'enquérait de tout ce qu'elle trouvait préférable. Durant ces évocations, Jacqueline soupirait : « Pauvre garçon ! Il doit avoir tant de chagrin ! » Elle serait bien allée lui porter quelques consolations ; mais il n'écrivait plus, ne téléphonait plus, elle craignit d'être indiscrète.

Puis elle se sentait si loin de tous ces gens ! Elle redoutait qu'il ne fût repris par ce milieu où il avait vécu jusque-là. Ne lui paraîtrait-elle pas maintenant une étrangère, une intruse?

Romulus, lui aussi, éprouvait de la nostalgie à l'égard de Jacqueline. Quand sa crise de chagrin se fut apaisée, il souffrit d'être seul. Ce qu'il entendait dire autour de lui l'irritait : les Coucou n'osaient-ils pas accuser vaguement la jeune fille blanche d'être la cause du malheur abattu sur la maison? Vraiment ils étaient trop superstitieux, trop bêtes, trop nègres !

Un double malentendu séparait les deux jeunes gens ; un hasard les rapprocha.

C'était par un de ces soirs tropicaux où le ciel bas, strié d'éclairs, lourd d'un orage amoncelé, se met à crever soudain comme un réservoir qui se défonce. Il faut alors se nicher n'importe où pour se préserver des énormes gouttes drues comme une grêle qui tambourinent sur le sol et y font jaillir un poudroiement d'éclaboussures.

Romulus se gara sous une porte. C'était là que Jacqueline s'était abritée, elle aussi.

Tous deux éprouvèrent une grosse émotion en se revoyant et furent si troublés qu'ils ne surent parler d'eux-mêmes et de ce qui leur emplissait le cœur. Ils contemplèrent ensemble les progrès de l'averse. Dans les rues, le niveau de l'eau s'était élevé tellement que les automobiles n'avançaient qu'avec peine, et que les tramways avaient à l'arrière deux vagues en éventail, comme des vapeurs sur un lac. On apercevait des planches et des affiches décollées qui descendaient doucement au fil du courant. Quand un malheureux piéton essayait sous les cataractes de traverser la rue, il manquait

les trottoirs devenus invisibles et risquait sans cesse une chute à plat ventre, ce dont se réjouissaient beaucoup les gamins nus jusqu'aux cuisses qui pataugeaient dans ce fleuve inattendu.

Brusque en sa fin comme en son début, l'averse s'arrêta,

— Il faut que je rentre, — dit Jacqueline. — Je suis très en retard. Jérôme va être mécontent.

— Il est toujours aussi dur avec vous?

— Toujours, — répondit-elle en soupirant.

Alors, Romulus se rappela les confidences qu'elle lui avait faites, et sentit renaître en lui sa dévotion et ses espoirs; il était, comme tous ceux de sa race, à la fois oublieux et enthousiaste. La secousse subie lors du deuil avait chassé de sa mémoire l'image de Jacqueline. Elle y régnait de nouveau, tout aussi puissamment qu'autrefois.

— Il faut que je rentre, — reprit Jacqueline.

— Laissez-moi vous accompagner?

Elle hésita, puis :

— Si vous voulez.

En marchant côte à côte, ils causèrent librement, tendrement.

Plus de malaise entre eux, désormais.

Pourtant, Jacqueline ne lui avait demandé des nouvelles de la famille Coucou que sur un ton de politesse. Il comprit. Elle avait dû, devant eux, ressentir une gêne dont elle gardait le souvenir. Mais cela n'allait-il pas modifier es projets? Il voulut s'en assurer.

— Vous vous rappelez, — dit-il, — notre promenade sur le *Sydney*, un soir?

— Oh, oui ! Quel beau soir !...

Il demanda :

— Pourquoi dites-vous cela presque tristement?

— Parce que, depuis ce jour-là, il m'a semblé que vous changiez un peu... Nous avions parlé de choses très sérieuses, et puis... et puis...

Il faisait nuit. Les rues encore mouillées étaient presque désertes. Romulus prit Jacqueline par la taille et la rapprocha de lui :

— Et puis?

Elle avoua quelle tristesse avait été la sienne en constatant que Romulus, dans son chagrin, n'avait pas cherché près d'elle un réconfort. Sans doute sa famille lui suffisait-elle. C'est de cela qu'elle avait un peu souffert.

Alors, Romulus, avec une séduisante éloquence, assura que sa famille comptait pour peu de chose et qu'il la quitterait, s'en éloignerait durant des années, s'il fallait aller vivre dans une autre ville des États-Unis ou d'Europe.

— Tout ce que j'aime, c'est vous, ma chérie !

Il était sincère. Elle fut persuadée.

Et quand ils se quittèrent aux abords de la maison de Beliard, ils avaient parlé déjà de la démarche nécessaire pour rendre officielle, vis-à-vis de ce dernier, la promesse de mariage.

XV

La mort de madame Coucou avait assombri la bonne humeur habituelle de la tante Cléopâtre. Elle demeurait maintenant pensive durant tout le jour, mordillant ses doigts bruns aux ongles pâles, et regardant le ciel comme pour y suivre une obsession mystérieuse.

Plusieurs fois, en l'absence de Romulus, elle avait dit à M. Coucou :

— Tu voyais juste, mon ami... Il y a eu le malheur dans cette maison, depuis que cette fille blanche y est entrée.

Alors, celui-ci recommençait à sangloter et à geindre. Oh ! oui... Si on l'avait écouté !... Cette damnée créature leur avait apporté le mauvais sort !... Il faudra bien que Romulus obéisse, qu'il rompe avec elle !...

Comment y parvenir? Cléopâtre remuait, dans son imagination enfantine, visionnaire et versatile de négresse, toutes sortes de projets. Pour troubler les amours de Romulus, elle était prête à dépenser autant d'efforts qu'il en avait fallu, jadis, pour les favoriser.

Un soir, elle annonça mystérieusement à son beau-frère :

— Je vais aller chez madame République Justin.

— La sorcière?

— Oui... pour lui demander un...

Elle n'osa pas prononcer le mot : vaudou, et dit seulement quel effet elle espérait du sortilège :

— Jamais nous ne rendrons Romulus raisonnable. Il faut qu'elle ne puisse plus habiter le pays, cette fille !...

— Tu n'as pas peur qu'il t'arrive des ennuis avec la police? — objecta prudemment M. Coucou. — Tu sais que tout ce qui touche au Culte est sévèrement puni... Les Américains n'aiment pas les habitudes africaines...

— Je m'arrangerai... Mais j'ai mon idée... Je le sauverai, ce pauvre petit...

Le lendemain, elle se rendit chez la spécialiste en philtres et articles mystérieux.

C'était une brave négresse, d'air paisible, qui habitait une chambre tapissée d'images de piété et de statuettes de saintes en porcelaine et en plâtre. Dans un coin, au pied d'une effigie de Jeanne d'Arc, brûlait un lumignon, entre des soucoupes contenant de l'eau et de l'huile.

— Vous voulez nuire un peu à cette personne? — demanda-t-elle. — En ce cas, je peux fondre une bougie verte avec du salpêtre, du poivre et de la terre de cimetière. On va étaler cette pâte contre la porte de sa maison. Ce moyen-là m'a toujours donné de bons résultats. D'ailleurs nous allons voir.

Elle étendit un peu d'huile sur une soucoupe et jeta en l'air quelques plumes de perroquet. Au vol, elle en capta sur la faïence visqueuse. Puis, jugeant d'après la disposition des plumes vertes et des plumes grises, déclara :

— Ça réussira sûrement.

Mais tante Cléopâtre, baissant la voix, murmura :

— Je ne veux pas que ça fasse seulement un peu de mal... Je veux que ce soit grave.

— Oh ! Dans ce cas, j'ai la bougie noire fondue avec du vinaigre... C'est un peu plus coûteux...

— Mais je veux aussi que l'on ne se doute de rien... Vous comprenez...

— Un vaudou, alors?

— Voilà.

— Bon... Vous pouvez attendre une demi-heure?

— Prenez tout votre temps, ma chère.

Madame République Justin choisit une pomme de terre, y traça quelques signes magiques, la perfora d'une cavité où elle introduisit une bande de papier sur laquelle, à sa demande, la tante Cléopâtre avait écrit le nom de Jacqueline. Elle arrosa ensuite cet appareil de sucs noirâtres — des poisons, expliqua-t-elle, — qu'on respire la nuit, sans s'en douter, et y piqua des plumes d'oiseau-mouche.

Le vaudou était en état de servir.

La tante Cléopâtre l'enveloppa soigneusement dans plusieurs journaux, et se rendit chez les Beliard.

Bahia, la servante de couleur, traînait ses savates dans la cour.

Cléopâtre lui fit signe et, en grand secret, l'avertit de ce qu'on attendait d'elle. Il fallait glisser ce paquet dans le traversin décousu, puis recousu, de mademoiselle Jacqueline, et voilà tout.

D'abord, Bahia fit paraître quelques scrupules. Un vaudou ! C'est prendre là une grave responsabilité...

Cléopâtre la rassura. Avec un sourire de duplicité, elle lui révéla qu'il s'agissait d'une affaire d'amour...

La servante, simple d'esprit, hésitait encore. Il fallut recourir à la corruption.

— Et si tu fais ce que je te demande, tu auras... Voyons qu'est-ce qui te ferait plaisir?

Avec une timidité d'enfant, la vieille négresse avoua :

— Je vais faire ma première communion dans quinze jours et je n'ai pas de robe.

— Tu en auras une.

— Vrai, madame? — s'écria-t-elle, illuminée en recevant le vaudou.

— Vrai, si tu fais bien tout ce que je t'ai dit. Je le saurai, méfie-toi !

— Oh ! Je le ferai ! Devant Notre-Seigneur qui nous entend, je vous le jure !...

XVI

Trois jours apres, chez Daisy Watson, dans sa maison de Magnolia street toute enveloppée de couleurs éclatantes et de parfums, nichée parmi des acacias aux grappes odorantes, des tulipiers dont les branches aux feuillages drus présentent des fleurs qui semblent en porcelaine, des camélias, des lauriers-roses, des azalées géantes, des palmiers, et des roses, des roses, des roses...

Sur la terrasse, en savourant la pulpe aromatique de grosses pamplemousses arrosées de rhum et de sirop, Daisy cause avec Jacqueline :

— My dear, vous perdez vos couleurs, vous devenez plus mince... Nous allons vous donner un peu d'amusement... Vous devez venir le matin jouer au tennis avec nous.

En effet, depuis trois jours Jacqueline est mal à l'aise. Ses nuits sont troublées. Elle se sent prise d'une étrange lassitude.

Paraît un grand garçon construit comme un athlète et dont les larges épaules sont surmontées d'une tête d'enfant aux yeux bleus.

— Teddy ! Teddy ! Venez vite !... Deary, je vous présente mon frère Teddy, qui a dépensé trois ans à Batavia et qui revient aux États-Unis... Il vous trouve ravissante... Mais il n'osera jamais vous le dire, parce que c'est un ours timide...

Elle ajouta malicieusement :

— Si jamais vous changez votre flirt, il se met sur le rang...

Teddy balbutia quelques phrases où s'exprimait son trouble plus que sa pensée.

Jacqueline lui tendit la main, assez touchée d'inspirer tant de désarroi, elle si frêle, à ce beau gaillard si robuste.

— Et votre flirt, — insista Daisy, — comment va-t-il?

Jacqueline avoua les progrès que cette amourette avait faits dans son cœur et quels étaient ses desseins.

— Bravo, Darling ! — approuva Daisy. — Il faut toujours se marier. Chez nous, cela ne donne aucune peine. Il y en a pour dix minutes. Et c'est plus convenable.

Le lendemain, sur le conseil de Beliard qui lui trouva mauvaise mine et lui conseilla un peu d'exercice, Jacqueline vint au tennis. Le jeune Teddy l'y attendait. Il ne manqua plus une seule des séances auxquelles Jacqueline était mêlée. Quand il avait partie liée avec elle, il rattrapait, de ses grands bras, les balles que, novice, elle laissait échapper. Quand le hasard le tranformait en adversaire, il faisait des « services » d'une telle mansuétude, que Jacqueline avait l'impression de savoir jouer un peu. Et Teddy, heureux, sentait son cœur défaillir dans sa poitrine de géant.

XVII

L'indisposition de Jacqueline augmenta si promptement que Beliard en éprouva de l'inquiétude. L'idée de consulter un médecin ne lui plaisait pas. Doué d'une santé sans défaillance il craignait les drogues et ceux qui les prescrivent. Mais le malaise de sa petite sœur le troublait, l'affolait, ce grand garçon, et l'emplissait d'alarmes. Il aurait supporté les bouleversements auxquels est sujette la destinée d'un homme d'affaires, aux États-Unis, il aurait accepté la ruine et la nécessité soudaine de reconstituer une situation. Cela, c'était sa besogne. Mais voir une jeune fille souffrir, être aux prises avec un mal insaisissable et mystérieux... Il ne savait que faire, tantôt serrant les poings, tantôt s'essayant avec gaucherie à des délicatesses maternelles. Jacqueline, petite Européenne inaccoutumée aux moiteurs des étés louisianais, allait-elle devenir gravement souffrante? Lui-même, dès la première année, s'était accommodé au changement de latitude. Mais n'y avait-il pas quelques précautions propres à assurer, pour une jeune fille, une acclimatation sans à-coups?

Quelques familles françaises fixées à la Nouvelle-Orléans lui étaient amicalement connues. Il voulut faire appel à leur expérience. Peut-être lui conseillerait-on un régime ou des soins qu'il ignorait.

Un dimanche donc, il se rendit chez les Duvard qui habitaient, dans le quartier français, une vieille demeure à balcon

de fer forgé, toute imprégnée encore de l'ancienne grâce coloniale.

On ouvrit pour lui le salon de cérémonie, où régnait une odeur de moisissure, pièce d'apparat qui ne recevait d'air que deux ou trois fois par année et qui était meublée de fauteuils Louis-Philippe, de vases sans bouquets, d'un guéridon d'acajou sur lequel reposait un album de photographies imposant comme un registre de l'état civil.

Madame Duvard entra. C'était une vieille dame tordue par des rhumatismes, et qui portait en broche le portrait de son mari défunt, un beau monsieur à favoris démodés.

— Les enfants sont sortis, — dit-elle, — et vous m'en voyez au regret ; mais le ciel est aujourd'hui si clément qu'ils en ont voulu profiter.

Après quelques considérations relatives à la température, Beliard exposa l'objet de sa visite. Madame Duvard compatit aux inquiétudes qui l'obsédaient, puis déclara :

— Je vais aller chercher maman, elle nous donnera sans doute un bon conseil.

Elle s'en alla clopin-clopant, et reparut peu après avec une autre dame, beaucoup plus vieille, beaucoup plus tordue, beaucoup plus desséchée et qui portait en broche le portrait de son défunt mari, un beau monsieur cravaté comme Alfred de Musset.

La vieille s'avança, souriant d'un sourire qui collait ses lèvres rentrantes sur ses gencives édentées, et offrit à Beliard une main sèche et jaune comme une main de momie, en lui disant :

— Soyez le bienvenu.

Madame Duvard jeune se pencha vers le visiteur :

— N'oubliez pas qu'elle est un peu dure d'oreille... Pensez donc... A quatre-vingt-treize ans !...

La vieille avait deviné l'avertissement ; elle murmura :

— Oui, quatre-vingt-treize... Quatre-vingt-quatorze dans onze mois.

— Et toujours bien portante? — fit Beliard.

Forçant sa voix déréglée de sourde, elle cria, dans le silence du salon :

— C'est mon régime !... Le matin, une soupe au lait...

A midi, un petit bouillon et un œuf... A huit heures, avant de m'endormir, une tasse de lait bouilli... Voilà...

Plein de déférence, Beliard la félicita de sa sobriété et de sa belle mine, puis il commença :

— J'étais venu pour vous parler de ma petite sœur.

La sourde interrompit :

— Et vous savez, j'ai encore bon pied, bon œil.

— C'est vrai, — ajouta la vieille madame Duvard jeune. — Pensez que maman va tous les jours, pluie ou vent, à l'église. J'ai beau lui faire des représentations, rien ne la persuade...

Pour tâcher d'amener l'entretien au point qui l'intéressait, Beliard haussa la voix :

— Ma petite sœur, elle, qui n'est à la Nouvelle-Orléans que depuis quelques mois, n'est pas bien portante.

La grand'mère, allongeant sa main ravinée, glapit :

— Je vous ai dit mon régime : le matin, une soupe au lait... A midi, un petit bouillon et un œuf... Vous pensez, quatre-vingt-quatorze ans bientôt !...

Sa fille sourit, fière d'être issue de ce phénomène, et remarqua :

— Voilà la meilleure preuve que le climat de la Nouvelle-Orléans est très sain.

— Il faut s'y faire, — répliqua-t-il.

La vieille semblait mâcher quelque chose. Elle marmottait :

— J'ai encore bon pied, bon œil, et je n'ai pas touché une côtelette depuis dix-sept ans. Le matin, une soupe au lait...

Beliard comprit l'inutilité d'une insistance. Il prit congé de l'aïeule, en lui hurlant combien il souhaitait que cette admirable longévité se prolongeât.

— Merci, cher monsieur, merci... A bientôt, si je suis encore de ce monde... Et si voulez mon secret, c'est le régime... Le matin, une soupe au lait...

Le dimanche suivant, madame Duvard jeune, ponctuelle, vint avec ses enfants rendre la visite de Beliard. Ils s'enquirent de la santé de Jacqueline : elle n'allait pas mieux, et l'alanguissement dont elle souffrait paraissait augmenter encore...

Alors, tandis que la servante Bahia apportait sur un plateau des punchs à l'orange, madame Duvard raconta qu'un

cas analogue s'était produit dans une famille qu'elle connaissait : une jeune fille avait failli mourir d'un mal mystérieux, et l'on avait découvert à temps, sous son traversin, une chose bizarre...

Un grand cri, suivi d'un fracas de verre brisé, lui coupa la parole ; Bahia, lâchant le plateau, avait disparu.

— Elle est folle... Vous m'excuserez ! — fit Beliard avec humeur.

— Oh ! des servantes de couleur, vous savez, il faut s'attendre à tout ! — dit philosophiquement madame Duvard.

Ni le soir, ni le lendemain, on ne revit Bahia. En quittant le salon, elle était allée faire hâtivement un paquet de ses nippes et elle avait quitté la maison.

Beliard, d'abord exaspéré, finit par en concevoir quelque inquiétude. Il se remémora le moment où Bahia s'était troublée et, un après-midi, pour se débarrasser d'un doute irritant, il pénétra dans la chambre de Jacqueline. Rien sous les matelas, rien sous l'oreiller... Mais, en manipulant le traversin, il sentit une résistance étrange...

C'était le vaudou.

XVIII

Romulus ignorait la part que la tante Cléopâtre avait prise à l'attentat contre la santé de Jacqueline, quand, à la table de famille, il annonça, tout illuminé de joie, que la jeune Française, après avoir été très souffrante, se trouvait enfin rétablie.

Les Coucou parurent indifférents à cette nouvelle.

Puis, il fit quelques plaisanteries au sujet de coïncidences et de superstitions et raconta cette histoire de pomme de terre à plumes découverte dans le traversin. Jacqueline l'en avait informée en riant.

Ils ne rirent point.

« Décidément, ce ne sont que des nègres », pensa-t-il, avec une mélancolie un peu méprisante.

Mais de la gêne persistait chez les Coucou. D'autre part,

les soirs de rendez-vous, Jacqueline ne parvenait pas sans peine à s'échapper de chez Beliard. Les amoureux résolurent de préciser la situation et de faire à Beliard une demande officielle.

Romulus vint au magasin de la rue Dryades, cérémonieux, en noir, ganté de blanc.

Jacqueline, de sa chambre, le vit entrer. Elle attendit, contractée par l'anxiété, le résultat de l'entrevue.

— Monsieur Beliard, — commença Romulus, — je tiens d'abord à vous dire que j'ai vingt-quatre ans, que je gagne quatre-vingts dollars par mois à la pharmacie de monsieur Beaugé, mais que monsieur Beaugé doit m'en donner bientôt davantage...

Beliard, qui l'écoutait les mains dans les poches, demanda :

— Pourquoi me racontez-vous ça?

— Monsieur Beliard, — reprit-il, — c'est parce que je veux vous faire savoir que j'ai une situation très bonne. Mes parents gagnent suffisamment leur vie. Mon père est très bien connu dans son quartier et il a la clientèle de quelques-unes des meilleures familles de la Nouvelle-Orléans... Je parle le français, comme vous voyez... l'anglais, aussi, naturellement, un peu d'italien et d'espagnol... Monsieur Beaugé m'a fait faire des études de littérature...

Beliard l'interrompit :

— Mais, mon garçon, je n'ai besoin de personne. D'ailleurs, je ne voudrais pas d'employé de couleur. Et puis, si votre patron vous augmente, qu'est-ce que vous venez me demander à moi?

Il considérait narquoisement Romulus. Quels drôles de pistolets, ces mulâtres ! Où diable celui-là voulait-il en venir?

Le jeune homme se troubla un peu.

— Monsieur Beliard, il y a quatre mois, j'ai eu le plaisir de connaître mademoiselle Jacqueline et... je peux vous le dire aujourd'hui... nous avons eu ensemble plusieurs conversations très sérieuses...

— Hein?

— Oh ! Monsienr Beliard, soyez tranquille ! Je me suis toujours montré correct... Seulement, nous avons appris à nous estimer tous les deux et nous avons fait ensemble un

projet que... Enfin, monsieur Beliard, voilà : elle veut bien devenir ma femme.

Beliard, immobile, regarda fixement Romulus.

— Otez-vous ça de l'esprit, mon garçon.

— Quoi, monsieur Beliard, vous refusez?

— Net...

D'une voix changée par l'émotion, Romulus insista :

— Monsieur Beliard, réfléchissez... Je vous jure que je saurais la rendre très heureuse... Elle m'aime, elle me l'a dit... Et moi, je ferai tout au monde pour la rendre heureuse... Monsieur Beliard, ne me repoussez pas, comme ça, tout de suite, sans l'avoir vue, sans...

Le pauvre amoureux sentait son espoir disparaître. Il tendait les bras, il suppliait...

Beliard, balançant les épaules et serrant les poings, s'approcha de Romulus :

— Je vous défends de reparler à ma sœur ! Ou c'est à moi que vous aurez affaire ! A-t-on idée d'un toupet pareil !

De sa large main, il saisit l'épaule de Romulus qui, tremblant, fléchit sous l'étreinte. Il l'amena contre lui, face à face.

— Vous allez me jurer que je n'entendrai plus jamais parler de cette histoire, hein?

Ses dents grinçaient, ses yeux lançaient la menace. Romulus, éperdu, balbutia :

— Oui, monsieur Beliard, oui...

Jérôme lui donna une poussée vers la porte.

— Et maintenant, oust !... C'est par là qu'on sort !... Bon voyage !

Romulus partit à grands pas, comme s'il avait encore derrière lui la silhouette massive du frère de Jacqueline.

Quand la distance parcourue l'eut mis en sûreté, il serra les poings à son tour. Quelle brutalité ! Quelle grossièreté !

A ce moment, comme il s'était arrêté sur le trottoir, tout à sa colère enfin libre, un petit télégraphiste de couleur, en passant, le heurta légèrement.

Romulus happa le gamin au collet :

— Dis donc ! malhonnête ! Tu ne peux pas faire attention ?

Et, comme le gamin se débattait, il lui administra quelques bonnes gifles retentissantes.

XIX

Détendu par cette exécution, Romulus poursuivit sa route.

Maintenant, le chagrin se développait en lui. Tous ses projets d'avenir s'anéantissaient. Le motif du refus de Beliard était évident. Pas d'employé de couleur... A plus forte raison, pas un beau-frère !... Il se sentait prisonnier de son origine, parqué désormais avec les noirs. Il devrait souffrir, durant toute sa vie, de cette assimilation dégradante, il serait condamné durant toute sa vie à ces cases spéciales dans les tramways, à ces wagons sordides réservés aux gens de son espèce ; cette interdiction de pénétrer dans certains lieux, d'assister à certaines réunions, le domestiquerait toujours, ferait de lui une sorte d'être hybride, ennemi à la fois des blancs qui le repoussent et des noirs auxquels on l'assimile. Il en venait à les haïr, ces noirs hideux, grotesques, ces descendants de macaques africains dont le sang, mêlé au sien, le déshonorait. Ah ! Ce sang détestable ! Que ne pouvait-il s'ouvrir les veines, pour l'en faire sortir !

Qu'allait-il devenir maintenant? Jacqueline, à coup sûr, respecterait la volonté de Beliard. En ce moment même, on devait la raisonner, la convaincre. Elle était perdue pour lui. Tout l'amour qu'il éprouvait se changeait dans son cœur en un sentiment aigri, douloureux et presque d'inimitié.

Sa course l'avait conduit près du marché français. Il entra à *Virginia Kitchen*, sorte de petit restaurant installé dans une piéce triangulaire où l'on mange, assis sur des tabourets, face aux vastes miroirs qui garnissent les murs.

En se désaltérant, il examina son visage. Rien pourtant n'y offrait un sujet de répulsion. De même qu'il se sentait une âme de civilisé, ni son nez droit, ni ses lèvres minces, ni l'ovale de sa face n'évoquaient la honteuse origine. Ses cheveux, seulement, trop frisés... Mais refuse-t-on une femme à un homme parce qu'il n'a pas les cheveux lisses?

La cruelle injustice du sort qui l'accablait, répandit en lui comme une vague de désespoir. Il s'accouda sur la nappe et pleura, tenant sa tête laineuse entre ses mains blanches

La pendule sonnait. Quelle heure? Il ne savait plus. Il avait perdu la notion du temps. Mais il se ressaisit. Le moment de retourner à la pharmacie était venu.

Quand il y fut, il profita d'une absence de M. Beaugé pour examiner l'armoire aux poisons.

Ne valait-il pas mieux en finir? Que serait sa vie? Épouser une négresse? Pouah !... Épouser une mulâtresse? Il n'en connaissait pas qui fût capable de lui plaire. D'ailleurs, ces femmes-là sont fières. Elles espèrent toujours qu'un blanc les distinguera, les aidera à s'évader des fatalités de la couleur. Alors, quoi? Vivre vieux garçon, sans foyer, dans la mélancolie, l'isolement? Autant terminer tout de suite une aussi pitoyable existence.

L'idée de la mort qu'il allait pouvoir se donner lui apporta une consolation flatteuse. Il songea que son cas, particulièrement tragique, pourrait inspirer un faiseur de romans, et il se sentit grandi par son malheur.

Laudanum? La dose est trop difficile à fixer... *Acide prussique*? Trop brutal... *Digitaline*? Il ne savait pas au juste les effets de ce toxique, et se méfiait... *Sublimé*? On souffre, paraît-il.... *Poudre de cocaïne*, peut-être... Oui, il en avait parfois vendu en fraude à des nègres qui semblaient trouver plaisir à priser ce poison-là... Une très forte quantité, absorbée peu à peu, l'endormirait sans doute dans un agréable trépas?

Il huma quelques pincées de l'âcre poudre. Aussitôt, une délectation flua dans son corps. Il se sentit léger, lucide, libéré de toutes les importunités de la terre. Et tandis qu'il somnolait devant l'armoire aux poisons, il eut l'impression d'être couché sur un monceau de coton moelleux, blanc, duveté, près de sa petite Jacqueline.

XX

Après le départ de Romulus, Beliard, très ému, avait pénétré dans la chambre de sa sœur.

— Je n'ai sans doute pas besoin de t'apprendre ce qui vient de se passer, — fit-il, — je viens de voir l'employé de la pharmacie Beaugé... Alors, vous étiez d'accord?

Il parlait sans âpreté, douloureusement. Des mots violents auraient provoqué chez la jeune fille une rébellion. Cette douceur décontenança son énergie.

— Mais enfin, ma pauvre enfant, es-tu folle? Tu ne sens donc pas ce qu'il y a d'extravagant, de monstrueux, dans cette idée-là : toi, épouser un nègre !

Elle riposta :

— D'abord, ce n'est pas un nègre.

— Soit... Un mulâtre, si tu veux... Ces gens-là valent encore moins que les noirs. Ils ont pris à chacune des races tous ses défauts, sans aucune de ses qualités. Ils sont fainéants, sales, menteurs, ils n'ont pas plus de morale que les bêtes....

Irritée par cette manie de généralisation, elle interrompit son frère.

— Dis ce que tu veux des nègres et des mulâtres, mais ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Ce garçon-là, voilà quatre mois que je le fréquente. J'ai causé avec lui bien assez pour me faire une opinion... Il a des défauts, c'est sûr... Mais c'est un cœur excellent... Et rien du tout de ce que tu dis.

Beliard secoua la tête :

— Ah ! ma pauvre enfant !

Puis, affectueusement, il reprit :

— Écoute. Tu arrives en Amérique, toi, avec tes idées de petite Française... Tu rencontres un homme de couleur... Il est joli garçon, et tu t'en amouraches... On te fait des remontrances, et tu te regimbes... Tout cela est dans l'ordre... Seulement, laisse-moi te dire que tu ne connais rien à la question... Les gens d'ici, qui habitent depuis plusieurs générations côte à côte avec des nègres et des mulâtres, ont de l'expérience. Si tous les Américains sont d'accord sur le risque que court une blanche dans l'union avec un homme de couleur, si la loi de plusieurs États défend ce genre d'union, tu me concéderas bien, pourtant, qu'il y a des chances pour que ce risque existe?... En France, on ne sait rien des nègres. On en parle par théorie. On les considère comme des frères humains. C'est très joli... Mais ici...

— Enfin, qu'est-ce qu'ils ont donc, dans ce pays-ci, contre

les nègres? — s'écria Jacqueline. — C'est effrayant, l'injustice que...

— Ce qu'ils ont?... Mais d'abord, pense à ce qu'ils ont fait pour eux. Ils les ont affranchis, et cela compte... C'est un pays libéral que celui-ci, ne l'oublie pas. Les Américains ont donné aux nègres tous les droits du citoyen... Ils en ont fait, socialement des égaux...

— Oh ! des égaux !...

— Socialement, je te le répète. Dame, moralement, c'est une autre affaire. Il ne faut tout de même pas se laisser duper par des raisonnements sentimentaux à la façon des humanitaires. L'égalité morale ne concerne pas les Américains. C'est l'affaire des nègres eux-mêmes. Eh bien ! Qu'est-ce qu'ils ont fait, les nègres? Quel progrès leur doit-on? Veux-tu m'en citer qui soient arrivés à quelque chose en Europe, là où n'existe aucun empêchement à leur développement? Et puis, physiquement... Voyons, ma petite, regarde-les... Ces cheveux crépus, cette affreuse peau grasse, ces démarches de singes, et leur odeur...

Béliard exposa tous les arguments sur lesquels se fonde le mépris des Américains à l'égard des Noirs. Ceux-ci fournissent soixante-dix pour cent des criminels de droit commun ; chez les plus honorables, l'honneur est récent, et l'on n'est jamais sûr que le sujet le plus digne d'estime n'a pas un oncle en prison pour vol, ou une sœur coiffée d'un madras crasseux et traînant ses savates dans la rue ; puis les caractéristiques de cette race sont méprisables ; sa servilité et sa couardise répugnent ; et leur effronterie, donc ! leur arrogance vis-à-vis des faibles, leur paresse légendaire, leur ivrognerie...

— Tu parles dans le vide, — dit Jacqueline. — Il ne s'agit pas en ce moment des nègres. Il s'agit d'un homme qui n'a ni la peau grasse, ni la démarche d'un singe, d'un homme qui est blanc autant que toi, qui passerait en France pour un très joli garçon, qui n'a aucune des tares qu'on attribue à sa race, qui m'adore... pour qui j'ai beaucoup d'affection... Tout cela réuni ne se rencontre pas si facilement et je t'assure que je le sens beaucoup plus près de moi que ne le sont ces grands diables d'Américains mal élevés, brutaux, qui sont toujours à mâcher de la gomme et à mettre

leurs pieds sur les tables... Vis-à-vis de ceux-là, oui, j'éprouve une différence de race... et je sens très bien que jamais je ne pourrais vivre avec l'un d'eux sans contrainte... Et puis, épouser un homme qui ne parlerait pas français, non, ça... jamais ! Tandis que ce garçon-là, il n'est pas orgueilleux comme les Américains. Il ne demande qu'à faire tout ce qui me plairait. Je serais très heureuse avec lui, je te le jure...

— Heureuse?... Mais vous vivrez en marge, comme des proscrits... Personne ici ne voudra vous recevoir... Personne ne voudra avoir la moindre relation de sentiment ou même d'affaires avec vous...

— Tant pis. Nous quitterons l'Amérique.

— Et si vous avez un bébé? — dit doucement Beliard.

— Mais je l'espère bien.

Il poursuivit :

— Et si c'est un négrillon?

Jacqueline se redressa.

— Comment, un négrillon? Allons donc !... Quand la femme est blanche, et quand le mari est tout comme un blanc, lui aussi...

Beliard secoua la tête :

— Ça ne compte guère, ma petite. Les lois naturelles sont là. Et Dieu sait si les exemples abondent. On a vu des couples, homme et femme blonds avec des yeux bleus, mettre au monde un petit moricaud... C'est la race qui se réveille. Elle peut même attendre pour cela trois, quatre générations. Et tout à coup...

Voyant que l'argument avait porté, il insista.

— Tu te vois maman d'un négrillon que tu serais forcée d'allaiter comme une bête étrangère?... Ce serait ça ton fils, ma petite... Voilà où tu vas... Voilà ce que tu risques... Hein? Tu n'y avais pas pensé?...

Jacqueline, le visage dans ses mains, ne répondait plus.

— Monsieur, — annonça la servante, — c'est miss Watson qui voudrait voir mademoiselle.

— Parfait... Qu'elle entre !

Daisy parut.

— Miss Watson, — fit Beliard, — Jacqueline a une grande nouvelle à vous annoncer. Quelqu'un l'a demandée en mariage

— Vraiment, darling! — s'écria Daisy en joignant les mains avec ravissement. — Et tu es contente?

Jacqueline détourna la tête.

— Celui qui la demande, — poursuivit Beliard, — elle le trouve charmant. Mais elle hésite encore un peu...

— Pourquoi, dearest?...

— Parce que c'est un homme de couleur.

Daisy demeura un moment la bouche ouverte, frappée de stupéfaction. Puis elle éclata de rire, tant l'énormité de cette idée lui paraissait divertissante, d'un rire sonore, inapaisable, qui la faisait se tordre, lever les bras, pleurer presque.

— Et quand, le mariage? — demanda-t-elle en s'épongeant les yeux.

— Ne plaisantez pas, — répondit Beliard, heureux d'avoir trouvé une alliée douée d'une éloquence si imprévue et pourtant si persuasive.

— Quoi, darling? — reprit Daisy. — Cela n'est pas sérieux tout de même?

Jacqueline hésita, puis :

— Cela a été sérieux, — dit-elle.

XXI

La famille Coucou apprit à la fois la demande et le refus. Quand elle connut de quelle injurieuse façon Romulus avait été chassé par Beliard, elle éclata en imprécations contre les blancs capables d'un tel outrage : « Les voilà bien! Toujours les mêmes! Toujours dédaigneux et cruels! »

La tante Cléopâtre était particulièrement exaltée. Oublieuse de la sympathie qu'elle avait marquée dès le début aux amours de Romulus, elle lâchait maintenant une haine féroce contre Beliard et sa sœur. Ah! qu'elle avait eu raison, pour le vaudou!

— Quel vaudou? — demanda Romulus.

On lui raconta toute l'histoire. Il n'eut pas la force de formuler un blâme. Il demeurait sur une chaise, au milieu

de l'agitation générale, prostré, vaincu par le chagrin, engourdi par le poison qui demeurait sourdement en lui.

— Oui, Cléopâtre a raison, — approuvait avec véhémence M. Coucou. — Les blancs ne nous ont jamais fait que du mal. Ils sont nos ennemis, ils le resteront. Pourquoi vouloir se mêler à ces gens-là? On n'en tire qu'humiliation.

Soudain Romulus éclata :

— C'est vrai ! Pourquoi ont-ils voulu nous mêler à eux? Pourquoi ont-ils fait venir nos pères d'Afrique? Nous vivions heureux dans notre pays, nous vivions libres ! On nous a tassés dans des bateaux, enchaînés, maltraités, battus ! On nous a vendus comme du bétail dès que nous avons touché cette terre de la libre Amérique ! On nous a traités ignominieusement !

Il se leva, pris d'un besoin d'éloquence et, désignant tragiquement la grand'mère, poursuivit :

— Demandez à la vieille, elle qui a été esclave ! On nous fouettait, face contre terre, attachés à quatre piquets ! On nous cassait les dents par punition d'avoir sucé les cannes à sucre ! On nous muselait pour nous empêcher de le faire ! On nous défendait de marcher sur les trottoirs, on nous obligeait à suivre la chaussée avec les voitures et les bêtes ! Demandez-lui, à la pauvre martyre !

Tous entourèrent la grand'mère, en prononçant à la fois des paroles véhémentes. Ils s'exaltaient l'un l'autre. Mais la vieille, ahurie, les considérait sans rien dire. Enfin, elle marmotta :

— Faites attention de ne pas vous couper, mes enfants ! Mettez les feuilles sous votre madras quand le soleil tapera trop fort. Douze cannes par gerbe...

Déçus, les Coucou revinrent à Romulus. Son père tenta de l'exhorter affectueusement :

— Allons, garçon... *Cheer up* ! Du courage !

Et les deux petites :

— Ne la regrette donc pas, va, cette sale fille ! Si elle était entrée ici, toute la maison serait devenue la sienne. Nous n'aurions plus été chez nous. Elle aurait amené des blancs qui sentent fade, qui sentent le cadavre...

Romulus était retombé sur sa chaise. Les paroles de réconfort demeuraient sans effet sur lui. Il ne souhaitait plus

qu'une nouvelle prise de cocaïne, pour retrouver un mirage consolateur.

Durant les jours suivants, il essaya de rouvrir ses livres. Mais une lassitude dégoûtée l'arrêta dès la première page. Pourquoi s'efforcer, pourquoi souhaiter des choses extraordinaires? Ne vaut-il pas mieux vivre heureux en peinant le moins possible? Voilà le bonheur. Dieu, dans le Paradis terrestre, n'a pas créé le travail.

M. Coucou, désespérant de guérir son fils, alla demander conseil au pasteur nègre qui avait assisté madame Coucou moribonde.

Celui-ci vint voir le jeune homme. Il lui proposa des consolations mystiques. Il lui glissa de petits prospectus, émis par des sociétés de tempérance, des « titres de droit au Paradis » avec coupons détachables ; des crucifix de pacotille ; des médailles ; des images de piété, dont la possession assure une éternité bienheureuse.

Pris par l'autorité de cet homme, sans esprit critique, Romulus se laissa persuader. Lui, qui jadis ne pratiquait guère, devint un néophyte modèle ; le mysticisme croissait en lui ; il installa un petit autel devant lequel il fit ses dévotions, matin et soir.

A sa demande, la famille Coucou prit des abonnements pour les séances de sermons cake-walk que le Révérend organisait dans son temple le samedi soir ; dix *cents* donnaient droit à une tasse de thé, à une tranche de gâteau et le prêche était suivi d'un bal. Ces séances nommées : *revivals* avaient pour objet de faire revivre la foi dans les cœurs. Il faut retourner au Seigneur de toutes ses forces. C'est lui qui console et qui fait oublier.

XXII

Quand la famille Coucou pénétra dans la chapelle baptiste, l'édifice aux parois de pitchpin verni était déjà plein de nègres. Les têtes rondes et crépues des messieurs formaient des rangées où régnait bizarrement la ligne des faux cols blancs séparant les visages noirs des vêtements noirs. Les

dames, en corsages clairs, étaient coiffées de grands chapeaux marins ou d'étranges constructions enrichies de fleurs et d'oiseaux.

Au fond, sur une vaste estrade, le pasteur, en veston, était installé devant une Bible supportée par un lutrin.

Il prêchait familièrement. Le public écoutait ses paroles la bouche ouverte. Cette foule tassée, déjà suante, exaltée par les cantiques, par l'orgue, par le décor religieux, était sensible aux moindres émotions et les extériorisait avec une ardeur naïve.

— Il faut, pour gagner le ciel, — disait le pasteur, — être simple comme les petits enfants qui marchent à quatre pattes !

Aussitôt, tout le public se mit à quatre pattes, en geignant à la façon des bébés.

— Mes frères, — poursuivit-il, — les tambours des cieux rouleront pour la gloire des élus !

Alors, chacun, discrètement, imita d'un roulement de pieds le bruit des tambours.

Enfin, il s'écria :

— Mes frères, levez vos âmes vers Dieu !... Levez vos âmes !...

Une partie de l'assistance monta sur les bancs. Chacun se levait autant que cela était possible.

Après quoi, il ouvrit la Bible. Mais il lui fallait obtenir, avant de commencer, un peu d'argent.

— Mes frères bien-aimés, — prêcha-t-il — Dieu n'aime pas les maisons en démolition, qui ont l'air inhabitées et infidèles à sa loi. Il aime les demeures belles et riantes. Il faut que celle-ci le soit. Donnez pour l'église, mes frères, donnez !... Il faut encore trois dollars. Nous ne continuerons pas avant d'avoir eu trois dollars !...

Deux enfants de chœur dont la tête était comme garnie de laine noire en boulettes et dont les visages réflétaient la lumière ainsi que des pommes d'escalier de bois verni, circulèrent parmi les bancs.

— Mes chers frères, merci, — fit le pasteur après avoir examiné les sébiles. — Mais il manque un demi-dollar... Allons, un peu de courage... C'est pour que le palais du Sei-

gneur soit le plus beau des palais... Retournez, mes enfants, près de ces chers fidèles... Merci, monsieur... Merci, madame... Allons, il ne manque plus qu'un quart de dollar... Merci... Vingt cents... Encore un peu de courage... Tenez, garçon, allez donc vers madame, là-bas... Elle a l'air d'une personne entendue aux choses du ménage... Elle comprendra que la maison du Seigneur doit être en bon ordre et jolie... Merci, ma chère dame... Plus que dix *cents*... Merci... Plus que cinq... Monsieur les donnera sûrement... là... j'avais raison... Merci à tous, et prenons le cantique : « Dieu soit loué dans sa miséricorde ! »

Autrefois, Romulus aurait désapprouvé cette manière d'agir indigne du saint lieu. Mais maintenant que les blancs élevaient une barrière entre eux et lui, il se sentait repris peu à peu par une fraternité envers ses frères obscurs. Puis le cantique entonné par tous remuait en lui le goût de la mélodie. L'assistance chantait avec une discipline et un art naturel incomparables. Les attaques avaient lieu sur le ton le plus juste. Les combinaisons vocales offraient un imprévu strictement ordonné, qui n'aurait pu être obtenu par les blancs qu'à force d'étude, et auquel les chanteurs noirs atteignaient spontanément par la vertu de leur instinct musical.

La quête terminée, le pasteur recommença son prêche. Il ouvrit la Bible, lut quelques phrases, et se mit à les commenter. Cette fois, son allocution n'avait plus le caractère bon enfant ; elle devenait éloquente, hachée. Et le public l'accompagnait en battant des pieds contre le sol. Le bruit commença très doux, uni comme un roulement de caisse et s'en alla grandissant jusqu'à la fin du sermon. A ce moment-là, ce piétinement de troupeau prit une telle intensité, que le pasteur dut s'égosiller pour qu'on pût percevoir ses paroles. Celles-ci, d'ailleurs, n'étaient plus que des cris. Il lançait les bras en avant, bavait sur sa barbe grise, tressautait de transports mystiques, dont il semblait projeter l'enfièvrement sur ses auditeurs.

— Vous êtes, — disait-il, — comme le marin qui monte sur une barque. Doit-il oublier sa voile?

— Non ! — répondait le chœur du public, en trépignant

— Doit-il oublier son gouvernail?

— Non !... Non !...

— Doit-il emporter sa boussole?

— Oui !... Oui !... Oui !...

La poussière montait du parquet tambouriné de manière ininterrompue.

— Et ce marin, que doit-il faire s'il est pris par la tempête?

L'on ne sut que répondre et l'on se contenta de répéter le dernier mot :

— Tempête... tempête !...

Le pasteur allait et venait sur son estrade, pour stimuler l'inspiration.

— Mes frères chéris, le marin doit prier Dieu...

Ce fut une explosion !

— Prier Dieu !... Prier Dieu !...

— Dieu !... Dieu !... — répéta le pasteur de toutes ses forces en claquant des mains.

Puis il reprit :

— Car s'il ne priait pas Dieu, il pleurerait bientôt !

— Bientôt !... Bientôt !...

Le pasteur, d'une voix gémissante, poursuivit, en phrases dont chacune débutait par un hoquet de désespoir :

— Heu !... Il pleurera de n'avoir pas prié Dieu !...

— Dieu !... Dieu !...

— Heu !... Il gémira !...

Des hurlements éclatèrent.

— Gémira !... Gémira !... Aïaï !... Aïaï !... Gémira !

— Heu !... Mes frères, il se lamentera !...

Les négresses, tordant leurs bras au-dessus de leurs têtes, se mirent à geindre de façon suraiguë :

— Lamentera !... Lamentera !... Dieu !... Seigneur !...

— Heu !... mes frères !... Que le Seigneur vous épargne ces gémissements !... Seigneur, épargne-nous !... Mes frères, que le Seigneur vous épargne ces lamentations !...

— Lamentations !... Seigneur !.... Seigneur !.... Pitié !

Une immense désolation avait passé sur le public. Les femmes, les hommes pleuraient ; les mouchoirs blancs tamponnaient les faces noires ; le roulement des pieds devenait formidable.

Au milieu de cet orage qu'il avait provoqué et qu'il gou-

vernait à grands gestes et à grands cris, battant des mains, le pasteur répétait d'une voix furibonde :

— Lamentez-vous !... Priez !... Pleurez !... Faites-vous entendre du Seigneur !... Heu !... Heu !... Priez !...

Il frappait du pied, cognait sur son pupitre, cognait sur sa Bible, la secouait éperdument, comme les singes secouent les barreaux de leur cage, s'épongeait, essuyait la bave qui coulait de sa bouche, allait, venait, râlant, écumant. Quand le délire du public s'apaisait un peu, il reprenait ses exhortations :

— Pleurez pour tous ceux qui ne sont pas près du Seigneur !...

Ou même, il ne faisait plus que lâcher des mots sans ordre :

— Le gouvernail !... Le gouvernail !... L'orage !... L'orage !... Le Seigneur !... Le Seigneur !...

Et la foule recevant ces cris les rejetait avec fureur ; on entendait des femmes qui s'égosillaient et des voix résolues d'hommes éclatant comme des défis. Le tonnerre des pieds roulait furieusement, tandis que le pasteur, réduit à la pantomime, se croisait les bras comme un martyr, ou les levait passionnément vers les cieux, d'un geste qui provoquait l'élévation de toutes les mains noires du public.

Cette ivresse n'était pas indomptable. Le pasteur fit un signal. Les fidèles s'arrêtèrent, frémissants. Alors un vieux nègre se dressa et se mit à parler seul, de façon lourde et cahoteuse.

Les hurlements, les battements de pieds, pareils aux roulements de tambour et aux hurlements des vieilles danses ancestrales, l'avaient mis dans une sorte d'extase. Il semblait animé par l'inspiration du ciel, Il appela Dieu, il supplia Dieu de descendre en lui, il jeta vers Dieu des invocations passionnées et s'écria :

— Seigneur ! Suis-je digne de vous?

La foule répéta violemment :

— Oui !... Oui !...

— Seigneur ! Ai-je trop péché pour vous recevoir?

— Non !... Non !...

La prière forcenée continua, hachée de reprises, tandis que

le pasteur, aphone et en nage, ne pouvait plus que répéter avec la foule :

— Non !... Oui !...

Enfin, la confession publique se termina. Les roulements de pieds décrurent, les cris s'apaisèrent, l'heure de la danse était venue.

On disposa les bancs autour de la pièce. Une vieille femme entonna le cantique : « Pécheurs, apprêtez-vous !... » et les assistants, par rangs de trois ou quatre, se mirent à défiler en rond, tandis que le pasteur, marquant la cadence par des battements de mains, réglait les évolutions des fidèles.

Romulus, son père et les deux petites marchaient côte à côte, les bras tordus par gestes lents. La tante Cléopâtre accompagnait le vieux nègre qui s'était publiquement confessé. La foule tournait, tournait. Un petit phonographe, installé par le sacristain au fond de la chapelle, nasillait un air à la mode.

Peu à peu la danse devint une sorte de course. Les vieux et les vieilles, assis sur les bancs, et qui avaient les jambes trop raides pour prendre part au défilé, se mirent à crier en tapant des pieds et des mains. Ils lançaient au passage des exhortations : « Levez donc le mollet, ma fille, ce garçon ira plus fort que vous !... Attention, mon garçon, cette fille a l'œil sur vous ! » Le pasteur, pliant rythmiquement sur ses jarrets, scandait par des « hop ! » répétés l'accélération du mouvement.

Au bout d'une demi-heure, les danseurs et les danseuses, aux visages vernis de sueur, jetèrent manteaux et vestes en amas le long du mur. L'excitation collective de tout à l'heure se ranimait. Déjà, dans la moiteur de l'air épaissi paraissaient, parmi les chemises mouillées de transpiration, quelques torses nus. La danse sacrée dégénérait en bamboula.

Soudain éclata un coup de feu.

Quelqu'un avait tiré d'une fenêtre. Une négresse, atteinte par la décharge, s'effondrait en hurlant.

Au milieu du tumulte de l'assemblée jacassante et gesticulante, les nègres sortirent leurs rasoirs, s'agitèrent furieusement, sans savoir contre quoi. D'où venait ce coup de revolver? Drame de jalousie, disaient les uns ; un fou,

disaient les autres. Une négresse, dans un accès de colère envers un contradicteur, lui traversa la joue avec une épingle à chapeau ; un jeune homme se précipita sur un autre, les pouces en avant, pour lui faire jaillir les yeux hors de la tête ; on se jeta sur lui ; des groupes enchevêtrés de combattants oscillèrent dans la chapelle ; d'autres coups de revolver retentirent. Mais brusquement, l'obscurité se fit : on avait éteint la lumière. La foule dut s'enfuir à tâtons.

Ce fut à grand'peine que la famille Coucou parvint à se reconstituer dans une rue voisine. La petite troupe rentra au logis presque sans parler, exténuée par tant d'émotions.

Alors M. Coucou s'aperçut qu'il avait perdu, dans la bagarre, une breloque contenant dans un médaillon le portrait de sa défunte épouse, auquel il tenait beaucoup.

Comme il se lamentait, Romulus proposa :

— Je vais retourner au temple pour le réclamer.

Quand il pénétra de nouveau dans la grande salle déserte, il eut l'impression d'un champ de bataille où gisaient des éventails, des fragments d'étoffe, des peignes, des faux cheveux, des cannes, des chapeaux abandonnés. Seule, la lumière de la lune, filtrant par un vitrail, s'épanchait sur ces débris tragiques.

Dans un coin, pourtant, brillait une petite lampe. Romulus s'approcha. Il reconnut, attablé devant un guéridon, le pasteur noir qui, paisible, comptait la recette.

(La fin prochainement.)

PAUL REBOUX

LES LETTRES ET LA VIE

Parmi les règles artistiques, chères à Gustave Flaubert, une des plus draconiennes édictait que les impressions de voyages ne doivent jamais être publiées séparément et ne peuvent être employées qu'à corser les œuvres d'imagination : poèmes, romans, contes.

Flaubert, d'ailleurs, ne fit pas que formuler cette règle. Il l'observa lui-même pieusement. Ses deux gros volumes de *Notes de voyages* d'un si précieux intérêt, le récit de son excursion en Bretagne, *Par les Champs et par les Grèves*, ne parurent qu'après sa mort. Sans doute ne tenait-il le second que pour un essai de jeunesse. Mais tandis que son compagnon, Maxime du Camp, n'hésite pas à tirer de leur commune randonnée en Orient et en Grèce un ou deux ouvrages, Flaubert jette au tiroir ses carnets de route. Il ne les conservera que comme références, comme points de repère pour les œuvres éventuelles de demain. Cousus et assemblés, ils formeraient un volume. Flaubert rêve mieux : un livre.

Ce mépris, cette condamnation du récit de voyages relèvent à la fois d'un idéal artistique très haut et d'un sens pratique très avisé.

En soi, question d'auteurs à part, le récit de voyages constitue un des rares genres littéraires dont on puisse affirmer que ce n'est pas un genre bien supérieur. Prendre la patache, le train ou l'auto, puis, au retour, consigner ce que l'on a vu, n'implique pas un bien grand génie, une bien grande puissance de création, ni un bien grand effort. Au temps de la jeunesse de Flaubert surtout, le récit de voyages piétinait dans la grisaille et la médiocrité. Ouvrez un des innombrables

volumes des *Bibliothèques des voyages* qui sévissaient alors, et vous m'en direz des nouvelles. Il y avait bien eu les voyages de Chateaubriand : mais pour quelques belles pages lumineuses, quelles averses d'opaque ennui ! Et les *Promenades dans Rome* ou les *Mémoires d'un touriste* gisaient invendus, ignorés chez l'éditeur — au surplus — si Stendhal lui-même et si peu voyages ! Et Gautier tentait certes un perfectionnement avec *Tra los Montes*, mais la perspicacité d'un Flaubert discernait probablement dans ce livre tout ce que nous y trouvons aujourd'hui de terne, de sec et de froid...

Cependant, à ce dédain d'un genre facile et souvent insipide s'allie inconsciemment chez Flaubert une dose d'utilitarisme instinctif : le sentiment des richesses littéraires qu'emmagasine en nous le voyage et du rendement artistique qu'elles pourraient fournir aux mains d'un poète, d'un romancier, d'un créateur. Pratiquer purement et simplement le récit de voyages, pour l'auteur de *Madame Bovary* ce n'est pas seulement déchoir dans la hiérarchie des lettres, c'est encore gaspiller des trésors revenant de droit à l'œuvre d'art. Chez Flaubert, comme chez tout grand écrivain, il y a du dilettante et du capitaliste. Il s'embarque vers la Grèce, l'Égypte, par nostalgie du passé, de l'Orient, sans nulle arrière-pensée de livre à faire, uniquement pour voir d'autres pays, respirer un autre air, s'emplir les yeux et les poumons d'exotisme. Mais là-bas, le profiteur se réveille. Une voix secrète lui murmure : « Regarde! Retiens! »— comme au retour elle lui chuchotera : « Épargne ! » Et en somme, cette avarice n'est pas sans noblesse, puisque, repoussant le gain immédiat, elle n'économise qu'en vue de l'incertain chef-d'œuvre...

Telle quelle, la règle posée par Flaubert concordait trop avec les théories de l'école issue de ses œuvres, pour ne pas acquérir force de loi. Vers dès 1875 ou dès 1880, un jeune littérateur eût donc rougi de débuter par un récit de voyages. En 1879, lorsque surgit M. Pierre Loti, c'est sous les espèces d'un roman, *Azyadé*, qu'il nous offre ses premières impressions exotiques. Bien plus, dans la série de chefs-d'œuvre qu'il accumule ensuite : *le Mariage de Loti, Fleurs d'ennui, le Roman d'un Spahi, Mon Frère Yves, Pêcheur d'Islande, Madame Chrysanthème*, ce sera encore la forme romanesque qu'il pren-

dra pour nous présenter ses notes de route par l'univers. Et c'est seulement en 1890, avec son éblouissant *Au Maroc*, qu'il se décidera à aborder carrément la narration de voyages, la description exclusive des sites et des mœurs, sans le soutien d'une aventure de sentiment ou d'un drame.

Sa clientèle allait-elle le quitter ? Nullement. Elle l'a suivi passionnément partout où il promenait ses regards de poète et de peintre, son âme méditative, sensible et gouailleuse ; en Galilée, en Égypte, en Perse, aux Indes, au Cambodge, au bout du monde. Voilà semblait-il dès lors un genre restauré, réhabilité, promu au premier rang et qui rallierait mille adeptes.

Hélas ! si le succès crée les imitateurs, le génie, par ses envolées, souvent les décourage. Et le fait est que la plupart des officiers de marine, la plupart des globe-trotters qui se sont aventurés depuis dans la glorieuse voie romanesque, frayée par *Azyadé* ou *Mon Frère Yves*, n'ont guère pu faire plus que de s'y maintenir. Sitôt que M. Loti, rompant les lisières du roman et rejetant le truchement des personnages, a affronté seul à seule la nature, immédiatement, entre lui et ceux qu'une similitude d'origine lui donnait pour concurrents, la classe a parlé, comme on dit aux courses. Aucun de ses disciples qui ait osé, sur ses traces, risquer le redoutable tête-à-tête; et il s'est retrouvé, comme avant, maître souverain dans son genre.

Même un grand artiste comme Paul Gauguin — dont je vous conseille, en passant, de lire les tragiques lettres [1] — même un Paul Gauguin, pour nous retracer ses impressions tahitiennies, emploiera dans *Noa-Noa* le roman.

Et quant aux romanciers de naissance ou de profession, inutile d'ajouter que jusqu'ici, tous se sont machinalement ou sagement pliés à la règle de Gustave Flaubert.

Ainsi, pour ne choisir que deux exemples récents, MM. Tharaud — dont nous nous occuperons un jour plus amplement — lorsqu'ils veulent nous dire leurs impressions d'Afrique, ne nous les serviront pas en notes éparses, mais sous forme d'un roman solide et musclé comme tout ce qu'ils font : *la Fête arabe* [2].

1. Crès. — 2. Émile Paul.

Pareillement, voici M. Robert Chauvelot qui séjourna quelque temps en Extrême-Orient et nous en rapportait toute une moisson d'impressions neuves et pittoresques. Il eût pu nous les livrer en vrac sans plus. Seulement chez lui l'instinct et le goût de romancier sont les plus forts. Sur l'Inde, il nous donnera un roman de mœurs indoues, *Parvati* [1] où les splendeurs immuables de l'Inde antique se mêleront aux modernités de l'Inde actuelle. Puis, pour nous peindre Java, ses incandescences, ses ballerines, ses sites volcaniques et fiévreux, il adjoindra au décor un poignant drame de passion et d'idées, l'aventure tragique d'un savant qui, à la recherche de l'origine de l'homme, finit par suspecter celle de sa propre fille. *Un roman d'amour à Java* [2] se passerait aussi bien à Paris qu'à Java. Mais les tons ardents du décor prêtent à la tragédie comme un reflet sinistre; et M. Chauvelot n'a qu'à se féliciter d'avoir suivi le précepte de Flaubert — puisque ses impressions de tourisme viennent corser la vigueur de son œuvre.

Toutefois, malgré la sorte de défaveur passagère dont souffre le récit de voyages, il existe encore une contrée sur laquelle les voyageurs trouveront toujours des auditeurs : l'Italie.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser — préraphaélitisme, romans anglais, néo-classicisme, *Lys rouge* — nous avons incontestablement un snobisme d'Italie. Et de même qu'il y a en août la grande semaine de Normandie, il y a en septembre la grande saison italienne. Venise, Florence, les Lacs, voir Naples, *et poi mori*, voilà où, dès l'approche de l'automne, se porte en masse tout ce qui est bien. Et naturellement les villes intermédiaires, tout le haut Milanais, toute la Vénétie, toute l'Ombrie ont bénéficié, par contre-choc, de la vogue.

Or, il en est un peu des voyages comme des pièces. On n'aime guère les comptes rendus que de ce qu'on a vu. Aussi, tandis que les livres sur l'Iran ou le Centre Africain ne rencontrent qu'une petite élite de lecteurs, ceux qui traitent des régions ci-dessus mentionnées s'enlèvent toujours à plusieurs mille.

Je ne vous les citerai pas tous. Mais vous savez déjà que

1 et 2. Fasquelle.

les maîtres du pays sont MM. André Maurel et Gabriel Faure. Le premier avec ses *Petites villes d'Italie* ou ses études sur Florence et Naples, le second avec *Heures d'Italie* nous ont conditionné des espèces de guides idéologiques et artistiques qui, pour la finesse et la compétence, sont des modèles sans précédent. Avant de partir, nous y pouvons lire tout ce qui nous attend, en rentrant, tout ce que nous avons remarqué. Au besoin, ces livres nous épargneraient le déplacement et si nous le faisons, au retour, nous avons, grâce à eux, tout ce qu'il faut pour causer Italie dans le monde.

De ces deux parfaits cicerones, quel fut le premier en date ? Je l'ignore. Pourtant je dois à M. Gabriel Faure cette justice de signaler qu'il n'a pas borné ses incursions à l'Italie et même qu'il a partiellement renouvelé le récit de voyages dans ses deux volumes intitulés : *Paysages littéraires*.

Qu'est-ce qu'un paysage littéraire? Je me rappelle qu'il y a quelques années, passant par Genève, je poussai jusqu'à Coppet pour visiter le château de madame de Staël, et qu'en souvenir de Benjamin Constant, j'en rapportai une rose trémière. Je m'excuse de ce geste un peu Jules Claretie, dont j'ai du reste été bien puni depuis, ne sachant que faire de ladite rose, trop fanée pour un vase et trop grosse pour un livre... Néanmoins, je crois qu'il y avait là matière à ce que M. Gabriel Faure appelle un paysage littéraire, et la preuve c'est que précisément il en a fait un sur ce sujet.

Pèlerinage — titre que l'auteur a adopté pour un autre livre récent — me semblerait, à vrai dire, plus juste. Enfin, paysage ou pèlerinage, vous apercevez la manière, l'innovation de M. Gabriel Faure et les en-têtes de ses chapitres ne pourront que vous l'élucider. *Au pays de Stendhal, Chateaubriand en Italie, le Vallon de Lamartine, Au tombeau de Pétrarque, George Sand à Bassano, la Maison de Boccace, Stendhal à Laffrey* — dans tous ces récits, la littérature et la gloire projettent leur éclat sur les sites environnants tandis que, par réfraction, ces sites mêmes éclairent les œuvres qui y naquirent.

C'est de l'histoire littéraire illustrée, ou pour parler plus exactement, illuminée par la vie même. Et comme M. Gabriel Faure, en même temps que très bon peintre est très lettré,

on ne s'ennuie pas une minute avec lui, tantôt pris par le paysage, tantôt captivé par ce qu'on y apprend. Stendhal, dont M. Faure est compatriote, eût raffolé de ces ouvrages.

Le seul défaut qui les déparerait serait ce qu'ils ont de prémédité. Pour être absolument franches et profondes, il faut à nos impressions l'imprévu. Or, l'approche de l'endroit où vécut, ne fit même que passer un personnage célèbre, altère cette spontanéité. Si on y aborde par hasard, mille souvenirs aussitôt vous assaillent et s'interposent entre le site et vous. *A fortiori*, si vous faites délibérément votre valise pour la localité en cause, après avoir étudié à fond les parages et pioché d'avance votre bonhomme.

Sans prêcher littérairement le retour aux diligences et sans prôner les douceurs de leurs vicissitudes, qu'est-ce qui forme le charme des voyages et des impressions qu'on en ressent, sinon l'inopiné, l'extraordinaire, je dirais presque l'invraisemblable? Je viens d'en faire moi-même l'expérience à Deauville, où, quand je m'y attendais le moins, j'ai brusquement découvert un poète.

***

C'était à une heure avancée de la nuit, dans le tourbillonnement effréné des danses nouvelles, parmi le fracas de deux orchestres, l'un blanc, l'autre nègre, dont les jazz-bands luttaient de fureur, à coups de cymbales, de claksons, de cloches et de sirènes, lorsque sur la table, entre deux coupes de champagne, une main amie me glissa une feuille bleu pâle où se lisaient les vers suivants :

LES ADIEUX

O mes amis, qui pleurerez, ne croyez pas
Que le tombeau me prenne !
Ne craignez rien, mon corps léger seul descendra
Vers la nuit souterraine...

J'aurai perdu le Temps, la Douleur et l'Espoir
Mais mon ombre étonnée
Reconnaîtra le jour, l'aube tendre, et le soir
Sur la terre embaumée.

Et je serai bien plus docile à votre voix,
O mes brises chantantes,
Étant le rameau vert qui s'élève et qui ploie
Ou la feuille dansante !...

Je deviendrai dans le chemin où luit l'été
Un brin de l'herbe chaude,
Ou bien cette ombre bleue, au bord de la clarté
Où les abeilles rôdent !...

Vous verrez les matins et les champs inclinés
Sur la colline blonde.
Et ma joie renaîtra... lorsque vous sourirez
A la douceur du monde !

L'idée assurément n'était pas neuve, car on ne compte plus les poètes qui se sont promis la résurrection sous forme de feuilles, de fleurs ou de branches. Mais quelle fluidité, quelle diaphanéité dans ces vers si peu chargés d'épithètes, si légers, si nus !... Et quelles cadences retenues et fines, pareilles à un délicat et mélancolieux tango !...

A ce mot vous ne devinez pas l'auteur, vous ne « brûlez » pas? Eh bien, si d'ici un mois vous n'avez pas trouvé, je vous dirai, la prochaine fois, le nom de l'auteur; et vous verrez, pour les Gabriel Faure futurs, quel joli « paysage littéraire » sur la planche !

Mais en ce torride été, la Danse n'aura pas été seule à stimuler les poètes. La Paix, les fêtes de la Victoire ont aussi animé leur luths et l'Amour aussi leur a prêté ses notes ferventes ou rancunières.

En principe, je n'aime pas beaucoup les poèmes de circonstance. Victor Hugo en a certes réussi deux ou trois de sublimes, tel le *Retour de l'Empereur*. Pourtant, le plus souvent, ces poèmes sentent la commande, le « devoir » de collège avec les développements prévus d'avance, les effets infailliblement indiqués, les invocations ou évocations si semblables chez tous, qu'on les dirait fabriquées en série.

En réalité, demander à un poète des vers sur l'événement du jour, c'est comme si on l'interviewait sur cet événement. Nous en avons eu du reste une démonstration récente, dans *le Figaro*. Ce journal avait ouvert près des écrivains en renom

une enquête sur les bienfaits de la paix. L'enquête close, *le Figaro* la rouvrit en proposant aux poètes un concours sur le même sujet. Je ne doute pas que les poèmes ainsi suscités ne soient tous excellents, mais, même mis en musique, comme on le promet aux vainqueurs, on ne me retirera pas l'impression que ce sont des interviews en vers.

Et même aux concurrents restera-t-il beaucoup à glaner après les œuvres remarquables à divers degrés, que nous ont données sur la Paix et la Victoire MM. Fernand Gregh, Saint-Georges de Bouhélier et Didier de Roulx?

Celui-ci s'est contenté d'une mince plaquette, *le Retour de la Grande Armée*[1], où, en alexandrins nettement frappés, sont exprimés à peu près tous les sentiments qui soulevèrent les cœurs français durant les belles heures.

Quant à MM. Gregh et de Bouhélier, leurs poèmes rédigés sous forme dialoguée ont obtenu le retentissant appoint du théâtre.

Triomphe[2], de M. Fernand Gregh, qui devançait le retour des troupes, a bénéficié à l'Opéra d'une interprétation hors ligne. Madame Sarah Bernhardt jouait la Victoire, mademoiselle Roch, Wagram, mademoiselle Delvair, Iéna, et mademoiselle Ventura, Marengo. Vous imaginez les nobles et flatteuses strophes qu'a su répartir entre ces dames le lyrisme fougueux et ingénieux de M. Fernand Gregh. Celles qui échurent à madame Sarah Bernhardt sont naturellement les plus éloquentes, et si rétif qu'on puisse être au genre, on ne lit pas ces pages sans un certain frémissement d'émotion.

Fête triomphale[3], de M. Saint-Georges de Bouhélier, qui coïncida avec la rentrée des troupes, a également eu les honneurs d'une représentation à l'Opéra avec des vedettes de marque. La Victoire, c'était cette fois madame Desprès, et mademoiselle Bovy faisait l'Amour, et M. Gémier le Génie de la Guerre, et M. Leitner, Bayard ; et parmi les seigneurs muets, sinon « sans importance », on ne remarquait rien moins que Roland, Catinat, Tourville, Duguesclin, Dumouriez, Ney, Bonaparte, Montluc, La Tour d'Auvergne, Turenne, Marceau et *tutti quanti*.

1. Éditions de *la Jeune École*. — 2. Garnier. — 3. Fasquelle.

De même que *Triomphe, Fête triomphale* a remporté un succès que, quitte à des répétitions de mots, je ne puis qualifier que de triomphal.

Théâtralement parlant, la « féerie héroïque », de M. de Bouhélier marque cependant un plus grand effort de composition, d'invention, d'affabulation que l'allégorie dialoguée de M. Gregh. Et en ce qui concerne la forme, ce n'est pas à tort que l'auteur se félicite, dans sa préface, d'avoir gardé à ses vers la sobriété, la simplicité si aisées à perdre dans l'égarement d'une telle circonstance et d'une telle solennité. Seul peut-être le Poilu aurait pu gagner à des accents plus âpres, plus Croix-de-Bois et d'un optimisme moins officiel. Ses propos m'ont semblé dater, m'ont paru un peu 1915. Avant d'entrer en scène, ne fût-ce que pour le ton, quelques leçons avec Flambeau, dit Flambard, ne lui auraient pas fait de mal.

Mais pourquoi chicaner sur ces petites faiblesses, inévitables rançons des succès que rapporte le genre? Supposez MM. Fernand Gregh et de Bouhélier, au lieu d'être dominés, régis et comme écrasés par les immenses événements qu'ils traitaient, les pressentant d'eux-mêmes, les prévoyant, les créant par leur intuition de poètes, je suis persuadé qu'ils nous auraient donné des vers équivalents presque à ceux-ci :

O France, il renaîtra l'ancien éclat des fêtes
Où tout ton peuple s'unissait,
Le temps où, quand l'idée jaillissait de ta tête,
La force auguste l'étayait.

Le temps des beaux pamphlets et des belles fanfares,
Le temps du libre esprit, de l'ordre et des victoires,
Le temps du rire et du clairon,
Lorsque la liberté s'alliait à l'audace,
Quand la raison portant l'épée et la cuirasse
S'appuyait sur des bataillons.

Le Quatorze Juillet redeviendra splendide ;
Du peuple endimanché la joie incoercible
Emplira tout Paris ;
Les canons rouleront sur les quais de la ville,
Les soldats auront l'air vivant et juvénile
Des vainqueurs de Valmy !

Je verrai les lampions allumés dans les arbres
Et de grands bals publics à tous les carrefours ;
On ira déjeuner dans le Bois de Boulogne
Et la rumeur du peuple emplira tout le jour.

Je verrai le reflet des chandelles romaines
Sur la Seine et sur le visage des enfants...
Des fusées partiront dans les Champs-Élysées
Et les républicains suivront les régiments.

Que dites-vous — pensée et expression — de cette description de l'inoubliable 14 juillet 1919? Eh bien, le miracle, c'est qu'elle a paru en 1910, dans *la Danse devant l'Arche* [1], œuvre posthume de Henri Franck, un jeune poète auquel madame de Noailles consacra la préface la plus pénétrante et la plus émue.

Tels sont les caprices de Pégase. En service commandé, il déploiera peut-être encore quelques belles foulées, car pur sang ne peut mentir. Mais son plein vol, il ne le donnera qu'en liberté, vers les régions de son choix : l'avenir, l'inconnu, l'au-delà.

***

La gerbe de poèmes d'amour que nous ont apportée juin et juillet fut une agréable surprise. Car, depuis quelques années, ce genre de recueils tournait à l'oiseau rare. Les seuls à retenir en ces derniers temps, *les Vivants et les Morts*, de madame de Noailles, et *Toi et Moi*, de M. Géraldy, datent de 1913. Et quand il y a quatre mois j'étudiais ici les récentes productions poétiques dignes de remarque, je ne trouvais guère à vous citer comme poèmes d'amour que *Printemps ancien*, de madame Dalzo.

Évidemment en d'autres volumes, on rencontrait de-ci de-là une pièce ayant trait au sentiment. Mais le volume entièrement voué aux choses du cœur et dont toutes les pages ne crient que tendresse, volupté, passion, ce volume-là semblait passé de mode.

C'était jadis pourtant le livre type pour les débutants, qui

1. Éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

souvent ne devenaient poètes qu'après avoir aimé, et se soulageaient en nous narrant, comme disait narquoisement Becque, « leur petite histoire ». Aujourd'hui, la plupart des poètes nouveaux, entre la vingtaine et la quarantaine, semblent dédaigner ces bagatelles et travaillent dans le *paulo majora*. Lisez un peu plus haut l'anthologie que publie aujourd'hui notre revue; dans tous ces vers, quelle est la part de la femme, de l'amour? Quasi nulle. On nous dirait revenus aux premiers jours du symbolisme, quand Jean de Tinan publiait son petit traité *De l'impuissance d'aimer*, et que les poètes d'alors ne chantaient que guivres, vasques, nymphes vagues et incorporelles châtelaines de naguère.

A quoi attribuer cette crise de la poésie amoureuse? A la guerre? Mais la guerre, en même temps qu'elle amplifiait les âmes par l'éveil de la solidarité nationale et la méditation constante de la mort, n'était-elle pas aussi un aiguillon journalier pour l'amour, avec tout ce qu'elle engendrait de privations, de nostalgies, de séparations, de jalousies, de trahisons et de colères?

Ou bien, dès avant les hostilités, était-ce le culte des théories d'art et la passion politique qui fascinaient les jeunes gens au point de leur faire tenir pour infimes les joies ou les drames du sentiment et de les assimiler à ce savant ancien οὗ το σπερμα εις την κεφαλην ανεβη, dont nous parle Renan?

Toujours est-il que parmi les poètes nouveaux, les vers d'amour n'étaient actuellement ni à la mode, ni considérés, et que quiconque s'y livrait exclusivement subissait comme une déperdition de prestige.

Il faut croire qu'on commence à revenir de ces préventions, puisque en deux mois voici plusieurs poèmes de sentiment qui nous naissent.

Toutefois, entre eux il se manifeste de notables différences, répondant aux divers cas qui ont toujours divisé ces sortes de recueils en trois classes nettement déterminées.

Le poète n'a eu qu'à se louer de sa bien-aimée : enthousiasmes, pæans, panégyriques délirants. Le poète a eu à se plaindre de sa bien-aimée : malédictions, anathèmes, âpres satires. Le poète flirte, papillonne, s'offre du bon temps avec l'une, avec l'autre : madrigaux, croquis, romances, pizzicatis.

C'est dans la troisième de ces classes que je rangerais *les Petites âmes*[1], que vient de rééditer M. Paul Géraldy. Lorsqu'il parut en 1908, le livre m'avait beaucoup séduit par son élégance, son impertinence et la souplesse nonchalante de ses vers. On n'y trouvait peut-être pas cette ardeur contenue et railleuse qui fit le succès de *Toi et Moi*, mais déjà maintes des qualités qui ont poussé si loin ce poème. Aussi je m'étonne de la préface dédaigneuse et boudeuse dont M. Géraldy a accompagné cette réédition. Musset, quand il déclarait que ses premiers vers étaient d'un enfant, y mettait moins de mauvaise humeur — et depuis lors, du reste, il avait écrit *les Nuits*. Pourquoi M. Géraldy se montre-t-il si dur pour des vers que je persiste à aimer? Serait-ce qu'il nous prépare en secret une épopée? Alors cela deviendrait grave. Mais je connais trop l'acuité de son talent, la finesse de ses ambitions pour croire de sa part à de si noirs desseins.

C'est également dans la troisième classe que je placerais *l'Appartement des Jeunes Filles*[2], de M. Roger Allard. Celui-ci s'apparente un peu avec M. Géraldy, sinon par la facture des vers, du moins par le sujet qu'il a choisi et par le ton à la fois tendre et badin qu'il y observe. Il avait débuté par des poèmes de guerre, inspirés de son séjour au front, *Élégies martiales*, d'une forme sobre, serrée et quelque peu grave. *L'Appartement des Jeunes Filles*, qui évoque des souvenirs moins austères, atteste, par une naturelle contagion, plus de grâce, plus d'aisance, plus de frivolité. Illustré de singulières eaux-fortes de M. Laboureur, imprimé sur papier rose, recouvert de mauve, l'intérieur répond à l'extérieur et nous offre un parfait modèle de discret libertinage. Seul le titre mériterait la défiance, les jeunes filles en cause ne gardant guère le logis et préférant le plein air pour leurs flirts osés... M. Marcel Prévost avait déjà marqué d'un surnom cuisant et célèbre ces folles petites étoiles de plages. M. Roger Allard, lui, les prend moins au sérieux. Dans la galerie si variée qu'il nous en présente, jamais un blâme pour ses héroïnes, jamais envers elles une colère, à peine parfois un furtif regret et toujours la plus bienveillante tendresse. Les aventures qu'il nous narre avec

1. Messein. — 2. Camille Bloch.

chacune sont de celles qui se chantent plutôt qu'elles ne se disent. Mais il y a des chansons grossières ; et le mérite des chants de M. Allard réside précisément dans leur goût, leur délicatesse — leur tact à savoir tout exprimer sans un mot qui choque. Lorsque M. Roger Allard rééditera un jour son *Appartement*, il y joindra peut-être une préface pour en dire pis que pendre. Mais jusque-là, je tiens ces poèmes pour un charmant livre où vous goûterez un plaisir de la meilleure qualité.

Dans la première classe, je ne vois qu'un cavalier seul, qui signe du pseudonyme éloquent : Lover, un recueil intitulé : *Au moins soyez discret*[1] *!* Albert Mérat avait jadis publié un petit in-16, *l'Idole*, où, en vers sécots et proprets, il célébrait, une à une, toutes les parties, ou presque, du corps de sa déité. Lover, renouvelant cette revue pour son compte, a fait plus largement les choses. Pour chanter sa madone, il lui a fallu l'in-8, un papier et des caractères de luxe, des dessins en couleur de M. R. Bonfils; et l'ensemble vous a un aspect cossu, rue de la Paix, je dirais même Armenonville, dont l'héroïne de l'ouvrage ne peut être qu'extrêmement flattée. Sans compter l'orgueil de se voir peinte dans ses moindres recoins, comme l'indiquent les titres des poèmes : *Tes bras, Tes joues, Ton nez, Tes genoux, Tes fossettes*, et jusqu'à *Tes vapeurs, Tes moues, Tes bobos, Tes nerfs*, tout cela en des vers sensuels, charnus, et embaumant la sincérité, la conviction, le bonheur ! Reprocherai-je alors à M. Lover certains manques de perspective, certains manques de recul, bref, une précision minutieuse qui sent plus le réalisme que la haute poésie? Mais pourquoi gâter la joie d'un poète aimant, aimé et à qui son amour a inspiré de si aimables poèmes?

Dans la seconde classe, celle des poètes lésés, je noterai deux tributaires : M. Georges Docquois et M. Dominique Sylvaire.

M. Georges Docquois n'est pas content. Oh ! mais là, pas du tout ! A Musset, il avait suffi de quatre *Nuits* pour dire son fait à George Sand. Dans le *Poème sans nom*, M. Georges Docquois n'emploie pas moins de deux cent soixante-dix pages pour régler le compte de la coupable. Et ce qu'il nous en rapporte

1. Crès.

n'eût guère tenu en moins d'espace : niaiseries, sournoiseries, fourberies, fatuités, cynismes, ah ! l'odieuse petite personne ! Et les mots navrants qu'il nous en cite et les traits exaspérants ! Les derniers poèmes accusent plus de sérénité, l'apaisement de l'homme qui a vaincu sa faiblesse et la piétine d'un pied tranquille. Mais c'est égal, ne vous y fiez pas. Un poète capable d'infliger à une femme pareille correction publique renferme encore des foyers d'ignition tout prêts à reprendre. M. Docquois ne nous l'avoue-t-il lui-même, quand au lieu d'un saule sur sa tombe, sollicitant un cyprès, il ajoute :

> Cyprès qui flambera comme une torche noire
> Pour marquer que mon cœur sous terre brûle encore !

Distique ferme, acéré, et qui vous donne un échantillon du reste. L'élan vengeur qui transportait M. Docquois ne se fût d'ailleurs pas accommodé des modes ondoyants et flous de l'école moderne. Il lui fallait un vers aigu et net, sinon l'ïambe d'Archiloque, du moins celui de Barbier et de Musset, l'arme blanche qui pique, perfore et déchire.

Son Ombre [1], de M. Dominique Sylvaire, montre moins d'aigreur, moins de véhémence, mais approchez de la blessure qui saigne doucement dans ce livre et vous verrez qu'elle n'offre pas moins de profondeur. La *Revue de Paris* vous a fait connaître quelques morceaux de *Son Ombre*. Je vous conseille de les lire tous, si vous voulez savourer toute l'émotion, toute l'humanité qui émanent du petit roman qu'ils forment. Cette histoire d'une tendre liaison d'abord heureuse puis cruelle et de ses prolongements par le souvenir nous est retracée avec une délicatesse, une sourde mélancolie que la prose la plus experte aurait peine à atteindre. Par endroits, certaines nuances rappellent Sully-Prudhomme ; ailleurs, devant certains détails, certains épisodes, on songe au *Chemin de l'Oubli* de M. André Rivoire. Mais s'il est de la famille de ces deux poètes, M. Dominique Sylvaire a su se créer un art personnel qui, par la contexture agile des vers, par le choix spécial des mots, ne présente avec l'art de ses prédé-

1. La Renaissance du Livre.

cesseurs que des rapport de parenté. Ce livre de début annonce déjà une sorte de maîtrise. Et puis il plaira : aux femmes qu'il fera sourire, aux hommes qu'il fera songer; les unes disant : « Voilà comme j'étais ! » — les autres pensant : « Voilà ce qu'elle m'a fait ! »

Et pour finir, j'ai réservé, hors de toute catégorie, *Attente* [1], de mademoiselle Henriette Charasson, car les sentiments qui se font jour dans ses poèmes ne cadrent en aucune manière avec ceux dont je vous entretenais plus haut.

Parmi nos femmes de lettres, c'est une personnalité tout à fait intéressante que mademoiselle Charasson. Non seulement du fait qu'avec madame Rachilde elle est, je crois, la seule femme écrivain qui se soit adonnée à la critique littéraire, mais encore par la façon dont elle exerce son ministère. Nettement d'Action française, fidèlement attachée tant aux doctrines politiques qu'aux doctrines littéraires de M. Charles Maurras, elle a trouvé le moyen d'instituer une des critiques les plus libérales que nous possédions à l'heure présente, discutant les œuvres qui contrariaient ses croyances, mais sans en méconnaître les mérites s'il s'y en trouvait, n'abdiquant rien de ses convictions, mais n'apportant dans ses appréciations aucun préjugé de parti, bref réalisant en elle-même cet équilibre idéal entre les opinions personnelles et le culte des lettres que tous nous devrions rêver et que si peu de nous parviennent à établir. Ajoutez que — cas de plus en plus rare chez les critiques — elle lit studieusement, consciencieusement tous les livres, et ceux qu'elle ne mentionne pas, et, fait plus extraordinaire, ceux dont elle parle. Puis vous comprendrez toutes les sympathies qui s'apprêtaient pour les poèmes de mademoiselle Charasson.

L'auteur ne les a pas déçues. Son petit volume *Attente*, écrit en prose rythmée, marque évidemment, quant à la forme, l'influence des écoles récentes et surtout celle de M. Paul Claudel.

Mais la sensibilité qui y frémit, la pureté des sentiments qui y vibrent, les tendres lamentos qui y retentissent n'ont rien emprunté à qui que ce soit. Ce sont de ces cris qu'aux

1. Émile-Paul.

femmes seulement la douleur inspire et où la littérature n'a aucune part — qu'elle ne fait même que gâter lorsqu'elle s'y mêle.

La seconde partie, intitulée *le Voyageur*, nous conte les désillusions d'un amour mal placé, ses angoisses, son final écroulement — tout le drame d'une erreur sur la personne. Pourtant, la première partie ira peut-être à plus de cœurs actuels, puisqu'elle est toute consacrée au frère du poète, tombé à l'ennemi. Les incertitudes, les prières éperdues, les reprises d'espoir, toutes ces alternances barbares qui précédaient la mention « mort » ou « disparu », minute par minute presque mademoiselle Charasson les évoque en strophes poignantes. Sans doute le temps avance, l'oubli monte, la vague de fête et de jouissance gagne, mais il subsiste encore des douleurs trop hautes pour que cette triple marée les submerge jamais. Et c'est à elles que je recommande le livre de mademoiselle Charasson. Elles y trouveront le seul plaisir où se complaise la souffrance vraie : revivre son mal avec un poète.

FERNAND VANDÉREM

P.-S. — Le centenaire de la première publication d'André Chénier a été célébré sans grand éclat. En vérité, il reste peu à dire sur ce poète, désormais consolidé comme classique. C'était cependant une occasion d'étudier le côté XVIIIe des poèmes même les plus latins et les plus grecs de Chénier — ce que Baudelaire, toujours perspicace et profond, appelait « sa molle antiquité à la Louis XVI ». On aurait pu aussi rechercher tout ce que doivent à Chénier non seulement le Parnasse et l'école romane, mais encore des poètes issus du symbolisme. Faute de place, je signale aux spécialistes ces deux sujets d'étude.

Un autre centenaire, avec lequel je suis bien en retard, c'est celui de Gustave Vapereau, qui tombait en avril dernier. L'excellente notice que lui a consacrée M. Rocheblave nous donne sur l'intéressé des renseignements complets. En sus du biographe, il y avait chez Vapereau un ferme démocrate, un fin lettré, un moraliste plein d'urbanité. Et puis, outre la mine de documents qu'il réalise, quelle matière à méditations que son *Dictionnaire des Contemporains* où, de tant de noms jadis notoires, combien aujourd'hui survivent? — F. V.

LA QUESTION DU SLESVIG

Il serait malaisé de trouver une question où l'on ait, plus fâcheusement que dans celle du Slesvig et du canal maritime, compromis la sécurité future des peuples d'Occident.

On sait quelle est l'origine de la question : la revendication, non pas, certes ! du gouvernement danois [1], mais des populations de langue danoise du Slesvig en faveur du plébiscite prévu par l'article 2 du traité de Prague, avant que, par une convention spéciale avec le cabinet autrichien, le gouvernement prussien se fût fait autoriser par son complice à violer leurs engagements communs à cet égard.

Lorsque, au cours de l'été de 1918, la guerre se prit à tourner mal pour les anciens spoliateurs du Danemark et que les réclamations des Danois annexés se firent entendre avec insistance, l'opinion se fit jour, en Angleterre et en France, en France surtout, qu'en cas de victoire décisive des Alliés, il y aurait lieu de lier l'intérêt essentiel de la justice, qui voulait que ces Danois du Slesvig pussent se prononcer sur leur sort, à celui d'une saine politique de prévoyance, qui exigeait que le canal maritime, instrument précieux de la puissance navale de l'Allemagne, fût enlevé, sinon à celle-ci, du moins à la Prusse, à laquelle cette grande voie

1. Il y a eu toutefois une réclamation officielle de ce gouvernement auprès de la Conférence, mais cette réclamation semble avoir été imposée par l'opinion publique danoise et surtout par les instances des Danois annexés à la Prusse.

de communication appartenait en entier, puisque son tracé épouse à peu près la limite des deux duchés de Slesvig et de Holstein, absorbés définitivement en 1866, en même temps que le duché de Lauenburg et que le royaume de Hanovre, par l'avide gouvernement de Berlin.

Une première solution se présentait à l'esprit : revenir à l'état de choses antérieur à la guerre des duchés de 1864, rendre par conséquent ces territoires au Danemark et constituer ce royaume gardien du canal maritime internationalisé, comme il était en fait, autrefois, gardien des détroits de la Baltique. On entendait bien, d'ailleurs, que les populations réellement allemandes du Slesvig méridional, du Holstein et du Lauenburg jouiraient d'un statut spécial, allant jusqu'aux limites de l'autonomie et garanti par les puissances de l'Entente avant de l'être par la future Société des Nations. On évitait ainsi les difficultés, les froissements qui avaient causé, en 1849, la première guerre des duchés et l'on restait d'accord avec l'esprit des principes posés par le président Wilson, principes que l'Allemagne, jugeant mieux que les Alliés le parti qu'en pouvait tirer sa retorse diplomatie, avait acceptés avec une hâte qui aurait dû nous donner à réfléchir.

Mais la solution dont il s'agit fut écartée aussitôt par le gouvernement danois, qui refusa énergiquement d'accepter la responsabilité de l'administration, de l'entretien et surtout de la garde militaire du canal. Cette raison n'était d'ailleurs pas la seule, ni, peut-être, la plus forte. Résolument pacifiste et dominé par les éléments purement germanophiles du parti socialiste, dont il était issu, le cabinet de Copenhague n'acceptait pas aisément l'idée que l'Allemagne fût vaincue d'une manière complète et définitive. D'ailleurs, même chez les Danois les plus patriotes, l'impression d'une continuelle menace d'invasion de la plus formidable puissance européenne — si proche, par mer comme par terre ! — survivait à la débâcle du commencement de novembre. Après tout, le « Reich », républicanisé ou non, n'avait pas subi de désastre militaire et d'un revers de sa griffe, le lion à demi abattu pouvait encore terrasser le faible Danemark.

Enfin les socialistes qui, momentanément, détenaient le pouvoir, à Weimar et à Berlin, pesaient de toutes leurs forces

sur leurs amis de Copenhague pour les détourner — s'il en était besoin — d'accepter le dangereux présent que l'Entente paraissait disposée à leur offrir.

Celle-ci n'avait encore, à ce sujet, que des velléités fort indécises. Une deuxième solution lui était d'ailleurs soumise par d'éminents publicistes français, solution neuve, hardie et juste, à certaines conditions que je vais indiquer.

Il s'agissait — tout en rendant, bien entendu, les Danois du Slesvig au Danemark, et cela sans plébiscite, formalité bien inutile — de créer une « république des Pays-Bas allemands » constituée avec le Hanovre (Oldenburg compris), les duchés de l'Elbe et les villes libres de Hambourg, de Brême et de Lübeck. Ce nouvel État, complètement indépendant de la Prusse, sinon du corps germanique auquel le rattacherait un lien fédératif, aurait mandat de la Conférence, puis, toujours, de la Société des Nations, d'administrer, entretenir et garder le canal maritime.

Cette proposition était séduisante. Les tendances séparatistes du Hanovre [1] à l'égard de la Prusse y trouvaient satisfaction, ainsi que l'esprit toujours particulariste des Allemands des duchés. Les deux villes libres, Hambourg surtout, tenue à la gorge par l'Altona prussien, voyaient enfin s'éloigner le danger toujours menaçant de l'absorption par le redoutable et insatiable voisin. Cüxhaven cessait de barrer l'estuaire de l'Elbe au premier signe de Berlin et Wilhelm's-haven ne tenait plus par Wangeroog celui de la Weser, qui se confond avec le débouché de la Jade.

Avec l'appui des Alliés, la solution qui nous occupe eût rallié dans l'Allemagne du Nord, dans les populations intéressées, la grande majorité des suffrages. Cet appui fit défaut. Prises dans leur ensemble, les puissances de l'Entente refusèrent de profiter des revendications des anciennes principautés allemandes annexées par la Prusse, depuis 1815, pour

1. Les représentants du Hanovre à l'assemblée de Weimar ont fréquemment, déjà, revendiqué le droit de l'ancien royaume guelfe de reprendre son indépendance. Ces voix ont été étouffées par une majorité qui, composée de membres de l'ancien Reichstag, incline visiblement à resserrer l'unité allemande autour de la Prusse.

réduire celle-ci aux proportions du royaume de Frédéric-Guillaume III, de 1907 à 1913, ce qui était le seul moyen efficace d'assurer la paix européenne.

Bien mieux, quelques-unes de ces puissances, préoccupées peut-être de maintenir sur le continent un équilibre traditionnel dont tous les éléments se sont pourtant profondément modifiés dans le dernier siècle écoulé, ne fût-ce que du fait de l'accroissement inégal des populations, n'ont pas voulu voir que la Prusse actuelle — à fort peu près celle de 1914 — ressaisirait nécessairement son empire sur une Allemagne dont elle représente à elle seule les trois cinquièmes, et comme nombre d'habitants et comme industrie et comme commerce. Ces puissances ont donc favorisé les efforts de l'ancien bloc des partis impérialistes et unitaires du Reichstag, fort bien représentés (sous des noms nouveaux) à l'assemblée de Weimar, pour rendre à Berlin la haute direction de la politique du « Reich » déguisé en république.

Il y avait toutefois encore des tiraillements à ce sujet dans les délibérations de la Conférence. Le parti auquel elle s'arrêta, en ce qui touche le plébiscite du Slesvig, en fournit une preuve à souhait. Le texte primitif du traité stipulait que ce plébiscite se ferait successivement dans trois zones, étagées du nord au sud et dont les teintes dégradées, si l'on peut dire, représentent la diminution progressive de l'élément purement danois à mesure que l'on s'éloigne de la frontière du Jutland et qu'on se rapproche du canal maritime. Or, il est certain que cet élément purement danois est en minorité dans la troisième zone, celle qui comprend la ville de Slesvig, chef-lieu du duché. Il n'en était probablement pas ainsi, il y a quelques années ; mais depuis 1916 — l'époque où les Allemands, un peu inquiets au sujet d'une offensive des Alliés par le Jutland, commencèrent à « retourner » vers le nord les ouvrages du Danewerke, l'ancienne ligne fortifiée danoise qui s'appuie à la Slei, assez près de Slesvig — le gouvernement de Berlin a mis en œuvre tous les moyens dont dispose une administration brutale et sans scrupules pour *intensifier la prussification* — qu'on me passe ces vocables nouveaux — d'une région où se balancent à peu près les deux populations, d'ailleurs

très rapprochées ethniquement, en tout cas, unies par de nombreux mariages et par des intérêts communs.

On signalait tout dernièrement encore des emprisonnements, sous la prévention de « haute trahison », de notables soupçonnés d'être favorables au Danemark, comme en Haute-Silésie on mettait sous les verrous les Polonais de marque, avant que l'Entente, plus énergique et plus clairvoyante en Pologne qu'en Slesvig, eût mis bon ordre à ces sévices.

Tant y a que ce que j'appellerai *la gauche de la Conférence*, sans distinguer d'ailleurs entre le conseil des cinq — ou des quatre — et les personnages de second plan qui préparent les décisions, cherchait visiblement à rapprocher la frontière danoise du canal maritime, avec l'arrière-pensée d'arriver plus tard, grâce à des circonstances favorables, à intéresser le cabinet de Copenhague à tout ce qui touche une grande voie navigable dont le débouché, en somme, est dans ses eaux.

Il est à remarquer qu'en Allemagne, l'opinion, très attentive à la question polonaise, ne sembla pas s'émouvoir de la détermination prise par la Conférence au sujet des trois zones. On savait, au demeurant, que dans le Slesvig du Sud, considéré pourtant comme tout à fait allemand, des adresses avaient été envoyées à Paris en faveur du plébiscite danois. La réponse de la délégation allemande à la communication du 8 mai contint toutefois une protestation que l'on pouvait considérer comme inévitable et de pur style, de sorte que l'article 109 du traité du 7 aurait peut-être gardé sa rédaction primitive, si une opposition aussi nette qu'inattendue ne s'était produite, en ce qui concerne le plébiscite de la troisième zone, de la part du cabinet de Copenhague.

Citons ici un fort intéressant « premier Paris » du *Temps* du 21 juillet : « ... Le gouvernement actuel du Danemark, obéissant à des raisons que le cœur ne connaît pas, n'a pas voulu que l'on consultât les habitants de cette troisième zone. On aurait compris qu'il refusât de les annexer sans leur consentement ; mais il n'admettait même pas qu'on leur demandât leur avis, sous le prétexte que l'intérêt seul pourrait les décider à voter pour le Danemark, et que leur patriotisme d'Allemands les ramènerait à la Prusse dès que leur

intérêt de contribuables ne leur conseillerait plus de chercher refuge ailleurs. On remarquera que cette question ne se serait jamais posée si les Alliés avaient pris le parti de rétablir, entre l'embouchure de l'Elbe et la Baltique, un État allemand autonome et distinct de la Prusse. Cette solution, conforme au droit historique, avantageuse pour les populations et salutaire pour la paix de l'Europe — le canal de Kiel échappait ainsi aux successeurs de l'amiral Tirpitz — a été recommandée ici même et n'a pas besoin d'être développée à nouveau. Elle n'a pas prévalu. Mais les Alliés ont écouté le gouvernement danois : quelques jours avant de communiquer à l'Allemagne le texte définitif du traité, le conseil des quatre a décidé, *contrairement aux conclusions de la commission compétente*, que le plébiscite de la troisième zone était supprimé. »

Ainsi, pour complaire à un gouvernement dont l'attitude a été pendant la guerre plutôt favorable à nos adversaires et, en définitive, pour complaire à l'Allemagne elle-même, on en arrivait à commettre une violation catégorique du plus essentiel des « principes wilsoniens », le libre choix de la nationalité; et l'on faisait gratuitement aux habitants de la troisième zone l'injure d'admettre *a priori* que s'ils se prononçaient pour le Danemark, *comme on le craignait à la fois à Copenhague et à Berlin*, c'était uniquement dans le but de se soustraire aux charges — hélas ! beaucoup moins lourdes qu'elles ne devraient l'être, nous le savons assez ici... — qui vont peser sur le reste de l'ancien empire allemand.

Observons d'ailleurs que le « prétexte » invoqué par le cabinet danois était, en soi, parfaitement vain, puisqu'il n'y a pas encore de décision générale et précise sur la question de savoir si les populations détachées des empires centraux, par le traité définitif seront exonérées du fardeau en question, exception faite, bien entendu, pour l'Alsace-Lorraine et pour la Posnanie. Il semble même qu'en principe les populations soumises à l'obligation d'un plébiscite doivent participer aux charges de leurs anciens gouvernements.

En tout cas, rien n'était plus facile que de répondre au gouvernement de Copenhague qu'en présencee des craintes qu'il formulait, il serait bien entendu qu'avant le plébisciste

de la troisième zone, les habitants seraient prévenus de ne pas compter sur l'exonération des charges résultant de la guerre et de la défaite de l'Allemagne, même s'ils optaient pour le Danemark. Cet avis une fois donné *et compris* — et l'on peut croire que les autorités allemandes n'auraient épargné aucun soin pour qu'il le fût — il ne restait plus aucun motif de suspecter les intentions des Slesvigeois; et, au demeurant, comment ces derniers eussent-ils pu espérer que, rentrant plus tard — et par quel moyen? — dans le giron de la Prusse, celle-ci se fût abstenue de leur réclamer leur quote-part dans la réparation des dommages faits aux Alliés? C'eût été mal la connaître et ils la connaissent fort bien.

Mais la concession surprenante faite aussi bien à l'Allemagne qu'au Danemark, dans cette affaire, allait se doubler d'une fâcheuse maladresse commise dans la nouvelle rédaction de l'article 109, d'où il résulte aujourd'hui que la troisième zone, celle qui cesse d'être soumise au plébiscite, ne sera pas évacuée par les autorités allemandes, ainsi que le voulait sagement l'article 109 primitif *non pas seulement parce que cette zone était tout d'abord appelée au vote plébiscitaire, mais aussi et surtout peut-être, parce qu'on estimait dangereux pour la pleine liberté des votants dans la deuxième zone, celle de Flensborg, le maintien à Slesvig même des autorités*, l'« oberpræsident », en tête, de la police, de la troupe et des « conseils d'ouvriers », organismes nouveaux, mais très actifs, de la propagande socialo-pangermaniste et composés du reste en très grande partie d'ouvriers étrangers au pays, immigrés tout récemment [1].

Dans l'article que je citais tout à l'heure, l'auteur signalait des faits qui indiquent que l'oberpræsident de Slesvig compte bien se servir de la solide base d'opérations qu'on lui laisse si imprudemment dans le Slesvig du Sud pour agir avec vigueur sur l'esprit des habitants de la deuxième zone, en majorité de souche danoise, cependant. Dernièrement encore, ce gou-

1. Le 4 juillet, l'association — très bien organisée — des électeurs danois du Slesvig a demandé à la Conférence « que la troisième zone soit évacuée par les autorités et troupes allemandes *pour que la liberté du vote dans la deuxième zone* soit protégée ».

verneur faisait saisir à Flensborg même, aux fins de poursuite pour haute trahison, les papiers du comité pro-danois de la deuxième zone, et, dans les premiers jours d'août, des querelles s'étant élevées à Sonderburg (île d'Alsen), entre des « boys scouts » danois et des marins allemands du dépôt d'artillerie de côte de cette localité, les troubles se sont immédiatement répercutés à Flensborg où marins, soldats, policiers, conseil d'ouvriers, etc., se sont efforcés de terroriser la population.

C'est qu'il s'agit là d'une ville importante (65 000 habitants), d'un port très prospère au fond d'un beau golfe, où les industries métallurgiques, celle des constructions navales en particulier, sont en plein développement. La Prusse voudrait bien conserver Flensborg, en dépit des vœux de la grande majorité de ses habitants. Et elle a la même ambition pour l'île d'Alsen et pour Sonderburg (ou Sonderborg — forme danoise), où il n'y a pas un seul habitant *civil* d'origine allemande, parce que la position stratégique de l'île et de la ville est remarquable [1], qu'il y a là une baie superbe et fermée, celle de Horüp, où la flotte de la Baltique allait fréquemment mouiller, parce qu'enfin, à Sonderburg même, l'office de la marine impériale a créé un dépôt d'artillerie et de mines ainsi qu'une base de sous-marins.

— A quoi vont servir désormais ces organismes d'une flotte qui n'existe plus, — demandera-t-on peut-être? — A la faire renaître, justement ; et l'on sait fort bien, là où il convient qu'on le sache, que Berlin ne désespère pas du tout de refaire une marine à la Prusse et à l'Allemagne. Ce sera seulement une marine toute nouvelle : on étudie déjà, depuis que les conditions du traité de paix sont connues, le moyen d'obtenir des unités de 12 000 à 13 000 tonnes, auxquelles on devra se limiter désormais, des facultés offensives égales à celles des « dreadnoughts », ou plutôt *équivalentes*, car un tel résultat

1. Un canal étroit — il y a là un pont de bateaux — sépare l'île d'Alsen et la petite ville de Sonderborg de la presqu'île du Sundewitt, qui dépend du golfe de Flenborg. Düppel, le Düppel de 1864, est là, à moins de 1 500 mètres de l'île, avec ses redoutes en terre, encore presque intactes. Les manœuvres faites en 1891 par la flotte allemande et le IXe corps prussien donnèrent à l'état-major de Berlin l'impression que l'île d'Alsen pouvait être une excellente base d'invasion entre les mains d'une puissance européenne maîtresse de la mer.

ne peut être obtenu que par la mise en jeu d'armes et d'engins tout à fait différents de ceux qui font la force, plus apparente que réelle, d'ailleurs, des énormes bâtiments de surface.

Mais laissons ce sujet et revenons au plébiscite du Slesvig.

Les choses en étaient, il y a quatre ou cinq semaines, à cette préparation bien prussienne — coups de violence et opérations de police — du vote qui aura lieu sans doute au cours du mois de septembre, lorsque de simples « filets » de journaux parisiens nous apprirent que le gouvernement français « demandait » au gouvernement allemand le passage par les voies ferrées *d'un bataillon d'infanterie* française destiné à se rendre dans le Slesvig pour y assurer la liberté du vote.

Nous avons — aux yeux des Allemands en particulier — la réputation assez méritée d'ignorer la géographie. Ceux-là mêmes d'entre nous qui savent ce que c'est que le Slesvig et qui ne seraient pas obligés de demander où est ce pays, comme le fit dernièrement un important personnage de la Conférence pour la Dalmatie, ne se représentent pas tous l'étendue d'une région qui — pour ne parler que des deux zones soumises décidément au plébiscite — a 85 kilomètres environ du Nord au Sud, sur 60 ou 65, en moyenne, de l'Est à l'Ouest. Ajoutons à cela qu'il y a de nombreuses et importantes îles sur la côte de la mer du Nord et celle d'Alsen dans la Baltique. Si, de plus, on considère l'état moral actuel du pays et l'âpreté des luttes que font prévoir les incidents déjà connus, on comprend la surprise qu'ont éprouvée certaines personnes à la nouvelle que l'Entente estimait que l'envoi d'une aussi faible troupe pouvait suffire à y maintenir l'ordre et y assurer la complète liberté du vote. Il n'est pas téméraire de dire que c'est à peine si, partagé entre Flensborg et Abenraa (l'*Apenrade* du dialecte allemand), ce malheureux bataillon serait en état de s'acquitter de sa tâche. Or il y a, dans ce pays bien peuplé, nombre d'autres villes qui exigeraient des détachements — détachements que l'on ne peut trop fragmenter sans s'exposer à de sérieux dangers (rappelons-nous le pénible incident de Berlin). Je cite, au courant de la plume : Hadersleben, Tondern et sa grande station aéronautique, les

nœuds de chemin de fer de Leck, de Grammby, etc., enfin Sonderborg même et le chef-lieu de la grande île de Sylt, Westerland. Le gouvernement prussien fera, sur ce dernier point qu'il a très « colonisé », un effort sérieux, car il sait mieux que personne l'importance qu'aurait pu prendre l'île de Sylt, si les Alliés avaient pu se décider à une attaque rationnelle et de la côte allemande et du canal maritime. Soyons assurés qu'à Berlin on considérerait la défense de ce canal — puisque aussi bien nous le laissons définitivement à la Prusse ! — comme compromise, du fait de la cession de l'île qui nous occupe au Danemark.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de l'insuffisance du moyen employé par l'Entente pour obtenir le résultat qu'elle semblait désirer : donner aux Danois du Slesvig et même aux « demi-Danois » — car c'est la justice même — la certitude que leur vote sera libre. Et cette insuffisance est d'autant plus regrettable qu'éclatant aux yeux des intéressés elle sera commentée et exploitée par l'élément allemand qui ne manquera pas d'y trouver un moyen d'intimidation pour l'élément danois : « Vous voyez, diront les agents que les autorités prussiennes laisseront dans le pays malgré « l'évacuation », vous voyez combien peu l'Entente tient à protéger votre vote. Au fond, elle ne désire pas que vous vous sépariez de nous. En tout cas, faites bien attention aux conséquences de votre détermination, si le résultat du plébiscite n'était pas conforme à vos désirs... »

Chose curieuse, le gouvernement danois, évidemment combattu dans toute cette affaire et tiraillé par des partis opposés, a fini par s'émouvoir d'une situation qu'il avait, en somme, contribué largement à créer. A la suite de l'incident de Flensborg-Sonderborg, il a officiellement demandé à la Conférence que l'on envoyât des bâtiments de guerre devant les ports du Slesvig.

Cette solution [1] est en effet indiquée par les circonstances

1. Qu'il me soit permis de dire qu'aussitôt connue la décision relative à l'envoi de l'unique bataillon français, j'avais signalé dans la presse quotidienne (*l'Éclair*, notamment) la possibilité de renforcer ce trop faible contingent par l'envoi de quelques navires de guerre à Flensborg, à Sonderborg et à Abenraa ou Hadersleben.

géographiques d'une région essentiellement maritime, creusée de golfes profonds et où les principaux centres habités sont des ports de mer.

Aux dernières nouvelles le gouvernement français venait de désigner le croiseur-cuirassé *Marseillaise* pour se mettre, à Copenhague, à la disposition du ministre de France. Il faut espérer que le gouvernement anglais — qui a déjà, du reste, une force navale dans la Baltique — donnera des ordres analogues. J'observe, en attendant, que la forme donnée par notre gouvernement à son intervention révèle encore quelque faiblesse. Il est fort à craindre que la *Marseillaise* — qui aurait dû être accompagnée par deux *destroyers*, au moins, car on a toujours besoin, dans ces cas-là, de bâtiments légers — ne quitte pas Copenhague [1].

Il eût été beaucoup plus simple et plus efficace à tous égards d'envoyer tout de suite notre bâtiment devant Flensborg même, ou, au moins, au coude du Flensborg fjord, où il eût été à égale distance du grand port du Slesvig et de l'établissement militaire et naval de Sonderborg.

Revenons un peu, avant de conclure, sur ce que je disais au début de cette brève étude, que, « dans cette question du Slesvig et du canal maritime, *on avait compromis la sécurité future des peuples d'Occident* ».

Cette opinion a peut-être paru entachée de quelque exagération et il est certain qu'à côté, par exemple, de l'abandon des garanties essentielles de cette sécurité du côté du Rhin, abandon qui a été consommé le 14 mars, comme nous l'apprend le beau rapport de M. Barthou, celui des garanties qui résultaient du rejet définitif de la Prusse dans la Baltique peut paraître relativement peu de chose.

Telle n'est pas, je l'avoue, ma manière de voir. Je ne puis en ce moment, même d'une façon sommaire, traiter successivement les points les plus intéressants au triple point de vue politique, militaire et naval, que met en lumière, à propos

1. En cours d'impression, j'apprends que notre croiseur a quitté Copenhague pour se rendre dans les ports du nord du Slesvig. Le curieux est que le gouvernement allemand a aussitôt exprimé son étonnement de cette mesure. La *Marseillaise* a regagné Copenhague quelques jours après.

du canal maritime, du Slesvig et du Danemark, l'examen de la conduite générale de la grande guerre. Mais je crois pouvoir affirmer que, plus on avancera dans la connaissance de ce qui s'est passé en dehors des yeux du vulgaire, aussi bien que dans l'appréciation raisonnée, documentée, de ce que les Alliés pouvaient et devaient faire, plus on acquerra la conviction que s'interdire, de propos délibéré et sous de vains prétextes, d'agir avec la plus extrême vigueur sur le front nord du théâtre de la guerre, c'était, d'abord en compromettre le succès, ensuite et tout au moins en prolonger la durée de la manière la plus dangereuse, comme je n'ai cessé de le dire ici et comme on s'en aperçoit assez, aujourd'hui.

C'étaient les duchés, le canal maritime, l'archipel danois, la Baltique qui étaient soit la porte même de l'Allemagne — de la Prusse, surtout, l'essentielle et éternelle ennemie ! — soit les clefs de cette porte. Au lieu d'ouvrir ou d'enfoncer ladite porte (et une porte est toujours un endroit faible...) on a préféré battre en brèche un mur solide qui n'a cédé qu'au bout de cinquante-deux mois d'efforts sanglants et horriblement coûteux, grâce encore à des circonstances de l'ordre politique sur lesquelles on n'avait évidemment pas compté, mais dont on a tiré habilement profit, hâtons-nous de le dire.

On pouvait se flatter du moins que l'étendue du triomphe final permettrait aux Alliés de prendre toutes mesures utiles pour que, dans une guerre que je ne veux, certes, pas qualifier de prochaine, mais qui, malheureusement, reste possible, sinon probable, l'Allemagne, plus unifiée que jamais, si l'on n'y prenait garde — et l'on n'y a pris pas garde ! — ne pût cette fois encore se couvrir, militairement et économiquement, du bouclier scandinave et fermer à double tour la porte qui conduit à Berlin en cinq étapes.

C'était encore une espérance vaine. Rien de tel n'a été fait, ni même tenté. On saura pourquoi, au fond, et bientôt sans doute. Le rapport dont je parlais tout à l'heure jette déjà quelques clartés sur la politique secrète de certains de nos alliés ! Laissons toutefois ces derniers bénéficier du doute qui subsiste et contentons-nous de les plaindre — en nous plaignant nous-mêmes — de leur aveuglement.

L'Allemagne va donc garder, avec la moitié du Slesvig, le

canal maritime qui a, pendant quatre ans, abrité sa flotte — sa flotte perdue, mais qu'elle refera — et permis les mouvements de ses grands sous-marins qui, suivant les circonstances, passaient impunément de la Baltique dans la mer du Nord ou de la mer du Nord dans la Baltique.

Et en gardant cet organe capital d'une puissance maritime qui n'a pas reçu le coup mortel, l'Allemagne garde aussi sa mainmise sur le petit royaume scandinave, sur le Danemark, et reste enfin la dominatrice de cette Méditerranée du Nord où la marine russe n'existe plus et où la marine polonaise n'existe pas encore, si tant est qu'elle doive exister jamais, puisqu'on n'a pas voulu lui donner Danzig.

AMIRAL DEGOUY

LIVRES NOUVEAUX

1914

par le **Maréchal Lord French**,
traduit par **Robert Burnand**.

Le premier parmi les grands chefs alliés qui commandaient en 1914, le maréchal French apporte son témoignage sur cette époque. C'est l'historique détaillé des opérations qu'il conduisit d'août à décembre 1914 : sanglants combats de Mons où le corps britannique eut à faire face à la menace d'enveloppement d'un adversaire bien supérieur en nombre, retraite laborieuse et épuisante, puis reprise du mouvement en avant avec les troupes françaises et enfin défense acharnée des positions d'Ypres, barrière de la Manche. La relation du maréchal French se distingue par la précision du détail, la sincérité, et une certaine bonhomie dans le compte rendu des faits, avec une nuance d'humour dans quelques appréciations. On y voit sur le vif la rude tâche de l'aile marchante en août et septembre, accrue par l'imprévu du plan imposé par la ruée allemande, et on y saisit toute l'âpreté de la grande bataille pour Ypres. Le livre contient de nombreux documents inédits, notes, ordres, plans d'opérations, précieux pour l'histoire; il fait comprendre comment, sous la pression des événements, un chef peut réagir. C'est plus qu'un long rapport : un récit vivant.

FRANGIPANE ET Cie

par **Marcel Nadaud.**

On goûtera certainement ce nouveau livre de M. Marcel Nadaud autant que *Chignole* qui connut une faveur si marquée. *Frangipane* est l'épilogue touchant de l'œuvre commencée avec *les Derniers Mousquetaires*. M. Nadaud a de précieuses qualités : la bonne humeur, la verve et une sensibilité charmante.

DE VERDUN AU RHIN

par **François de Tessan.**

Ce sont des articles écrits après l'armistice par un officier d'état-major que ses fonctions ont conduit en Alsace, en Lorraine, sur le Rhin, avec les armées alliées. On y trouve, avec l'écho des fêtes de la délivrance dans des provinces reconquises, des récits d'entrées victorieuses en pays ennemi et des pages documentaires sur le Luxembourg, Mayence, Coblence. Les récentes tentatives faites pour réveiller le particularisme rhénan donnent un regain d'actualité à la partie du livre qui contient une enquête sur l'état d'esprit des Allemands d'après leur attitude et leurs propos.

TOUT EN FAISANT LA GUERRE...

par **Ch. Vallot et J. Quesnel.**

Tout en faisant la guerre, MM. Ch. Vallot et J. Quesnel ont eu le temps d'observer ce qui se passait et ceux qui vivaient autour d'eux. Ils ont fait la guerre, et ils l'ont vue, sous tous ses aspects : grandiose, cruelle, terrible, triste souvent, et parfois comique, comme la vie. Mais toujours ils ont vu, juste, et ils n'ont jamais rien caché, ni déguisé, de ce qu'ils voyaient. Parmi tant et tant de livres, de si divers et de si contraires, il en est peu qui se lisent avec plus d'intérêt et de fruit, car ce que l'on y trouve surtout, c'est la vérité, sans emphase et sans préjugé, sans intention ni parti pris; la vérité qui se suffit à elle-même. MM. Ch. Vallot et J. Quesnel ont très bien vu et peint la guerre, parce qu'ils l'ont très bien faite, tout simplement.

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE

par **Facundo Quiroga.**

Après tant d'autres sur les crimes allemands en Belgique, ce livre présente l'émouvante particularité d'avoir été écrit à Anvers, pendant la guerre, par un citoyen argentin qui a constaté lui-même les souffrances de la Belgique et rassemblé un grand nombre de témoignages sur l'invasion et l'occupation allemandes. Ce qui en ressort, c'est la « cruauté disciplinée » d'une armée massacrant des civils et brûlant les villes, c'est un régime d'oppression des corps et des consciences, destiné à réduire la population, ce sont les déportations, les contributions injustes, bref, l'application systématique de la théorie de la force dans ce qu'elle a de plus odieux. Les faits rapportés sont connus pour la plupart ; M. Quiroga les précise et les commente avec une sobre et ferme éloquence, digne d'un citoyen de la libre démocratie sud-américaine où Sarmiento affirmait, à l'époque même de Bismarck que « la victorire ne procure pas de droits ».

SIX MOIS EN LORRAINE

par **M Gabé de Champvert.**

L'auteur a visité la Lorraine en 1918 ; il rapporte ses impressions sur les villes et les villages autour desquels une âpre bataille se déroula en 1914 et qui, pendant les années suivantes souffrirent des bombardements et des raids d'avions. Ce récit un peu terne, rend du moins un juste hommage au courage des populations lorraines.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2 fr. 50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.